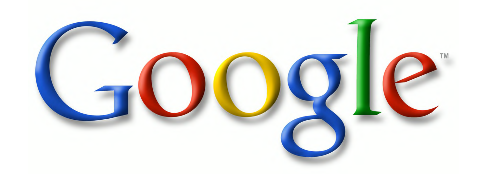
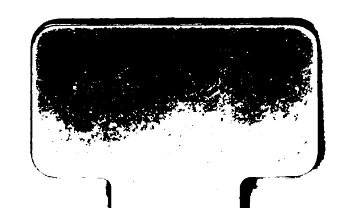

Google


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
K G



FABLES

ET

ŒUVRES DIVERSES

DE

J. LA FONTAINE

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).



JEAN DE LA FONTAINE.

FABLES

ET

ŒUVRES DIVERSES

DE

J. LA FONTAINE

AVEC DES NOTES

ET UNE NOUVELLE NOTICE SUR SA VIE

PAR C. A. WALCKENAER

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

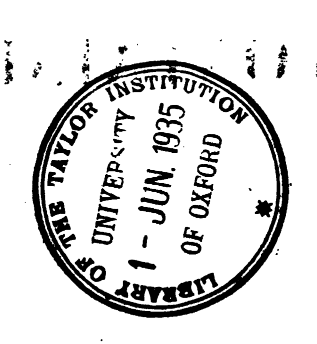
PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

1859

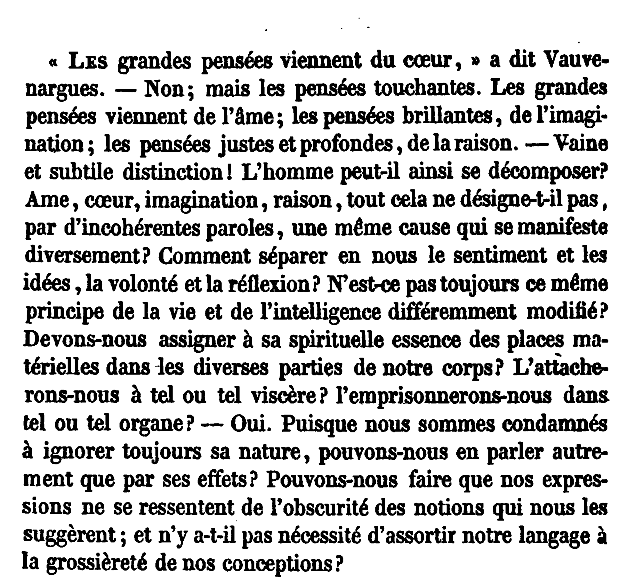

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 - JUN. 1935
OF OXFORD

NOTICE

SUR LA VIE

DE J. DE LA FONTAINE,

NÉ A CHATEAU-THIERRY EN 1621,
MORT A PARIS EN 1695.



« Les grandes pensées viennent du cœur, » a dit Vauvenargues. — Non; mais les pensées touchantes. Les grandes pensées viennent de l'âme; les pensées brillantes, de l'imagination; les pensées justes et profondes, de la raison. — Vaine et subtile distinction! L'homme peut-il ainsi se décomposer? Ame, cœur, imagination, raison, tout cela ne désigne-t-il pas, par d'incohérentes paroles, une même cause qui se manifeste diversement? Comment séparer en nous le sentiment et les idées, la volonté et la réflexion? N'est-ce pas toujours ce même principe de la vie et de l'intelligence différemment modifié? Devons-nous assigner à sa spirituelle essence des places matérielles dans les diverses parties de notre corps? L'attacherons-nous à tel ou tel viscère? l'emprisonnerons-nous dans tel ou tel organe? — Oui. Puisque nous sommes condamnés à ignorer toujours sa nature, pouvons-nous en parler autrement que par ses effets? Pouvons-nous faire que nos expressions ne se ressentent de l'obscurité des notions qui nous les suggèrent; et n'y a-t-il pas nécessité d'assortir notre langage à la grossièreté de nos conceptions?

Admettons ces distinctions, puisque sans elles nous ne pourrions nous faire comprendre. Séparons les penchants des

talents, le caractère des facultés. Faisons deux parts : celle de l'homme, et celle de l'écrivain.

Presque toujours elles existent séparées chez les plus grands génies. Leurs puissances intellectuelles ne connaissent point d'entraves; elles agissent en eux, abstraction faite de l'individu. Mais il est aussi des génies d'un autre ordre. Ceux-ci sont tellement dominés par leurs penchants, que d'eux seuls ils peuvent recevoir des inspirations. Leur cerveau n'obéit qu'aux agitations du cœur et aux impressions de l'âme; leurs productions n'en sont que les expressions fidèles et obligées. Veulent-ils se soustraire à ce qu'elles leur imposent, leur talent disparaît; ils ne sont rien, quand ils ne sont pas eux tout entiers.

Pour que le naturel domine à ce point l'intelligence, il faut qu'il soit fortement modelé, et qu'il ne puisse s'arrêter sur aucune idée sans la marquer aussitôt de son empreinte originale.

Les grands écrivains de cette trempe sont rares, et ils ont un charme particulier; un attrait puissant nous attache à la lecture de leurs écrits. Nous les y cherchons toujours; nous les y retrouvons sans cesse. Ce n'est plus une lecture, c'est un entretien animé, où ce qu'on devine frappe plus que ce qu'on exprime; c'est un commerce intime auquel on se plaît d'autant plus qu'il est ancien et habituel. Cette investigation de l'homme par ses ouvrages nous plaît, parce qu'elle nous initie à cette mystérieuse étude du cœur humain, la plus intéressante de toutes pour notre bonheur et celui de nos semblables, la plus féconde en résultats utiles.

Aussi tout nous ramène vers ces auteurs, jusqu'aux imperfections et aux défauts de leur nature; car c'est souvent à ces imperfections, et à ces défauts même, qu'ils doivent une partie de leur renommée, et les vives sympathies qu'ils excitent.

Tant de pages en prose éloquente, tant de beaux vers qui nous retracent si énergiquement les vices de nos sociétés, tant de pensées morales exprimées d'une manière si sublime, de si belles peintures de la vertu, de l'amour et de l'amitié, témoi-

gnent dans Rousseau et dans Byron une forte conviction, une sensibilité profonde, et un esprit fait pour planer dans les régions élevées. Mais si le farouche orgueil et la sauvage misanthropie de ces deux hommes, si leurs actions et leurs inclinations, si peu d'accord avec leurs écrits, nous font éprouver un sentiment pénible, pourtant ce sont ces contrastes mêmes qui nous attachent à la lecture de leurs ouvrages, parce que ce sont eux qui nous font assister à ces tempêtes intérieures auxquelles ont été en proie ceux qui les ont tracées; parce que ce sont eux qui nous révèlent ainsi les causes de leur génie et de leurs malheurs.

La Fontaine n'appartient pas à la même classe que ces deux écrivains, quoique avec plus d'abandon encore il ait épanché son âme dans ses ouvrages; mais cette âme était d'une nature moins forte, moins exceptionnelle; plus propre à sympathiser avec celle des autres. Ame douce, naïve, sincère, qui se manifeste à nous de la manière la plus aimable, parce qu'on s'aperçoit toujours qu'elle est aimante. Jamais la Fontaine ne s'occupe de lui que pour nous-mêmes; son imagination nous frappe sans effort, sa raison nous persuade sans contrainte; il nous attendrit quelquefois, nous réjouit souvent, nous console toujours. Comme moraliste,

Il cherche nos besoins au fond de notre cœur,

et se présente à nous comme un ami qui nous conseille, et non comme un maître qui nous régente.

Aussi, tout naturellement, nous excusons ses faiblesses, et nous chérissons ses vertus. Quand on l'attaque, nous nous surprenons à le défendre comme s'il nous appartenait, comme s'il était de notre famille. Andrieux, ce charmant conteur, cet appréciateur si plein de goût des productions littéraires, était connu par le vif attachement qu'il avait pour tous les siens, par sa tendre vénération pour la mémoire de son père : cependant un jour quelqu'un, en sa présence, se mit à blâmer (peut-être justement) certaines actions de la Fontaine, et quelques-uns de ses vers; Andrieux, dans son impatience, laissa échapper

ces paroles, qui réduisirent l'interlocuteur au silence : « Ah ! si vous le voulez, dites du mal de mon père ; mais, de grâce, ne dénigrez pas la Fontaine ! »

Quand il faut juger les productions souvent négligées de ce poëte, les critiques les plus inflexibles semblent avoir perdu l'habitude du blâme, et ne pouvoir plus trouver d'expressions que pour l'éloge. Voltaire seul fait exception; mais s'il a cherché à rabaisser un talent dont il appréciait mieux qu'un autre tout le mérite, c'est que la réputation si populaire du fabuliste importunait cet homme jaloux de toutes les gloires littéraires, parce qu'il se sentait les moyens de pouvoir les ambitionner toutes. La preuve de cette assertion se trouve dans un jugement peu connu, et en quelque sorte confidentiel, contenu dans une de ses lettres à Vauvenargues. Celui-ci avait cru entrer dans sa pensée, et le flatter peut-être, en disant que la Fontaine n'était poëte que par instinct. « Comme poëte, répond Voltaire, son instinct était divin, et si l'on s'est servi de ce mot à son sujet, il signifiait génie [1]. »

Nous n'aurons donc rien à dire sur les ouvrages de la Fontaine. Ceux auxquels il doit la plus pure portion de sa renommée sont si souvent relus, qu'il est inutile de s'en occuper; mais il n'en est pas de même des faits qui concernent sa personne, ou qui peignent son caractère. Malgré le soin que nous avons pris de les établir avec exactitude, ils sont plus ou moins altérés ou défigurés dans les notices qu'on a publiées sur cet homme célèbre ; et il convient de les resserrer dans un petit nombre de pages, et de les exposer dans leur vrai jour.

La Fontaine naquit dans une famille bourgeoise, mais ancienne, de Château-Thierry. La maison qu'il occupait dans cette ville existe, telle qu'elle se trouvait de son temps ; et c'est encore une des plus élégantes. En face est une colline où l'herbe croît, et la chèvre broute au milieu de quelques dé-

[1] Voltaire, *Lettres inédites*, t. LXIII, p. 80 des *Œuvres*, édition de Renouard. — Lettre à Vauvenargues, en date du 17 janvier 1745

bris d'édifices épars. Là était aussi intact, il y a peu d'années, le magnifique château des ducs de Bouillon. Nos révolutions ont passé; elles ont laissé debout la maison du poëte, et ont fait disparaître le château.

Après des études assez négligées, faites dans sa province, la Fontaine entra au séminaire, chez les oratoriens. A cette époque de mœurs assez relâchées, peu de jeunes gens s'adonnaient à la dévotion, mais peu aussi étaient incrédules. Un sentiment qui semblait inné, résultat de l'éducation et des premières impressions reçues dans l'enfance, faisait considérer la religion comme un lien sacré, contre lequel on pouvait bien se débattre, mais qu'il fallait se garder de rompre. Faire son salut était considéré par tout le monde comme l'affaire sérieuse et principale de la vie; mais, par cette raison-là même, beaucoup différaient le moment de s'en occuper, et arrivaient ainsi au terme de leur existence.

On sait que les deux dernières années de la Fontaine se sont écoulées dans les exercices de la piété la plus exaltée; mais dans les faits que nous connaissons de sa jeunesse, rien ne nous donne lieu de croire qu'il ait pu alors avoir de telles pensées. Tout au rebours, nous savons qu'il aimait les plaisirs, et surtout les femmes, et que ses scrupules ne le gênaient pas pour arriver à la satisfaction de ses désirs.

Sa retraite au séminaire, où il resta un an et demi, est donc dans sa vie un fait singulier que ses biographes n'ont su comment expliquer : cette explication se trouve dans les usages de cette époque. Cette retraite prouve que dès lors la Fontaine voulait s'adonner à la culture des lettres. Pour que le parti qu'il embrassait pût lui procurer un état, pour qu'il y pût faire sa fortune, il fallait, comme beaucoup de gens de lettres de ce temps, qu'il se fît tonsurer et qu'il devînt abbé, ce qui le rendait apte à posséder des bénéfices, sans que pour cela il fût obligé d'entrer dans les ordres, ou de faire le sacrifice de ses goûts mondains : mais pour devenir abbé il fallait savoir un peu de théologie, et cette étude ennuyait la Fontaine; il n'y pouvait réussir, c'est lui-même qui nous l'apprend.

Dans une lettre à sa femme, au sujet d'une Madeleine du Titien, grosse et grasse, dont il se reproche (et bien à juste titre) d'avoir parlé peu dévotement, il dit : « Aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles; j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie. »

La Fontaine quitta donc le séminaire; mais son frère, qu'il y avait attiré, y resta, devint un excellent prêtre, et par la suite lui céda tout son bien pour une modique rente viagère.

Dès que la Fontaine fut rentré dans le monde, il ne s'occupa plus que d'intrigues amoureuses, de littérature, de spectacle : en vain son père voulut l'employer dans la poursuite d'un procès important qu'il avait alors, rien ne put vaincre son indolence, ses distractions, son vif penchant pour les plaisirs. Pourtant son caractère doux et docile, la bonté de son cœur, son humeur joviale, son imagination riante, son esprit fin, naïf, original, le faisaient chérir et rechercher. Son père, homme instruit, vit sans répugnance qu'il se passionnait pour la culture des lettres, et il encouragea les premiers essais de sa muse.

On a dit que la Fontaine n'avait pris du goût pour les vers qu'à l'âge de vingt-six ans, et que le secret de son génie lui fut tout à coup révélé par la lecture d'une ode de Malherbe. Rien n'est plus faux que cette assertion. Il est probable, d'après ce qui a été raconté à ce sujet par les premiers biographes de notre poëte, qu'en effet la lecture de cette ode de Malherbe, qu'il ne connaissait pas, fit naître son vif enthousiasme pour le même genre de composition, et que c'est à cela que nous devons deux ou trois pièces où l'on trouve quelques strophes qui ne sont pas indignes du modèle qu'il avait choisi; mais il est certain que, bien avant cette époque, il avait déjà composé de petits vers dans le genre de ceux de Marot et de Voiture. Le conte de *Sœur Jeanne* fut imprimé, sans nom d'auteur, dans un de ces recueils de *poésies galantes* qui pullulaient alors, et dont la publication est antérieure à l'époque assignée à la lecture de l'ode de Malherbe en présence de la Fontaine. Nous avons d'ailleurs, de ce que nous avançons ici, une preuve

certaine qui nous est fournie par la Fontaine lui-même. Il avait eu le malheur de prendre dans quelques actes notariés le titre d'écuyer, qui supposait un premier degré de noblesse. Des poursuites dirigées contre lui, en son absence, le firent condamner, par défaut, à une forte amende. Pour en obtenir la remise il écrivit au duc de Bouillon, son protecteur, une épître en vers, dans laquelle il dit :

Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les muses?
Hélas! qu'un jour elles seront confuses
Quand on viendra leur dire en soupirant :
« Ce nourrisson que vous chérissez tant,
« Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
« Qui préférait à la pompe des villes
« Vos antres cois, vos chants simples et doux,
« *Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,*
« Est succombé sous une injuste peine. »

Ainsi la Fontaine a aimé à faire des vers dès sa plus tendre jeunesse; et ce goût, il l'a conservé jusque dans la vieillesse la plus avancée. C'est en vers que, dans le printemps de sa vie, il adressait des épîtres et des déclarations d'amour à ses maîtresses; c'est en vers que, dans ses derniers jours, il demandait pardon à Dieu de sa vie passée.

Pour assurer son sort et réformer sa conduite, le père de la Fontaine lui transmit sa charge de maître des eaux et forêts, et lui fit épouser une très-jeune femme qui n'était ni sans agrément ni sans esprit, et choisie dans une des familles les plus honorables de la province.

L'incorrigible nature de notre poëte trompa encore, cette fois, les calculs de la tendresse paternelle. La charge dont la Fontaine était pourvu lui imposait des devoirs peu nombreux; il ne put s'y assujettir, et il la vendit : sa femme ne sut pas s'accommoder à son humeur, ou le contraignait dans ses goûts; il cessa de vivre avec elle.

Pour bien faire connaître la Fontaine, ses torts, sa conduite, son caractère, nous avons besoin de parler de sa femme.

Son portrait, peint par Mignard, est sous nos yeux. Elle avait un visage allongé, de grands yeux, un grand nez, de grands traits assez réguliers, mais peu agréables. L'expression de sa physionomie favoriserait assez l'opinion de ceux qui ont voulu la reconnaître dans la peinture que la Fontaine a tracée de la sévère madame Honesta; mais il n'en est rien. Nous savons au contraire, par les reproches que lui adresse son mari, qu'elle aimait à lire des romans, à jaser longtemps avec ses connaissances, et qu'elle ne s'occupait pas des soins du ménage. Ses goûts frivoles et sa coquetterie ont donné occasion à Furetière de faire suspecter la pureté de ses mœurs, et de dépeindre la Fontaine fort indifférent sur ce point. Mais alors Furetière avait pris en haine le fabuliste, autrefois son ami, parce qu'il s'était rangé du côté des académiciens, ses confrères, dans la fameuse affaire du Dictionnaire. Tallemant des Réaux, cet anecdotier du scandale, parle aussi des deux époux dans le même sens que Furetière; mais tous ceux qui ont été à portée de recueillir les bruits publics, et les traditions de Château-Thierry, où madame la Fontaine, qui a survécu longtemps à son mari, a toujours demeuré, rendent justice à sa vertu, quoique tous ne lui soient pas favorables sous d'autres rapports. Tallemant des Réaux ne nomme personne qu'on lui ait donné pour amant, tandis qu'il nous fait connaître les belles auxquelles on attribuait les infidélités de la Fontaine, et de quelle manière il fut surpris, par sa femme, en tête à tête avec une abbesse, celle-là même à laquelle il adressa depuis cette jolie épître dont madame de Sévigné fut si charmée. D'ailleurs la Fontaine avoue sans détour ses torts à ce sujet, et ne laisse nulle part soupçonner que sa femme en ait eu aucun. Dans le conte des *Aveux indiscrets*, il dit, avec ce ton sévère du moraliste qu'on est un peu surpris de trouver là :

> Le nœud d'hymen doit être respecté,
> Veut de la foi, veut de l'honnêteté.

Puis il prévoit cependant le cas où l'on ne serait pas assez

honnête pour cela. Alors il conseille de tenir, du moins, la chose bien secrète,

> De ne point faire aux égards banqueroute.

Et il ajoute :

> Je donne ici de beaux conseils, sans doute;
> Les ai-je pris pour moi-même? hélas! non.

Cet aveu prouve-t-il que cet homme si bon, si doux et si facile, dont la servante disait « que Dieu n'aurait jamais le courage de le damner » était incapable, pour la compagne de sa vie, d'un attachement vrai et durable, et que tous les torts qui le forcèrent à s'en séparer vinssent de lui? — Nous ne le pensons pas; et nos présomptions à cet égard sont fondées sur sa constance en amitié, sur sa vive reconnaissance pour les soins et les attentions dont il fut l'objet, et enfin sur le vers remarquable par lequel il termine la peinture du bonheur de l'état conjugal, dans Philémon et Baucis :

> Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
> Ah! si.... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Il y a un sentiment profond de regret dans ce dernier vers de la Fontaine. — Est-il un acte d'accusation contre sa femme, ou contre lui-même? Ni l'un, ni l'autre. — Marie Héricart n'avait que seize ans lorsqu'elle épousa la Fontaine : lui en avait vingt-six; mais il était bien incapable d'avoir assez d'empire sur lui-même pour pouvoir conduire une femme qui, par son âge, et plus encore peut-être par son caractère, avait besoin d'un guide. Tous deux subirent donc les inconvénients qui accompagnent les unions prématurées et mal assorties; mais s'ils prirent enfin la résolution de se séparer, ce fut sans rupture ouverte, sans bruit et sans scandale, sans mauvais procédés. Ils se voyaient sans aversion, lorsque la nécessité de leurs affaires l'exigeait; et la confiance qu'ils avaient l'un envers l'autre, sous ce rapport, ne fut point altérée par leur séparation[1].

[1] Nous avons vu une procuration générale en brevet, donnée par

Avant cette séparation, et dans les premiers temps de leur mariage, ils avaient eu un fils, de qui est provenue cette postérité dont nous avons vu s'éteindre les deux derniers rejetons en 1824 et en 1827. Pendant le règne sanglant de la terreur, le nom seul de la Fontaine sauva de l'échafaud son arrière-petite-fille, la comtesse de Marson; et, dans ces derniers temps, il a suffi à l'historien du fabuliste de dresser la généalogie de sa famille, pour obtenir en faveur de son arrière-petit-fils, sur le trésor de l'État, des bienfaits supérieurs à ceux dont ses deux sœurs jouissaient depuis longtemps : ainsi le peuple et les rois se montrèrent toujours favorables envers les descendants du seul poëte, peut-être, dont les productions sont également goûtées et des rois et du peuple.

Après sa sortie du séminaire, la Fontaine se mit à lire avec délices les auteurs profanes, Marot, Rabelais, Boccace, l'Arioste, la reine de Navarre, et les vieux romans. Mais ses plus fortes inclinations étaient pour les anciens. Il les admirait avec excès, et ne croyait pas qu'en aucun genre on pût aller au delà. Pintrel, son parent, qui depuis traduisit les épîtres de Sénèque, et de Maucroix, traducteur de Platon et de Cicéron, partageaient ses goûts, et, plus avancés que lui dans l'étude de l'antiquité, l'encourageaient et le guidaient. Nous retrouvons le nom de la Fontaine, à l'époque de sa plus grande célébrité, réuni à celui de ses deux amis, sur les titres de quelques volumes publiés par eux, parce que, pour en faciliter le débit, il y a inséré quelques-unes de ses productions.

Un des auteurs anciens qui charmaient le plus la Fontaine était Térence. Sa lecture accrut le goût qu'il avait pour le théâtre. Il entreprit d'imiter la pièce du poëte latin qu'il admirait le plus, *l'Eunuque*. Voulant s'attacher à son auteur, et pourtant s'en écarter, il écrivit une comédie ancienne sous des formes modernes : traduction trop peu conforme au texte,

la Fontaine à sa femme Marie Héricart, par devant Grégoire, notaire à la Ferté-Milon, datée du 19 août 1686, portant les signatures des deux époux.



imitation trop servile. Pourtant il la fit imprimer, et ce médiocre ouvrage fut son début littéraire. Il ne faut pas s'étonner si on n'y trouve pas une étincelle de ce talent poétique qui brillait déjà dans les petits contes et les vers de circonstance qu'il avait composés', et qui furent imprimés depuis. La Fontaine faisait peu de cas de ceux-ci, car les anciens n'en offraient point de modèle. *L'Eunuque*, au contraire, était calqué sur l'antique : c'était son ouvrage le plus considérable, le plus régulier, le seul qui lui parût digne d'être offert au public.

A cette époque, d'ailleurs, Molière parcourait les provinces, où il faisait représenter deux de ses pièces; mais il n'était point encore connu : rien de lui n'avait été imprimé. Quand peu de temps après la Fontaine vit quelques-unes des comédies de Molière, il s'aperçut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Molière fut *son homme*, comme il le dit dans une de ses lettres; et il était ravi de voir

> Qu'il allait ramener en France
> Le bon goût, et l'air de Térence.

La Fontaine se lia avec cet auteur-acteur, qui l'amusait de toutes les façons; leur âge était pareil, leurs réputations grandirent en même temps. Tous deux s'appréciaient mutuellement. Ce fut Molière qui, lors de la gloire naissante des Boileau et des Racine, dit confidentiellement à l'oreille d'un ami, en lui montrant la Fontaine : « Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme. »

Racine et Boileau, plus jeunes que la Fontaine et Molière, se lièrent avec eux. Tous quatre se réunissaient à des jours fixes pour dîner ensemble, et se communiquer leurs ouvrages. Ces réunions, que la Fontaine, au commencement de son roman de *Psyché*, a dépeintes de manière à nous prouver combien le souvenir lui en était cher, ont eu une influence qui n'a pas été assez remarquée. Alors ceux qui les composaient formaient le parti du mouvement en littérature : à eux la mission de chasser l'ampoulé, le burlesque, le guindé, le

précieux; de ramener le vrai, le beau, le naturel dans les ouvrages d'esprit. Ils s'en acquittèrent bien; mais sans déprécier Corneille, mais sans s'écarter de l'admiration qui était due aux anciens.

La Fontaine conserva toujours du goût pour les compositions scéniques, quoique ce ne fût pas le genre de son talent. Il a fait des opéras, des comédies, des scènes pastorales, mythologiques; et même il commença une tragédie; enfin il a versifié les paroles d'un ballet qui fut joué, chanté et dansé par la plus brillante société de Château-Thierry. Les magnifiques ballets représentés à cette époque à Paris et à Saint-Germain, où figuraient le roi et toutes les personnes de sa suite, avaient introduit ce goût en province. Chaque petite ville voulait imiter la cour. Le ballet que la Fontaine composa pour Château-Thierry ne ressemblait guère aux ballets royaux; mais s'il était moins somptueux, il était beaucoup plus gai. Le sujet était cette aventure du savetier et de sa femme, dont il a fait depuis un conte. Ce ballet était intitulé *les Rieurs de Beau-Richard :* Beau-Richard est le nom d'un petit carrefour de Château-Thierry, où se réunissaient alors les oisifs de la ville, pour débiter les nouvelles et gloser sur les passants [1].

Mais, à cette époque, Jannart, que la Fontaine appelait son oncle parce qu'il avait épousé une tante de sa femme, avait présenté notre poëte au surintendant Fouquet, alors parvenu au plus haut point de sa fortune et de sa puissance. La Fontaine, qui ne s'accommodait ni du faste ni des tracas qu'il traîne après lui, trouvait que c'était *une grande misère d'être riche ;* mais pourtant il aimait à jouir de tous les avantages de la richesse; et tant que dura la faveur du surintendant, il lui fut redevable de ce bonheur. Aussi, c'est à ces premiers temps de sa belle jeunesse que la Fontaine fait allusion quand il dit :

[1] Cette petite pièce de la Fontaine, que nous avons fait connaître le premier, a été imprimée, pour la première fois, dans l'édition que nous avons donnée de ses œuvres en 1827.

Pour moi le monde entier était plein de délices :
J'étais touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchaient, et parfois mes amours.

La nouvelle de la disgrâce de Fouquet, et son arrestation, vinrent frapper la Fontaine comme d'un coup de foudre. En vain son ami de Maucroix l'invita à se rendre à Château-Thierry, où sa présence était nécessaire pour l'arrangement de ses affaires; il suivit Jannart, condamné à l'exil comme ami de Fouquet, et comme son substitut dans sa charge de procureur général au parlement.

Quand le procès fait à Fouquet donna lieu de craindre qu'on ne lui fît porter sa tête sur l'échafaud, et qu'on sut que telle était l'intention de ses ennemis, un cri douloureux s'échappa de l'âme de notre poëte, et s'exhala dans cette belle élégie adressée *aux nymphes de Vaux*, qui est restée comme le morceau le plus touchant et le plus parfait en ce genre, que nous ayons dans notre langue.

La Fontaine ne fit rien paraître que cette élégie, tant qu'on put redouter pour le surintendant une condamnation à mort. Cependant il avait composé pour lui, ou pour sa société, un assez grand nombre de pièces de vers qui depuis ont été imprimées, mais qui pour la plupart sont éloignées du genre auquel il était appelé par la nature.

Au retour de son voyage, la Fontaine trouva, en résidence dans ce château ducal si voisin de sa maison, la duchesse de Bouillon. C'était une petite brune, âgée de dix-huit ans, jolie, à nez retroussé, à pied mignon, vive, spirituelle, agaçante et coquette comme toutes ces nièces de Mazarin, filles de Mancini. Notre poëte sut lui plaire, et elle remplaça bientôt le vide que la chute du surintendant avait fait dans son existence. Quand la duchesse était à Château-Thierry, aucune des jouissances dont la Fontaine était avide ne lui manquait. Quand elle quittait ce séjour, et qu'il y restait, elle recommandait aux officiers de sa maison de faire en sorte qu'il ne s'ennuyât pas.

Les contes que la Fontaine avait écrits la charmaient; et

la Fontaine, pour son amusement, composa de nouveaux contes. Il en publia d'abord un recueil très-mince, puis après un second, et enfin un troisième; et ce fut ainsi, et uniquement par ses contes, qu'il commença à prendre place sur le Parnasse français; car son imitation de l'*Eunuque* de Térence n'avait produit aucune sensation. Tous ces recueils de contes parurent successivement avec privilége du roi. Les personnes les plus réglées dans leurs mœurs ne se faisaient alors aucun scrupule d'avouer le plaisir qu'elles goûtaient à la lecture de ces historiettes graveleuses, si spirituellement racontées.

Madame de Montespan, qui régnait alors sans partage sur le cœur de Louis XIV, et madame de Thianges sa sœur, attirèrent aussi chez elles l'auteur des contes, et il fut sensible à leurs bontés; mais il ne chercha point à se faire des protecteurs parmi les grands seigneurs et les courtisans du monarque, ni à s'introduire près de lui, comme avaient fait ses amis Racine et Boileau. Ses inclinations l'entraînaient de préférence dans la société des femmes. Là seulement il trouvait tout ce qui pouvait le satisfaire et le rendre heureux, les délices des sens, la volupté du cœur, les charmes de l'esprit, et parfois, chez quelques-unes, de profonds entretiens sur les plus hautes questions de la philosophie et des sciences.

La duchesse douairière d'Orléans, Marguerite de Lorraine, avait su apprécier la Fontaine. Avant que la publication de son premier recueil de contes eût commencé sa réputation, elle l'avait attaché à sa personne, en le nommant son gentilhomme servant. Diverses pièces de vers, que l'on trouve dans ses œuvres, démontrent assez l'intimité qui existait entre lui et les jeunes femmes de la petite cour du palais du Luxembourg [1].

[1] C'est une singulière et grossière méprise des plus anciens biographes de la Fontaine, comme des plus modernes (qui, au reste, n'ont fait que les copier), d'avoir confondu la femme de l'oncle de Louis XIV avec la femme de son frère, Marguerite de Lorraine avec Henriette d'Angleterre. Depuis que nous avons signalé cette erreur, l'original des provisions de la charge de gentilhomme servant de Marguerite, duchesse



Mais, quelque répandu qu'il fût parmi les femmes les plus aimables et les plus spirituelles de cette époque, la duchesse de Bouillon maintint longtemps encore l'ascendant qu'elle avait acquis sur lui. C'est à elle qu'il dédia son poëme d'*Adonis*, son roman de *Psyché*; et lorsque s'éleva parmi les médecins et les gens du monde de vives discussions sur les effets nuisibles ou utiles du quinquina, la duchesse de Bouillon, qui avait épousé avec chaleur la cause de ce spécifique dont l'emploi était nouveau, imagina, pour en assurer le succès, de faire préconiser ses vertus par la muse populaire de la Fontaine. Le poëte ne sut pas résister, mais son génie était habitué à lui commander et non à lui obéir; aussi l'abandonna-t-il presque entièrement dans cette entreprise, et il ne lui prêta quelque secours qu'à la fin de son poëme, pour raconter une fable, qu'on aurait dû joindre à celles de son recueil.

Ce recueil de fables, lorsque le poëme sur le quinquina fut composé, avait paru en entier, sauf le douzième et dernier livre, en deux fois, et à dix ans d'intervalle. Ces publications, jointes à celles des contes, avaient successivement accru la célébrité de leur auteur, et fait connaître à la France une langue poétique toute nouvelle, fusion heureuse du langage naïf et énergique du siècle de François Ier, et de la noble et brillante élégance du siècle de Louis XIV.

L'absence de la duchesse de Bouillon, nécessitée par ses aventures galantes et d'autres affaires d'une nature grave, et la mort de la duchesse d'Orléans, avaient privé à la fois la Fontaine de ses deux protectrices : ce qui était d'autant plus fâcheux pour lui, que son insouciance pour ses affaires avait considérablement réduit sa fortune, et que cependant il lui fallait pourvoir à l'éducation de son fils, alors âgé de quatorze ans.

d'Orléans, conférée à Jean de la Fontaine, signées de Marguerite elle-même, nous a été remis avec les actes d'enregistrement au tribunal de Château-Thierry. Cela n'empêchera pas les faiseurs de notices de répéter cette erreur.

Madame de la Sablière tira la Fontaine de cette position embarrassante. A sa prière, de Harlay, premier président au parlement de Paris, qui goûtait singulièrement les ouvrages de notre poëte, se chargea de son fils; et madame de la Sablière retira chez elle le fabuliste, qui y resta tant qu'elle vécut; et, tant qu'elle vécut, elle pourvut à tous ses besoins, sans qu'il eût la peine d'y songer. Les seigneurs les plus aimables et les plus spirituels de la cour, les étrangers illustres, les gens de lettres, les artistes, se réunissaient chez madame de la Sablière. Elle s'était rendue célèbre non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, par ses progrès dans la philosophie et les sciences, par son esprit et les grâces de sa personne. Son mari, homme léger, aimable, faisait des vers agréables, était fort adonné aux plaisirs, très-inconstant dans ses goûts, et, comme presque tous ceux qui alors, avec de tels penchants, étaient possesseurs d'une grande fortune, il entretenait des maîtresses. Du reste, il ne se montrait nullement jaloux de sa femme, qui, de son côté, ne se croyait pas astreinte à lui garder une fidélité dont il semblait faire peu de cas. La liaison de madame de la Sablière avec le marquis de la Fare était publique; mais elle durait depuis si longtemps, qu'elle avait presque donné une réputation de vertu aux deux amants. Tout à coup les assiduités de la Fare auprès de madame de la Sablière devinrent plus rares, et l'on sut bientôt qu'ayant pris goût à la société licencieuse qui se rassemblait chez la Champmeslé, il y passait toutes ses soirées, et qu'il n'avait pu résister aux séductions de cette actrice, qui pourtant n'était pas belle.

Madame de la Sablière, sacrifiée au goût du jeu et de la débauche, blessée dans son orgueil et dans les sentiments les plus vifs et les plus chers de son cœur, sans bruit, sans éclat, se jeta aussitôt dans les bras de la religion, mais avec une résolution, une ferveur, un abandon, qui lui acquirent l'estime et excitèrent l'admiration de toute la partie sérieuse et sévère de la société de cette époque. Peu après, son mari mourut; et n'ayant plus rien qui la retînt dans le monde,

elle se retira aux Incurables, pour y soigner les malades et se consacrer entièrement aux bonnes œuvres.

Plus de société, plus de conversations, plus de plaisirs, plus d'épanchements de cœur, dans cet hôtel de madame de la Sablière, où la Fontaine restait isolé. Tout ce qui faisait le charme de sa vie avait disparu d'autour de lui, avec sa bienfaitrice.

Pendant qu'il se trouvait dans cette situation pénible, Colbert mourut : il était de l'Académie française. Les amis de la Fontaine (et on en comptait un grand nombre) voulurent lui faire obtenir la place que le ministre laissait vacante à l'Académie. La Fontaine, qui, dans l'isolement où il se trouvait, vit dans ce projet un moyen de se réunir fréquemment avec des hommes qu'il chérissait, de causer de vers et de littérature, adopta ce projet avec un empressement dont on ne l'aurait pas cru capable.

La réussite n'en était pas facile. Louis XIV était pour son concurrent, et ce concurrent était Boileau.

Les choses étaient bien changées pour la Fontaine depuis le temps de sa jeunesse. Louis XIV, marié en secret à la veuve de Scarron, n'avait plus de maîtresse. Molière n'était plus, les ballets et les fêtes splendides avaient cessé. Tous les courtisans de l'âge du roi s'étaient réformés, à son exemple. La cour était devenue sérieuse et dévote. Mais cependant une nouvelle génération, qui aussi en faisait partie, s'abandonnait sans contrainte à ce goût effréné pour les plaisirs, dont l'exemple du monarque avait fait une sorte de mode dans la nation. Ceux qui, d'un âge plus mûr ou d'un caractère plus sérieux, voulaient conserver leur indépendance, sans participer au scandale de cette jeunesse inconsidérée, encourageaient son indocilité, et applaudissaient à son audace.

La Fontaine était fort répandu dans cette classe de la société, qui avait aussi un parti dans l'Académie. Turenne chérissait notre poëte, le grand Condé le comblait de ses bontés; il était accueilli avec faveur par cette princesse de Conti, la plus belle des filles de Louis XIV, par son mari et

son beau-frère, les deux princes de Conti. Vendôme, et son frère le grand prieur, non-seulement aimaient la Fontaine, mais le pensionnaient. Il était admis dans leur société intime et dans leurs joyeux banquets. C'est pour cette société, et à son instigation, qu'il composa ses derniers contes, malheureusement plus licencieux que les premiers : ils ne purent, comme ceux-ci, paraître avec privilége du roi. La Champmeslé les débitait en secret; et il est probable, ainsi que le dit Furetière, que la Fontaine lui en abandonnait le profit, et payait ainsi ses faveurs.

Ce recueil de contes était une arme redoutable entre les mains de ceux qui voulaient fermer à la Fontaine les portes de l'Académie. Le président Rose, secrétaire intime du roi, et très-avant dans sa faveur, jeta ce livre sur la table le jour de l'élection, et demanda, avec colère, si l'Académie oserait proposer à l'approbation du roi l'auteur d'un livre flétri par une sentence de police. Cette manière violente ne réussit point. Des voix s'élevèrent pour défendre la Fontaine, et il fut élu. Ce fut là peut-être le premier acte d'indépendance de l'Académie française. Le roi reçut très-mal ses députés, et n'approuva pas. Mais l'Académie ne rétracta point son choix. La Fontaine fit une jolie ballade pour supplier le roi de consentir à sa nomination, et il fit agir madame de Thianges, qui, malgré la retraite de sa sœur, avait conservé tout son crédit à la cour. Une nouvelle place vint à vaquer à l'Académie. Boileau, ainsi que le roi le désirait, y fut nommé, et Louis XIV donna alors, en même temps, son approbation à l'élection de la Fontaine et à celle de Boileau; et l'auteur des contes et celui des satires furent enfin, tous deux et en même temps, académiciens.

Dans l'épître à madame de la Sablière, que la Fontaine lut dans la séance publique le jour de sa réception, il fit en beaux vers une sorte d'amende honorable de sa vie passée, et il manifesta l'intention de suivre les conseils de son amie et de sa bienfaitrice : mais il craignait de ne pouvoir y parvenir, et disait :

Ne point errer est chose au-dessus de mes forces....
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

En effet, il continua son même genre de vie, et fit encore des contes; mais cependant sa plume fut plus réservée, et ses nouvelles productions n'en eurent que plus de charme.

Tout semblait conspirer contre la résolution qu'il avait voulu prendre. Sa verte vieillesse se trouvait assiégée par tous les genres de séductions. Un jeune conseiller au parlement de Paris, nommé Hervart, et sa femme, aimable et jolie, l'avaient pris en amitié, et tous deux se plaisaient à l'attirer chez eux et à leur campagne. Là ils passaient la belle saison en compagnie avec plusieurs jeunes femmes, leurs parentes, et avec Vergier, le plus heureux des imitateurs de la Fontaine. Cette société si gaie, si séduisante, de Bois-le-Vicomte et de l'hôtel d'Hervart, éveillait l'imagination de notre poëte, et prolongeait en lui, au delà du terme ordinairement prescrit par la nature, le règne des illusions et des désirs.

Toutefois, les exemples et les exhortations de madame de la Sablière, et de Racine et de Maucroix, ses meilleurs amis, autrefois compagnons des écarts de sa jeunesse, et désormais livrés à la plus austère piété, faisaient impression sur lui; et, aidés des bienfaits de l'âge, ils auraient plus tôt triomphé de ses déplorables habitudes, sans une influence qui vint encore en prolonger le cours.

Une certaine madame Ulrich lisait avec délices les Contes de la Fontaine, et éprouvait le plus vif regret qu'il eût renoncé à en composer. Femme d'un maître d'hôtel du comte d'Auvergne, frère du duc de Bouillon, chez lequel la Fontaine allait souvent dîner, elle avait eu occasion de voir ce poëte et de le connaître. Elle prit la résolution d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, pour obtenir de lui de nouveaux écrits dans le genre de ceux qui avaient tant charmé son imagination licencieuse. Déjà sur le retour de l'âge, puisqu'elle avait une fille de quinze ans, elle était cependant encore fraîche et belle. Complaisante compagne de

la duchesse de Praslin, dont elle servait les intrigues, et qui la protégeait contre un mari jaloux et quinteux, beaucoup plus âgé qu'elle, elle avait su, pour ceux qui aimaient le jeu, la bonne chère, et les plaisirs sans contrainte, rendre sa maison une des plus agréables de Paris : il ne lui fut pas difficile d'y attirer la Fontaine. Le bon sens du bonhomme résista d'abord aux séductions d'un attachement si disproportionné; mais, pour vaincre sa résistance, madame Ulrich n'eut qu'à le vouloir; et comme elle lui accorda tout, il ne sut rien lui refuser. C'est pour lui complaire qu'il composa le joli conte du *Quiproquo*, qu'elle publia après la mort de notre poëte, avec une portion de la correspondance qu'elle avait eue avec lui, où se trouvent dévoilés les moyens qu'elle employa pour enchaîner le vieillard. Dans l'avant-propos de ces *Œuvres posthumes de la Fontaine*, madame Ulrich a pris avec chaleur la défense de celui qu'elle appelle emphatiquement son ami; et elle soutient que le contraste que la Bruyère a voulu établir entre sa personne et ses écrits n'existait pas. Elle affirme qu'*il* n'était distrait, lourd, rêveur et silencieux, que dans les sociétés où il s'ennuyait, ou avec ceux qu'il ne connaissait pas; mais qu'à table, dans le tête-à-tête, et partout où il se plaisait, c'était l'homme le plus enjoué et le plus aimable. L'attachement vrai et désintéressé que tant de femmes spirituelles de ce temps eurent pour la Fontaine, le désir qu'elles éprouvaient de jouir de sa société, démontrent l'exactitude du portrait que madame Ulrich en a tracé. De tous les défauts que les femmes supportent le moins dans un homme, c'est d'être nul ou ennuyeux.

Tandis que madame Ulrich obtenait de notre poëte qu'il caressât encore, par instants, la Muse badine qui avait fait la réputation de sa jeunesse, une influence d'une nature bien différente le portait à s'adonner de nouveau avec ardeur aux productions morales auxquelles il devait la gloire de son âge mûr. Cette influence était celle d'un enfant de dix ans; mais cet enfant était le petit-fils de Louis XIV, l'espoir de la France; et il était guidé par un homme qui unissait en lui

le génie et la vertu. Fénelon admirait ce fabuliste, « à qui il a été donné, dit-il, de rendre la négligence même de l'art préférable à son poli le plus brillant ; » et Fénelon ne se contenta pas d'une admiration stérile pour le poëte qui en était l'objet ; il fit verser sur lui les bienfaits du jeune prince son élève. La Fontaine, en qui le sentiment de la reconnaissance était encore plus efficace que les suggestions de la volupté, écrivit, pour l'instruction du duc de Bourgogne, des fables égales en beauté à celles qu'il avait composées, et il ajouta un douzième et dernier livre aux onze que contenaient les recueils déjà publiés.

Lorsque son dernier recueil de Fables vit le jour, notre poëte donnait au monde un exemple qui devait être encore plus cher que ses écrits au pieux précepteur du duc de Bourgogne.

Une maladie avait conduit la Fontaine aux portes du tombeau. Il guérit ; mais depuis cette époque toutes ses pensées se tournèrent vers la religion : il se confessa, communia, et eut de longs et fréquents entretiens avec le savant théologien Pouget. Une grande affliction vint encore ajouter dans la Fontaine à l'effet de ces conférences : madame de la Sablière mourut. Notre poëte quitta aussitôt cet hôtel où il avait habité si longtemps avec elle. Dans la rue il rencontra Hervart, qui, venant d'apprendre la nouvelle de cette mort, lui dit : « Je venais vous prier de venir demeurer chez moi. — J'y allais, » répondit la Fontaine.

La Fontaine, depuis sa conversion, s'était interdit tout ouvrage profane ; mais il écrivait alors à de Maucroix : « Je mourrais d'ennui si je ne composais plus. » Et il fait part à son ami du projet qu'il a conçu de traduire les Hymnes sacrées en vers. Il se flattait de vivre encore assez longtemps pour terminer cette œuvre. Sa piété, aussi ardente qu'elle était sincère, le portait à s'assujettir à des privations que personne ne lui avait prescrites, à des rigueurs auxquelles on se serait opposé si on les avait connues. Il portait sur lui un cilice, ce qu'on ne sut qu'après sa mort. Il avait une grande

confiance dans l'efficacité de la prière, et, dans sa paraphrase du *Dies iræ*, il dit, en s'adressant à Dieu :

Le larron te priant fut écouté de toi :
La prière et l'amour ont un charme suprême.

Pour se distraire, il allait très-assidûment aux séances de l'Académie, travaillait sans cesse pour terminer la tâche qu'il s'était imposée, et formait même encore le dessein d'un autre ouvrage, pour lequel il espérait être aidé par son ami de Maucroix. Tout à coup ses forces diminuèrent rapidement, et il expira âgé de près de soixante et quatorze ans, entre les bras de Racine, de Hervart et de sa femme, qui avaient comblé ses derniers jours des soins les plus tendres et les plus attentifs.

Quand Fénelon apprit cette mort, il chercha à soulager ses regrets et sa douleur en écrivant, en latin, un éloge du poëte que l'on venait de perdre, et il le donna à traduire à son royal élève. Cet éloge se termine ainsi : « Lisez-le, et « dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce, si Ho- « race a paré la philosophie d'ornements poétiques plus va- « riés et plus attrayants, si Térence a peint les mœurs des « hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile, en- « fin, a été plus touchant et plus harmonieux! »

WALCKENAER.

FABLES

DE

J. DE LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN[1].

Monseigneur,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il serait véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens[2] a jugé qu'ils n'y étaient pas inutiles. J'ose, monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge [3] où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regar-

[1] Louis, dauphin de France, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, et mourut à Meudon le 14 avril 1711.

[2] Socrate.

[3] Le Dauphin n'avait que six ans et cinq mois lorsque la Fontaine fit paraître le recueil de fables où se trouve cette épître dédicatoire.



diez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une âme les semences de la vertu, et lui apprend à se connaître sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui[1] sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous appreniez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe[2], et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans[3] le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre[4] en huit jours, pendant la sai-

[1] Monseigneur le Dauphin a eu deux précepteurs : le premier, M. le président de Perigny, et le second M. Bossuet, évêque de Meaux. La Fontaine entend parler ici de M. le président de Perigny.

[2] Il désigne la triple alliance que l'Angleterre, l'Espagne et la Hollande firent ensemble, il y a environ vingt ans, pour arrêter les conquêtes du roi. (*Note de Richelet.*)

[3] Il parle de la Flandre, où le roi fit la guerre en 1667, et prit Douai, Tournai, Oudenarde, Ath, Alost et Lille. (*Note de Richelet.*)

[4] C'est la Franche-Comté, qu'il conquit en 1668.

son la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage, et de grandeur d'âme, que vous faites paraître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrais m'étendre sur ce sujet; mais, comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, que je suis, avec un zèle respectueux,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PREFACE.

L'indulgence que l'on a eue pour quelques-unes de mes fables [1] me donne lieu d'espérer la même grâce pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence [2] n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseraient * en beaucoup d'endroits, et banniraient de la plupart de ces récits la brèveté **, qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne saurait partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderais seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les grâces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent

[1] Ces mots prouvent qu'antérieurement à l'année 1668, époque de la publication de ce premier recueil, la Fontaine avait déjà fait paraître quelques-unes de ses fables, ou qu'elles avaient circulé en manuscrit.

[2] Notre poëte désigne ici Patru, célèbre avocat au parlement de Paris, et membre de l'Académie française, son ami et celui de Boileau.

* VAR. *M'embarrasserait* et *bannirait* dans les éditions modernes. Les quatre éditions du temps de la Fontaine ont le pluriel.

** VAR. *Brièveté* dans les éditions modernes. Voyez ci-après la note, p. 29.

le jour, que Socrate[1] trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt, à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avaient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devait s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avait pas entendu d'abord ce que ce songe signifiait; car, comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher[2]? Il fallait qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassaient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui était encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvait exiger de lui, il s'était avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible était-ce de la dernière qu'il s'agissait. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais il n'y en a point non plus sans fictions; et Socrate ne savait que dire la vérité. Enfin il

[1] Ces fables étaient connues depuis longtemps, lorsque Socrate vint au monde. Bayle (article *Ésope*, page 1112, édit. de 1720) critique, à ce sujet, avec raison notre fabuliste, qui termine son récit par une phrase qui est en contradiction avec celle-ci, puisqu'il nous apprend, d'après Platon, que ce fut seulement dans les derniers moments de sa vie que Socrate s'occupa de mettre les fables d'Ésope en vers; ce qui ne montre pas l'empressement que la Fontaine annonce ici.

[2] Bayle (*Dictionnaire*, article *Ésope*, page 1113) accuse avec raison la Fontaine d'avoir dénaturé le récit de Platon. Il se trouve dans le *Phédon*, ou le *Dialogue sur l'âme*. On peut consulter la traduction qu'en a donnée M. Thurot dans son *Apologie de Socrate d'après Platon et Xénophon*, 1806, in-8°, p. 227; et surtout la note qui est à la page 128, dans laquelle le savant traducteur prouve que le mot *musique* en grec, indépendamment de sa signification ordinaire, s'appliquait aussi à tous les genres de doctrine et d'études, et au système général des sciences et des beaux-arts.

avait trouvé un tempérament : c'était de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il était de ce sentiment ; et, par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non-seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que, lorsque nos gens y ont travaillé, la langue était si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise ; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courais dans cette carrière avec succès, on me donnerait au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il fallait tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas

ici l'élégance ni l'extrême brèveté* qui rendent Phèdre recommandable : ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'était impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il fallait en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandait pas davantage ; et, si l'on y veut prendre garde, on reconnaîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne saurait trop égayer les narrations [1]. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferais rien si je ne les rendais nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière : car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs

[1] Voici, je crois, le passage de Quintilien auquel notre poëte fait allusion : *Ego vero narrationem, ut si ullam partem orationis, omni qua potest gratia et venere exornandam.* Quint., *Inst. orat.*, lib. IV, cap. II.

* VAR. Dans les éditions modernes il y a *briéveté;* mais dans toutes celles que l'auteur a publiées on trouve *brèveté :* l'un et l'autre pouvaient se dire de son temps ; cependant le dernier était déjà le moins usité.

personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avait le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables[1], et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout à fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par parabole : et la parabole est-elle autre chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposerait à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fournirait un sujet d'excuse : il n'y en a point quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère

[1] C'est au contraire ce qu'ils paraissent avoir fait; car Philostrate, dans sa *Vie d'Apollonius* (liv. V, chap. XV), raconte qu'Ésope, étant berger, priait souvent Mercure de lui accorder la sagesse; mais d'autres personnes demandaient à ce dieu la même grâce. Mercure donna à l'un la philosophie, à l'autre l'éloquence, à un troisième la science de l'astronomie, à un quatrième l'art de faire des vers; puis, s'apercevant qu'il avait oublié Ésope, il lui fit présent de la faculté de composer des fables, la seule chose qui restât à distribuer. Bayle (*Dictionnaire*, p. 1113) remarque à ce sujet qu'on ne saurait, même en ayant égard à ce récit de Philostrate, blâmer la Fontaine de s'exprimer comme il l'a fait, attendu qu'il n'y a pas eu dans la bonne antiquité de doctrine bien établie touchant l'origine de l'apologue. J'ajouterai que notre poëte semble s'être ressouvenu de ce passage de Philostrate, et avoir fait la même réflexion que Bayle, lorsque, dans sa dédicace à madame de Montespan, il a laissé ce point incertain, et s'est exprimé ainsi :

L'apologue est un don qui vient des immortels :
Ou, si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels.

de sa république, y a donné à Ésope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne saurait s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or, quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence; car, dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connaissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connaissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espèce ; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus * dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants ; ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut ; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces ; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'âme. Le corps est la fable ; l'âme, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux ; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes [1], ne l'a gardée ;

[1] Le mot *fabuliste* est de l'invention de la Fontaine. C'est la Motte

VAR. *Nouveaux venus*, dans les éditions modernes ; mais la Fontaine n'en fait qu'un seul mot.

tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grâce, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvais les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope, la fable était contée simplement, la moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu, qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il serait nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne saurait rien faire de bon.

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit[1].

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

qui nous l'apprend. Lorsque cet auteur ingénieux fit paraître ses fables en 1709, c'est-à-dire plus de quarante ans après la publication de cette préface, il remarquait (page xij de l'édition in-4°) que le mot *fabuliste* était encore nouveau, et il n'osait s'en servir qu'en s'appuyant de l'autorité de notre poëte. En effet, on ne trouve ce mot ni dans les auteurs de notre ancien langage, ni dans le dictionnaire de Nicot ; et l'Académie française ne l'avait point admis encore dans la première édition de son dictionnaire, qui fut publiée après la mort de notre poëte.

[1] Horat., *Ars poet.*, v. 150.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque aurait voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable partout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela serait, je ne saurais que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne[1].

[1] Il existait, lorsque la Fontaine publia son recueil, une excellente Vie d'Ésope : c'était celle de Meziriac; mais elle était peu connue, et Bayle eut de son temps de la peine à se la procurer. M. de Sallengre l'a réimprimée dans ses *Mémoires de littérature*, 1715, in-8°, t. I, p. 90. La vie d'Ésope, attribuée peut-être faussement à Planude, était au contraire devenue, en quelque sorte, populaire avant la Fontaine, et on en avait inséré des traductions au devant de tous les recueils de fables publiés soit en vers, soit en prose. Je la trouve en tête du recueil

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celles-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devait mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignait la véritable sagesse, et qui l'enseignait avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé [1]. Dans cette croyance, je l'ai suivi sans retrancher de

des fables d'Ésope en prose, de Jean Baudoin, 1649, in-8°; et dans une traduction plus ancienne encore, imprimée à Troyes, intitulée *les Fables d'Ésope et la Vie d'Ésope Phrygien, traduites de nouveau en françois selon la vérité grecque*, in-12, et enfin dans l'édition des fables de Corrozet, donnée par maître Antoine du Moulin, Rouen, 1378 ou 1587. Il est donc évident que notre poëte, en mettant cette Vie d'Ésope par Planude en tête de son recueil de fables, n'a fait que céder à un usage en quelque sorte consacré depuis longtemps. Au reste la Motte excuse la Fontaine d'une manière bien ingénieuse. « La Vie d'Ésope, dit-il, passe pour fabuleuse; mais en tout cas c'est une bonne fable, et qui peint à merveille la position de tous les fabulistes à l'égard de leurs lecteurs. Nous sommes des esclaves qui voulons les instruire sans les fâcher; ils sont des maîtres intelligents qui nous savent gré de nos ménagements, et qui reçoivent volontiers la vérité, parce que nous leur laissons l'honneur de la deviner en partie. »

[1] La science chronologique du bon la Fontaine est ici en défaut; car entre Ésope et Planude il y a un intervalle de plus de dix-huit siècles.

ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartait en quelque façon de la bienséance.

Ésope[1] était Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*[2]. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade[3], quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne saurait dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle; car, en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme[4], jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'aurait pas été de condition à être esclave, il ne pouvait manquer de le devenir. Au reste, son âme se maintint toujours libre, et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de

[1] Il y a eu dans l'antiquité plusieurs personnages qui ont porté le nom d'Ésope. C'est sans motif probable que, d'après une ancienne inscription, quelques savants ont cru qu'Ésope le fabuliste était statuaire. Voyez Lanzi, *Saggio di lingua etrusca*, tome I, p. 105.

[2] Le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.*) fait naître Ésope à Mésembrie en Thrace; Suidas (au mot Αἴσωπος) dit que quelques-uns assuraient qu'il était de Samos; d'autres prétendaient qu'il était originaire de Sardes en Lydie : l'opinion la plus commune cependant est qu'il était Phrygien; mais les uns, tels que Constantin Porphirogénète, placent le lieu de sa naissance à *Amorium*, tandis que d'autres le mettent à *Cotiarium*, qui est également une ville de Phrygie.

[3] Il fallait dire qu'il florissait vers la cinquante-deuxième olympiade, ou vers l'an 572 avant Jésus-Christ; car on ignore l'époque de la naissance d'Ésope, et cette époque ne pourrait s'accorder avec ce qui est dit de ses entretiens avec Crésus. Voyez Bayle, *Dictionnaire*, p. 1112.

[4] Aucun auteur ancien avant Planude ne fait mention de cette difformité d'Ésope. Le savant Visconti, dans son *Iconologie grecque* (t. I, p. 49, pl. XII), a cherché à appuyer cette tradition par des preuves qui ne paraissent pas décisives. La figure antique qu'il a publiée comme étant le portrait d'Ésope, et qui se trouvait à Rome dans la villa Albani, représente, suivant nous, un monstre, ou jeu de nature, mais n'est point le portrait du fabuliste grec. On ne peut conclure qu'Ésope fût difforme, de ce que Lucien donne à ce fabuliste, dans un de ces écrits, le rôle d'un plaisant, ou d'un bouffon d'Épicure. Cependant le sophiste Himerius (Orat. XIII, 5, p. 592, édit. de 1790), qui est plus ancien que Planude, affirme qu'Ésope était laid; et Plutarque, dans le *Banquet des sept Sages*, nous assure qu'il était bègue. Dans ce dialogue, Solon lui dit : « Tu es habile à entendre les corbeaux et les geais, mais tu n'en« tends pas bien ta propre voix. » Ce sont peut-être ces désavantages naturels, qu'on a encore exagérés, qui ont donné naissance aux traditions qui représentent Ésope bossu, difforme, et semblable à un Thersite. Bentley, Meziriac, la Croze, et Jablonski, ont aussi combattu les assertions de Planude à ce sujet.

devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce maître [1] étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, nommé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il était bègue et paraissait idiot ! Les châtiments dont les anciens usaient envers leurs esclaves étaient fort cruels, et cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître ; et, se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandait pour toute grâce qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grâce lui ayant été accordée, il alla quérir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'aurait pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avait fait, et se mirent les doigts dans la bouche ; mais il se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues et encore toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise et pour leur méchanceté. Le lendemain, après que leur maître fut parti, et le Phrygien à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étaient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisait à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis, leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune était debout devant lui, qui lui déliait la langue,

[1] Le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.*) donne pour premier maître à Ésope Xantus, philosophe lydien ; ensuite Jadmon, citoyen de Samos, qui l'affranchit. Aphton prétend qu'il servit aussi à Athènes un nommé Démarque, surnommé Charasias, frère de la célèbre Sapho.

et par même moyen lui faisait présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il se réveilla en sursant; et en s'éveillant : Qu'est ceci? dit-il : ma voix est devenue libre; je prononce bien une râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car, comme un certain Zénas, qui était là en qualité d'économe et qui avait l'œil sur les esclaves, en avait battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritait pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seraient sus. Zénas, pour le prévenir et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il était arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avait recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servait qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudrait. Zénas de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le voulait accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir: mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? On le prendrait pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : Achète-moi hardiment; je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquait d'esclaves : si bien qu'allant à Éphèse pour se défaire de ceux qu'il avait, ce que chacun d'eux devait porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il était nouveau venu, et devait être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain : c'était le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avait fait par bêtise; mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain : de façon qu'au bout de deux jours il marchait à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savaient faire. Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien : on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles, son grammairien trois mille; et, en cas que l'on achetât l'un des deux, il devait donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais, pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avait ri de si bonne grâce : on en ferait un épouvantail; il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui serait propre, comme il l'avait demandé à ses camarades. Ésope répondit : A rien, puisque les deux autres avaient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avait une femme de goût assez délicat, et à qui toutes sortes de gens ne plaisaient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avait pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venait d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servaient sa femme se pensèrent battre à qui l'aurait pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux; l'autre s'enfuit; l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'était pour la chasser qu'on lui amenait un tel monstre; qu'il y avait longtemps que le philosophe se lassait d'elle. De parole en parole, le différend s'échauffa jusques à tel point que la femme demanda son bien, et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller; et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paraître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade; les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardait la philosophie aussi bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantait et qu'il cultivait avec un grand soin ne profitaient point, tout au contraire de celles que la terre produisait d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et, ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avait fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'était pas digne de lui : il le laissait donc avec son garçon, qui assurément le satisferait. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouserait un second qui aurait aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manquerait pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôterait la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en était ainsi de la terre, qui n'adoptait qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservait toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle était marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui était dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différend entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui était les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avait trouvé bon. Sa femme ne comprenait rien à ce langage; on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchait qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avait pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'était pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçait de faire un divorce; c'était la chienne, qui endurait tout, et qui revenait faire caresses après qu'on l'avait battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les rai-

sons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en allait épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisait de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvait du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'était pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Eh bien! dit Xantus (qui prétendait l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi; et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et, voyant un paysan qui regardait toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue,

il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritait pas cet honneur; mais il disait en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier; rien ne lui plaisait : ce qui était doux, il le trouvait trop salé; et ce qui était trop salé, il le trouvait doux. L'homme sans souci le laissait dire, et mangeait de toutes ses dents. Au dessert on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avait fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan; je m'en vais quérir ma femme : on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'était pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvait occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avait envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il allait. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savait rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisaient : Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Savais-je qu'on me ferait aller où je vas? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyait par là de quelle importance il lui était de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisait d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servait, vit que les fumées leur échauffaient déjà la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boirait la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avait dit, gagea sa maison qu'il boirait la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avait au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus retrouver son anneau, lequel il tenait fort cher. Ésope lui dit qu'il était perdu, et que sa maison l'était aussi par la gageure qu'il avait faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avait pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avait gagé contre lui triomphait déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirais toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans; c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leurs cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avait trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il était vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamations.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'était pas encore venu; si toutefois les dieux l'ordonnaient ainsi, il y consentait : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il aurait étant sorti du logis; s'il était heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui serait donnée; s'il n'en voyait qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître était logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disait vrai. Tandis que Xantus venait, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope. Qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouverait. Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noce. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais, quant à la liberté, il ne pouvait se résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenaient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avait mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeu-

rât longtemps à en chercher l'explication. Elle était composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passait son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculait toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots Ἀπόϐας βήματα, etc.; c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurais tort de me défaire de toi : n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent, et qu'il n'en dît mot. De quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermaient un triple sens, et signifiaient encore : « En vous en allant, vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'ils furent * de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'était apparemment quelque sceau que l'on apposait aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda du temps **, et eût recours à son

* Var. *Qu'il fut*, dans les éditions modernes de Didot et de Barbou; mais toutes les éditions originales portent le pluriel.

** Var. *Il demanda temps*, dans les premières éditions; et cette leçon a été adoptée par les éditeurs modernes. Nous avons préféré celle de la réimpression de 1692, sous la date de 1678, parce qu'il est évident que c'est ici une correction qui marque un changement dans la langue. L'usage s'opposait déjà, vers la fin du XVIIe siècle, à la suppression de l'article, qu'il autorisait précédemment.

oracle ordinaire : c'était Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public, parce que, s'il rencontrait bien, l'honneur en serait toujours à son maître ; sinon, il n'y aurait que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne fallait pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y était enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeait de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osait le faire. La Fortune, disait-il, avait mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disait mal, il serait battu ; s'il disait mieux que le maître, il serait battu encore. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista longtemps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office, et en vertu du pouvoir qu'il en avait comme magistrat ; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étaient menacés de servitude par ce prodige ; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifiait autre chose qu'un roi puissant qui voulait les assujettir [1].

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires ; sinon, qu'il les y forcerait par les armes. La plupart étaient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentait deux chemins aux hommes : l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étaient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'était conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auraient Ésope avec eux, il aurait peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avaient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec la promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livraient. Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteraient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment en leur contant que, les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens

[1] Dans les divers voyages que Planude, ou l'auteur de cette vie, quel qu'il soit, fait faire à Ésope, il n'est pas fait mention du voyage du fabuliste à Corinthe, où, selon Plutarque, il assista au banquet des sept Sages.



pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisaient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avaient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les servirait plus utilement étant près du roi, que s'il demeurait à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenait des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en allait la tuer comme il avait fait des sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos blés, je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale : je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération [1].

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelait philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus [2], roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyaient les uns aux

[1] C'est à la cour de Crésus que, selon Hérodote et Plutarque, Ésope se lia avec Solon. Alexis le Comique (*apud Athen.*, p. 431) avait composé une comédie intitulée *Ésope*, dans laquelle il y avait une scène entre Ésope et Solon. Plutarque, dans la vie de Solon, rapporte que ce sage ayant dit des vérités à Crésus qui l'offensèrent : « Æsopus, celui qui a composé des fables, estant pour lors en la ville de Sardes, où il avoit été mandé par le roy, qui lui faisoit faire bonne chère, fut marry de veoir que le roy eust fait un si mauvais accueil à Solon; si lui dit par manière d'admonestement : — « Oh! Solon, ou il ne fault point du « tout approcher des princes, ou il leur fault complaire et agréer. — « Mais au contraire, répondit Solon, ou il ne fault point s'en approcher, « ou il leur fault dire la vérité. » *Œuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, t. I, p. 381 de l'édit. 1801, in-8°.

[2] Dans la liste de tous les rois de Babylone, il n'y en a pas un seul nommé Lycérus, et c'est une des preuves (mais une des moins décisives, suivant nous) qu'on a données que cette vie d'Ésope était une fiction. Voyez Meziriac, dans les *Mémoires de littérature*, t. I, p. 99, in-8°, 1715.

autres des problèmes à soudre[1] sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espèce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondraient bien ou mal aux questions proposées; en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avait toujours l'avantage, et se rendait illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et, ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connaissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par lesquelles il semblait qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étaient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus que, sans chercher de plus grandes preuves, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit longtemps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son État, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'était pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Égypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverrait au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudrait. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort que d'être importun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur

[1] C'est-à-dire à résoudre. *Souldre* se trouve encore dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 605), qui cite ces phrases : *souldre une question; qu'ai-je affaire ne que souldre avec toi?*



ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui aurait pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons, et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel était un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passait. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avait envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendait pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avait amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant était lui-même, et qu'il ferait voir les architectes quand il serait sur le lieu. On sortit en pleine compagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé les ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus était le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement * des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus ? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain, et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Égyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisait. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope; car, la nuit dernière, il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantait à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment serait-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir **, et conçoivent pour les entendre?

* VAR. Dans toutes les éditions données par la Fontaine, on trouve *hannissement*, conformément à la prononciation de ce mot, mais non pas conformément à la manière de l'écrire en usage de son temps, qui était et fut toujours la même qu'aujourd'hui.

** VAR. *Hannir*, dans les éditions données par la Fontaine. Voyez la note précédente.

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants ; et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois, et les arcs-boutants, les jours, autours desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain, Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule par laquelle Necténabo confessait devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit était de leur connaissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria : Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoin tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Égypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé, celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art [1].

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de

[1] Hérodote (II, 134) nie que Rhodopé ait fait construire cette pyramide; mais il confirme le fait de son esclavage avec Ésope. Voici comment s'exprime cet historien : « Rhodopé était originaire de Thrace, « esclave d'Iamon, fils d'Hephestopolis, de l'île de Samos, compagne « d'esclavage d'Ésope le fabuliste; car Ésope fut aussi esclave d'Iamon. « On en a des preuves; et une des principales, c'est que les Delphiens « ayant fait demander plusieurs fois, par un héraut, suivant les or- « dres de l'oracle, si quelqu'un voulait venger la mort d'Ésope, il ne « se présenta qu'un petit-fils d'Iamon, qui portait le même nom que « son aïeul. » Traduct. de Larcher, seconde édition, t. II, p. 110.

grandes démonstrations de joie et de bienveillance : ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ses honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avait tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers; mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près, on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent désir de vengeance (outre qu'ils craignaient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincraient Ésope de vol et de sacrilége, et qu'ils le condamneraient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étaient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé[1]. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans les cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avait invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattait sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne

[1] Visconti remarque que plusieurs faits racontés par Planude sont confirmés par les anciens. Ainsi, dit ce savant antiquaire, l'anecdote d'un vase sacré caché par les habitants de Delphes dans les malles du fabuliste aurait pu paraître volée dans les livres saints, et transportée par Planude dans la vie d'Ésope. Cependant nous retrouvons ce même fait dans les fragments d'Héraclide, auteur contemporain de Platon. (*De Politiis*, c. XXII.).



se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisait au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parce que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'était réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent [1].

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourraient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avait point d'autre que d'expier leur forfait, et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisait : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse [2].

[1] De la roche Phædriades, selon Suidas, mais plutôt de celle de Hyampée, dans le voisinage de Delphes, d'où l'on précipitait les sacriléges. M. Larcher a cherché à déterminer la date de cet événement. il le place en l'an 560 avant notre ère. Voyez *Essai de chronologie d'Hérodote*, ch. XIX, t. VII, p. 539 de la traduct. d'Hérodote, seconde édition, 1802, in-8.

[2] Les Athéniens élevèrent une statue à Ésope, qui était l'ouvrage du célèbre Lysippe, et qu'on avait placée en face de celles des sept Sages. (*Phædr.*, lib. II, épilog., et l'*Analecta veter. poetar. Græc.*, tom. III, pag. 45, n. XXXV.) Tatien, auteur du deuxième siècle, nous apprend (*Adv. Græc.*, p. 55) qu'un portrait d'Ésope modelé par Aristodème avait acquis presque autant de célébrité que les fables de ce moraliste.

FABLES.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN

Je chante les héros dont Ésope est le père,
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETON D'UN PRINCE aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures :
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LIVRE PREMIER.

I. *La Cigale et la Fourmi.*

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût[1], foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise :
Eh bien! dansez maintenant.

[1] Avant la moisson, qui se fait au mois d'*août*, qu'on prononce *oût*; et ce dernier mot, sous cette forme, dans notre ancien langage, se prend pour la moisson. On disait autrefois un *aousteron* (ousteron) pour un moissonneur. Voyez le *Thrésor de la langue Françoyse*, de Nicot, in-folio, 1606, p. 35. Voyez encore la note sur la fable IX du livre V.

II. *Le Corbeau et le Renard.*

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé! bonjour, monsieur du corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

III. *La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.*

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant : Regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore? —
Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà? —
Vous n'en approchez point. La chétive pécore

S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

IV. *Les deux Mulets.*

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi j'y tombe, et je péris !
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

V. *Le Loup et le Chien.*

Un loup n'avait que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,

Gras, poli[1], qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers ;
Mais il fallait livrer bataille;
Et le mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lipée!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants* bâtons, et mendiants ;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs[2] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
Qu'est-ce là? lui dit-il.—Rien.—Quoi! rien! — Peu de chose.
Mais encor? Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause. —
Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas

[1] Le mot *poli* se prend ici au simple, et signifie luisant de graisse.
[2] Restes de repas.
* VAR. *Portant*, dans les éditions modernes.

Ou vous voulez? — pas toujours : mais qu'importe? —
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

VI. *La Génisse, la Chèvre, et la Brebis, en société avec le Lion.*

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

VII. *La Besace.*

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.

Venez, singe; parlez le premier, et pour cause.
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? Moi, dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers[1] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

[1] Porteurs de besaces.

VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux.*

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant qu'ils fussent éclos,
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre [1] se sème,
Elle vit un manant [2] en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins [3] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin

[1] *Chanvre* s'employait autrefois au féminin comme au masculin; et dans certaines provinces on fait encore ce mot féminin, mais à tort : il était passé en usage de ne l'employer qu'au masculin lors de la publication de la première édition du dictionnaire de l'Académie.
[2] Un habitant de la campagne, selon la signification primitive de ce mot, qui actuellement ne se prend plus qu'en mauvaise part.
[3] Instruments, machines.

Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur! babillarde! dit-on.
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien.
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglettes[1] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
C'est de vous renfermer au trou de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu

[1] Piége à prendre les oiseaux, qu'on nomme aussi *ginglette, repenelle.*

IX. *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs [1] d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!

[1] Restes de repas.

X. *Le Loup et l'Agneau.*

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure ;
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau, je tette encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère. —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

XI. *L'Homme et son Image*

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1].

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux
Passait dans son esprit pour le plus beau du monde :
Il accusait toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentait partout à ses yeux
Les conseillers muets dont se servent nos dames :
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés :
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi? le canal est si beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre âme, c'est cet homme amoureux de lui-même :
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes;

[1] François, duc de la Rochefoucauld, naquit en 1613, et mourut en 1680. Il était l'ami et le protecteur de la Fontaine qui lui a encore dédié la fable XVI du livre X.

Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des Maximes[1].

[1] Le *livres des Maximes* parut pour la première fois en 1665, et avait eu deux éditions lorsque la Fontaine publia cette fable en 1668. Ce livre, intitulé *Réflexions et Maximes morales*, a un frontispice gravé qui a pu donner à la Fontaine l'idée de cette fable. Ce frontispice représente un Amour nu, qui vient d'arracher au buste de Sénèque le masque qui couvrait sa face, et la couronne de laurier qui s'y trouvait attachée. Une inscription mise au bas de l'enfant ailé nous apprend que c'est l'*Amour de la vérité*. Il montre du doigt, avec un rire sardonique, la tête du philosophe, hideuse et défigurée par le remords. Sur le socle du buste on lit cette inscription : *Quid vetat?*

XII. *Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.*

Un envoyé du grand-seigneur
Préférait, dit l'histoire, un jour chez l'empereur,
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants
Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.
Le chiaoux[1], homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.
J'étais en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer ;
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal

[1] Corruption du mot *tchaouch*. Les tchaouchs sont des espèces de messagers d'état, ou des envoyés du tchaouch-bacha, qui portent les ordres du grand-seigneur, ou introduisent en sa présence les ambassadeurs.

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvais à cette aventure
Quand un autre dragon, qui n'avait qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

XIII. *Les Voleurs et l'Ane.*

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder, l'autre le voulait vendre.
Tandis que coups de poing trottaient,
Et que nos champions songeaient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître aliboron [1].

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province :
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc, et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois :
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise :
Un quart [2] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

[1] Expression fréquemment employée par la Fontaine et nos anciens auteurs pour désigner un âne. Rabelais appelle ainsi un ignorant qui faisait le savant. On peut consulter, sur les diverses significations de ce mot, la note de le Duchat, dans Rabelais, liv. III, ch. XX.
[2] Pour *un quatrième voleur*. Ne pourrait plus se dire aujourd'hui.

XIV. *Simonide préservé par les Dieux.*

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disait : j'y souscris, quant à moi;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits :
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avait entrepris
L'éloge d'un athlète; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étaient gens inconnus;
Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite :
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux:
Élève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :
Enfin l'éloge de ces dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.
L'athlète avait promis d'en payer un talent :
Mais, quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant :
Venez souper chez moi; nous ferons bonne vie.
Les conviés sont gens choisis,

Mes parents, mes meilleurs amis;
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient : l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandaient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grâce; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria, Miracle! On doubla le salaire
Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'était fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.
Je reviens à mon texte : et dis premièrement
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font grâce;

Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étaient frères et bons amis.

XV. *La Mort et le Malheureux.*

Un malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort! lui disait-il que tu me sembles belle!
Viens vite! viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je? cria-t-il: ôtez moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme;
Il a dit quelque part[1] : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignait de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connaître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissais passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos que je n'ai pas cru le devoir omettre.

[1] MÆCENAS apud *Ann Senec.*, Epist. CI, *Opera*, t. XI. p. 501, in-8°, édit. VAR

XVI. *La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir.
C'est la devise des hommes.

XVII. *L'homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.*

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il était saison
De songer au mariage.
Il avait du comptant,
Et partant
De quoi choisir; toutes voulaient lui plaire :
En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant;

Bien adresser n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part :
L'une encor verte; et l'autre un peu bien mûre,
Mais qui réparait par son art
Ce qu'avait détruit la nature.
Ces deux veuves, en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'allaient quelquefois têtonnant[1],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tous moments, de sa part emportait
Un peu du poil noir qui restait,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageait les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

[1] Il ne faut pas écrire *testonnant* selon l'orthographe surannée des éditions originales : on prononçait *têtonnant*. Ainsi on écrivait *teste* autrefois, et on écrit *tête* actuellement. Tous les commentateurs de la Fontaine me paraissent s'être mépris sur le véritable sens du vers qui suit immédiatement ce mot. On a cru que notre poëte avait eu pour but, en l'écrivant, d'expliquer un mot suranné : mais le mot *têtonner* n'était pas suranné de son temps; il se trouvait dans tous les dictionnaires, et notamment dans celui de l'Académie française. Madame de Sévigné, en parlant d'une fameuse coiffeuse nommée Martin, dit : « Toutes les femmes de Saint-Germain, et cette la Mothe surtout, se font *têtonner* par la Martin. » Lettre du 18 mars 1671. t. I, p. 295, édit. de Monmerqué, 1820, in-8°. Le mot *têtonner*, indépendamment de sa signification simple de peigner, de coiffer, en avait une autre, au figuré, beaucoup plus populaire, et aujourd'hui inconnue; il signifiait battre, ou donner des coups sur la tête; il en est de même aujourd'hui du mot *peigner*. C'est pour faire une allusion plaisante à cette autre signification que la Fontaine donne son explication.

XVIII. *Le Renard et la Cigogne.*

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.
Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse ;
Loua très-fort sa politesse ;
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout ; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez vous à la pareille.

XIX. *L'Enfant et le Maître d'École.*

Dans ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine:

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire, ils ne font que songer
  Au moyen d'exercer leur langue.
Eh! mon ami, tire-moi de danger,
  Tu feras après ta harangue.

XX. *Le Coq et la Perle.*

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il ;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

XXI. *Les Frelons et les Mouches à miel.*

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des frelons les réclamèrent ;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il était malaisé de décider la chose :
Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ! dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière.

Le point n'en put être éclairci.
De grâce, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante.
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte :
N'a-t-il point assez léché l'ours[1]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous :
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passait leur avoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode!
Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code :
Il ne faudrait point tant de frais;
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs;
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs[2].

[1] Expression proverbiale, fondée sur une erreur populaire, et qui veut dire ici : N'a-t-il pas assez sucé les parties en prolongeant le procès?
[2] Voyez ci-après livre IX, fable IX.

XXII. *Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LIVRE SECOND.

I. *Contre ceux qui ont le goût difficile.*

Quand j'aurais en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerais aux mensonges d'Ésope :
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut, je l'essaie ; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendrait ceci pour un enchantement ?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut ? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avaient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avaient pu mettre à bout cette fière cité,
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux

Avec leurs escadrons devait porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie :
Stratagème inouï, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine...
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs :
La période est longue, il faut reprendre haleine ;
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Eh bien ! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeait à son Alcippe, et croyait de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules ;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant ;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu :
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte...
Maudit censeur ! te tairas-tu ?
Ne saurais-je achever mon conte ?
C'est un dessein très-dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne saurait les satisfaire.

—

II. *Conseil tenu par les Rats.*

Un chat, nommé Rodilardus[1],
Faisait de rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
Ne trouvait à manger que le quart de son soûl;
Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiraient sous terre;
Qu'il n'y savait que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen :
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot,
L'autre : Je ne saurais. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire[2] chapitres de chanoines.

[1] Rabelais (IV, ch. VI et VII) fait mention, dans *Pantagruel*, du célèbre chat *Rodilard*, ou *rongeur de lard*.
[2] Même.

Ne faut-il que délibérer,
La cour en conseillers foisonne :
Est-il besoin d'exécuter,
L'on ne rencontre plus personne.

III. *Le Loup plaidant contre le Renard par devant le Singe.*

Un loup disait que l'on l'avait volé :
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avait point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le magistrat suait en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connais de longtemps, mes amis ;
Et tous deux vous paierez l'amende :
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris ;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendait qu'à tort et à travers
On ne saurait manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe était une chose à censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; et c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

IV. *Les deux Taureaux et une Grenouille.*

Deux taureaux combattaient à qui posséderait
Une génisse avec l'empire.

Une grenouille en soupirait.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple coassant.[1]
Eh ! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre, le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la génisse.
Cette crainte était de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens:
Il en écrasait vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands.

[1] Il y a, dans les éditions publiées par la Fontaine, *croassant;* mais cette faute doit être rejetée sur le compte de l'imprimeur. Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent*. Un des derniers commentateurs de notre poëte prétend que cette distinction n'était pas connue au siècle de Louis XIV. C'est une erreur : on n'a qu'à consulter le dictionnaire de l'Académie française, publié en 1694, et le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, et l'on se convaincra que cette distinction est très-ancienne dans notre langue, et que le verbe *coasser* a toujours été le seul que l'on ait employé pour exprimer le cri des grenouilles.

V. *La Chauve-souris et les deux Belettes.*

Une chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette; et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,

Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes.
Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage:
Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris: vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue[1].
Le sage dit, selon les gens:
Vive le roi! vive la ligue!

[1] S'en sont moqués. Expression fort ancienne, puisqu'on la retrouve dans la langue romane, et dans le *roman de Jauffre*, composé, selon M. Raynouard, au plus tard, au commencement du treizième siècle.

VI. *L'Oiseau blessé d'une flèche.*

Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles !
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

VII. *La Lice et sa Compagne.*

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette :
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut que l'on en vienne aux coups ;

Il faut plaider ; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous
Ils en auront bientôt pris quatre.

VIII. *L'Aigle et l'Escarbot.*

L'aigle donnait la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède, et dit :
Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grâce, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris ; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut :
La mort de Jean lapin derechef est vengée.

Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que, pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les irait là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert;
De quitter toute dépendance:
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle, enfin, qu'elle avait tort.
Mais, les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache et ne voit point le jour.

IX. *Le Lion et le Moucheron.*

V'a-t'en, chétif insecte, excrément de la terre!
C'est en ces mots que le lion
Parlait un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre.

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie ?
Un bœuf est plus puissant que toi ;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevait ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large ;
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle ;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais [1] ; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
L'insecte, du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

[1] *Mais* vient du mot latin *magis*, et signifie *davantage;* c'est un idiotisme bien ancien, et qu'on trouve dans la langue romane (Voyez Raynouard, *Éléments de la grammaire de la langue romane avant l'an* 1000, p. 338.) Ménage, dans la première édition de ses *Observations sur la langue françoise,* publiées en 1672 (ch. LXI, p. 109), considère cette façon de parler comme très-naturelle et très-française. Vaugelas remarque que de son temps elle était commune à la cour, mais que cependant elle était du style familier. (Vaugelas, *Remarques sur la langue françoise,* 1697, t. I, p. 218.) On trouve de fréquents exemples de cette locution dans Malherbe, dans Molière, et dans les auteurs du siècle de Louis XIV. Plusieurs auteurs de nos jours même l'ont employée.

Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée ;
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tels a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

X. *L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.*

Un ânier, son sceptre à la main,
Menait, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchait comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portait, comme on dit, les bouteilles [1] :
Sa charge était de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversait ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car, au bout de quelques nagées [2],
Tout son sel se fondit si bien

[1] Marchait lentement. Expression proverbiale.
[2] Ce mot appartient au vocabulaire des mariniers et des nageurs. Quoiqu'il n'ait point encore été admis dans les dictionnaires de la langue, il mérite d'y trouver place; car il n'y en a point d'autre pour exprimer la même idée : il est si clair et si heureusement employé par notre poëte, qu'on n'a pas même besoin de l'expliquer.

Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier [1] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tout trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassait, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

[1] Mot créé par notre poëte.

XI. *Le Lion et le Rat.*

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi;
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,

Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps [1]
Font plus que force ni que rage.

[1] Expression toute latine. *Nihil est quod longinquitas temporis efficere non possit.* CICERO, *de Divinatione.*

XII. *La Colombe et la Fourmi.*

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis [1] y tombe
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus :
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête :
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

[1] Autrefois on écrivait fourmis avec un *s*, même au singulier : du temps de la Fontaine, ce mot, comme aujourd'hui, ne prenait d'*s* qu'au pluriel; et notre auteur, dans la même fable, écrit ce mot au singulier avec ou sans *s*, selon le besoin de son vers. Exemple remarquable d'un genre de licence qui se reproduit assez fréquemment chez les poëtes du siècle de Louis XIV.

XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens [1] ont chanté,
Qu'est-ce, que le Hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous, la Providence?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;
Toutes choses très-incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?

[1] C'est-à-dire les poëtes anciens, que la Fontaine considère comme appartenant à Homère, parce qu'ils ont écrit sous l'inspiration de ce grand poëte.

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs [1] tout d'un temps;
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent [2] aux chimères,
Cependant [3] qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

[1] C'est-à-dire les alchimistes, ceux qui cherchent la pierre philosophale. Le mot *souffleur* était très-usité, dans cette acception, du temps de la Fontaine.

[2] La Fontaine, dans toutes les éditions qu'il a publiées, a écrit *baaillent,* selon l'orthographe de son temps; depuis, on a remplacé les deux *a* par l'accent circonflexe, ce qu'il ne faut pas oublier pour distinguer ce verbe d'avec celui de *bailler,* sans accent sur l'*a*, qui veut dire donner. Dans l'édition des *Fables de la Fontaine* donnée par M. Didot aîné en 1813, on a substitué, à tort, au mot *bâillent* celui de *bayent.*

[3] *Cependant* est mis ici pour *pendant.*

XIV. *Le Lièvre et les Grenouilles.*

Un lièvre en son gîte songeait,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux!
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite :
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnait notre lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens! je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

XV. *Le Coq et le Renard.*

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.

Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse :
Ne me retarde point, de grâce;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux [1] dès ce soir,
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard; ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues [2], gagne au haut,
Mal content de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

[1] Faites des feux de joie, réjouissez-vous.

[2] *Ses chausses.* Quand on veut courir, on commence par relever ce vêtement d'en bas.

XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.*

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau,
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice ;
Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
La moutonnière[1] créature
Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à peu près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux[2] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

[1] Adjectif de la création de notre poëte.
[2] *Petits voleurs*, diminutif dont notre poëte paraît avoir enrichi la langue ; du moins il ne se trouvait pas dans le dictionnaire de l'Académie de son temps, et il s'y trouve aujourd'hui.

XVII. *Le paon se plaignant à Junon.*

Le paon se plaignait à Junon.
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure :
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature ;
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage :
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage ;
Le corbeau sert pour le présage ;
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme.*

Un homme chérissait éperdument sa chatte;
Il la trouvait mignonne, et belle, et délicate,
Qui miaulait d'un ton fort doux :
Il était plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du Destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme; et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il était d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte,
Il n'y trouve plus rien de chatte,
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout.
La croit femme en tout et partout :
Lorsque quelques souris qui rongeaient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois elle accourut à point;
Car, ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force !
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne saurait le réformer.
Coups de fourche * ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et fussiez-vous embâtonnés [1],
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

[1] Armés de bâtons.
* VAR. *Fourches*, dans les éditions de Didot et de Barbou; mais c'est à tort : la première, comme la dernière édition donnée par la Fontaine, met ce mot au singulier.

XIX. *Le Lion et l'Ane chassants.*

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer : il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers [1], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix ;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois ;

[1] Ce mot est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de ce temps.

Tous fuyaient, tous tombaient au piége inévitable
Où les attendait le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié :
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

XX. *Testament expliqué par Ésope.*

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai,
C'était l'oracle de la Grèce :
Lui seul avait plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.
Un certain homme avait trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse; une coquette,
La troisième, avare parfaite.
Cet homme, par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderait plus sa contingente part.
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit, on tâche d'entendre
La volonté du testateur;

Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que voulait donc dire le père?
L'affaire est consultée ; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus.
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[1] :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots:
En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs
Les magasins de Malvoisie[2],
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie;
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les ennuques et les coiffeuses,

[1] *Trouve*. Marot et Corroset, et la plupart des poëtes du seizième siècle, écrivent presque toujours *treuve*. Cet usage subsistait encore lorsque la Fontaine publia cette première partie de ses fables.

[2] C'est-à-dire, de vin doux. La Malvoisie est un vin grec qui croît dans les environs de *Napoli di Malvasia*, en Morée, ou dans le Péloponnèse des anciens. Notre poëte n'a donc point commis ici l'anachronisme dont un commentateur l'accuse.

Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix;
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourrait faire
Que peut-être pas une sœur
N'aurait ce qui lui pourrait plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix : Ésope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivait, disait-il, que l'Attique
Aurait de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré;
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberone eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'était moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien;
Elles se marieraient dans les bonnes familles

Quand on leur verrait de l'argent;
Paieraient leur mère tout comptant;
Ne posséderaient plus les effets de leur père :
Ce que disait le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

LIVRE TROISIÈME.

I. *Le Meunier, son Fils, et l'Ane.*

A M. D. M. [1].

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes ;
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé ;
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté [2].
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,

[1] Ces initiales signifient A MONSIEUR DE MAUCROIX. François de Maucroix, chanoine de Reims, ami intime de la Fontaine, naquit le 7 janvier 1619, et mourut le 9 avril 1708. On trouvera sa vie en tête de ses poésies inédites dans le recueil intitulé *Nouvelles Œuvres diverses de Jean de la Fontaine et de François de Maucroix*, 1820, in-8°, p. 169-222.

[2] François de Malherbe naquit en 1556, et mourut à Paris en 1628. Honorat de Beuil, marquis de Racan, était né à la Roche-Racan, en Touraine, en 1589. A son retour de Calais, où il était allé porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devait suivre. Malherbe, au lieu de lui répondre, lui raconta l'apologue que la Fontaine a mis ici en vers.

Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance:
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes:
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter,
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde!
Écoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata:
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure;
Il fait monter son fils, il suit; et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte

Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous !
Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu ! dit le meunier, est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'âne se prélassant [1] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
Nicolas, au rebours ; car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous [2] suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;

[1] S'étendre avec gravité, affecter les airs et la démarche d'un prélat.
[2] Vous, Racan ; car ceci est la réponse que Malherbe fait à son ami, après lui avoir conté l'apologue qui précède.

Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

II. *Les Membres et l'Estomac.*

Je devais par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage :
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[1] en est l'image ;
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen, les mutins virent
Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement

[1] L'estomac. (*Note de la Fontaine.*) L'expression de *messer Gaster* est empruntée à Rabelais (liv. IV, ch. LVII).

Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
Entretient seule tout l'état.
Ménénius [1] le sut bien dire.
La commune s'allait séparer du sénat.
Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal était de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs était déjà posté,
La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étaient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

[1] Ménénius Agrippa. Ce fait est raconté avec beaucoup d'intérêt dans Denys d'Halicarnasse, l. VI, 86, t. I, p. 392 de l'édition d'Oxford, 1704 in-folio; — dans Tite-Live, l. II, ch. XXXII, t. I, p. 381, édit. de Drakenborch; — dans Florus, l. I, c. XXIII, édit. de Ducker, 1722, in-8°, p. 213.

III. *Le Loup devenu Berger.*

Un loup, qui commençait d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage,
Crut qu'il fallait s'aider de la peau du renard,
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il aurait volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau. »

Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
Guillot le sycophante [1] approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormait alors profondément :
Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette ;
La plupart des brebis dormaient pareillement
L'hypocrite les laissa faire ;
Et pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyait nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :
Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup, dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est loup agisse en loup ;
C'est le plus certain de beaucoup.

[1] Trompeur. (*Note de la Fontaine.*)

IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,

Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or c'était un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de se plaindre,
Et Jupin de leur dire : Eh quoi! votre désir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

V. *Le Renard et le Bouc.*

Capitaine renard allait de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornes :

Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin [1].

[1] Voyez la préface de la Fontaine, qui fait l'application de cette fable à Crassus allant combattre les Parthes.

VI. *L'Aigle, la Laie et la Chatte.*

L'aigle avait ses petits au haut d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux,
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord;
Elle grimpa chez l'aigle, et lui dit: Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères)
Ne tardera possible guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite laie, et creuser une mine!
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourrissons attirer la ruine:
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restait un seul, j'adoucirais ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie était en gésine [1].
Ma bonne amie et ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis:
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberait sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

[1] C'est-à-dire, venait de mettre bas ses petits. *Gésine* est un vieux mot qui signifie en couche.

Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est le fourbe, à mon avis.

VII. *L'Ivrogne et sa Femme.*

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit, et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve[1]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,

[1] *Trouve.* Nous avons déjà remarqué l'emploi du mot *treuve* par la Fontaine. Voyez liv. II, fable XX.

Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau [1] propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellérière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

[1] Bouillon chaud.

VIII. *La Goutte et l'Araignee.*

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Également à redouter.
Or, avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étraites [1],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes;
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'est rien, dit l'aragne [2], aux cases qui me plaise.

[1] *Étraites* pour *étroites*, dans l'édition de 1668, par licence poétique et pour la rime. Par cette raison, il ne faut pas changer cette ortographe. Dans l'édition de 1678, l'imprimeur a mis *étrètes*. Peut-être aussi ce mot était-il alors ainsi prononcé; mais on l'écrivait comme aujourd'hui. Les poëtes seuls pouvaient altérer à ce point l'orthographe des mots.

[2] Ancien mot, pour *araignée*.

L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme.
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion [1] tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh ! je ne saurais plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.

[1] *Petite bête.* Mot que notre poëte paraît avoir forgé de l'italien, mais d'un augmentatif il a fait un diminutif. Voyez la note sur la fable VII, du liv. X, dans laquelle la Fontaine désigne encore l'araignée par ce mot de *bestion.*

10.

L'une et l'autre trouva de la sorte son compte [1]
Et fit très-sagement de changer de logis.

[1] La Fontaine a écrit *conte*, non-seulement pour la rime, mais parce qu'alors on écrivait souvent ce mot ainsi, même en prose, comme je l'ai remarqué ailleurs.

IX. *Le Loup et la Cigogne.*

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire ! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère !
Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou !
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

X. *Le Lion abattu par l'Homme.*

On exposait une peinture
Où l'artisan [1] avait tracé

[1] Un des commentateurs de notre poëte le blâme de n'avoir pas employé ici le mot *artiste*. Un autre remarque avec raison qu'*artisan* était le mot propre du temps de la Fontaine; il ajoute à tort que cette expression était usitée pour indiquer en général ceux qui cultivaient les

Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé [1].
Les regardants en tiraient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus ;
Il avait liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savaient peindre.

arts du dessin. *Artisan* signifiait l'auteur d'un ouvrage quelconque, soit des beaux-arts, soit des arts mécaniques, soit même d'une entreprise, de quelque nature qu'elle fût. Le même commentateur ajoute que le mot *artiste* est très-moderne : il se trompe; ce mot était en usage du temps de la Fontaine; mais on l'employait presque exclusivement pour désigner ceux qui étaient habiles à exécuter des opérations chimiques ou docimastiques. Voyez le *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1696.

[1] La Fontaine, dans l'édition de 1668, a écrit *terracé*, pour rimer aux yeux.

XI. *Le Renard et les Raisins.*

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment [1],
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas,
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

[1] C'est-à-dire en apparence. Ce mot a actuellement une autre signification.

XII. *Le Cygne et le Cuisinier.*

Dans une ménagerie
De volatiles * remplie
Vivaient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin ; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries [1],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne ; et le tenant au cou,
Il allait l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, prêt à [2] mourir, se plaint en son ramage.

[1] Un des derniers commentateurs de la Fontaine prétend que dans cette expression *faire ses galeries*, pour dire se promener souvent ou longtemps dans un lieu quelconque, le mot *galerie* n'est pas employé par allusion à ces longues pièces des grands édifices où l'on se promène, mais que c'est l'ancien mot *galerie*, réjouissance, dans son sens propre, qui n'est resté que dans cette phrase. Nous croyons que ce commentateur se trompe. Dès le temps de Nicot, le mot *galerie*, dans le sens de *réjouissance*, n'était déjà plus dans la langue. Le verbe *galer*, se réjouir, et son dérivé *galerie*, ont disparu; mais leurs composés *régaler* et *régal* sont restés.

[2] C'est ainsi que portent toutes les éditions publiées par la Fontaine, ainsi que l'édition de 1729, et celles qu'a publiées M. Didot père en 1787 et 1788; mais dans la belle édition de M. Didot fils aîné, in-folio, 1802, comme dans toutes celles qu'il a fait paraître, et même dans l'édition de Barbou, donnée par Adry en 1806, ordinairement si fidèle au texte primitif, on a mis :

L'oiseau, PRÈS DE mourir, se plaint en son ramage.

Cela peut être mieux aujourd'hui; mais ce n'est pas le texte de la Fontaine, et ce n'était pas mieux de son temps. Il n'était pas le seul auteur célèbre qui alors s'exprimât comme il l'a fait ici. Voyez les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, Amsterdam, 1693, in-12, par le P. Bouhours, qui emploie deux pages à disserter sur ces expressions *prêt à mourir* et *près de mourir*. Consultez encore ci-après la note sur la fable XIX du livre IV.

* VAR. On lit *volatilles*, dans les éditions de Didot pour le Dauphin; mais à tort.

Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'était mépris.
Quoi ! je mettrais, dit-il, un tel chanteur en soupe !
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

XIII. *Les Loups et les Brebis.*

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque [1] les brebis.
C'était apparemment le bien des deux partis :
Car, si les loups mangeaient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages [2] :
Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages ;
Les loups, leurs louveteaux ; et les brebis, leurs chiens
L'échange en étant fait aux formes ordinaires [3],
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats [4]
Se virent loups parfaits et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étaient pas.
Étranglent la moitié des agneaux les plus gras,

[1] Du temps de la Fontaine, on pouvait écrire *avecque* ou *avec*, et faire ce mot de deux ou trois syllabes à volonté.

[2] *Carnage* ne s'emploie ordinairement qu'au singulier ; mais, malgré l'assertion d'un habile grammairien, nous pensons qu'on peut aussi fort bien se servir de ce mot au pluriel, et ce vers en fournit un heureux exemple.

[3] Dans les formes. *Aux formes* est pour *ès formes*, style de pratique.

[4] On disait dans notre ancien langage *louvat*, *lovel*, *loviau*, pour un louveteau ou un petit loup.

Les emportent aux dents, dans les bois se retirent
Ils avaient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposaient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux; un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

XIV. *Le Lion devenu vieux.*

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied;
Le loup, un coup de dent; le bœuf, un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah ! c'est trop, lui dit-il; je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes [1].

[1] Il semble que la Fontaine ait craint d'outrager la majesté du lion en nous le montrant supportant le dernier des opprobres; il n'a fait qu'indiquer le tableau qui dans Phèdre termine cette fable : *Calcibus frontem exterit.* Ainsi c'est de l'auteur ancien que nous vient l'expression proverbiale dont l'application est si fréquente, *le coup de pied de l'âne.*

XV. *Philomèle et Progné.*

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace[1], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
Ah ! reprit Philomèle, en est-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Eh quoi ! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique !
Le désert est-il fait pour des talents si beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée[2] autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en souvient bien davantage.

[1] Depuis le temps que vous étiez en Thrace. Ellipse qui n'est que la traduction élégante de l'expression μετὰ Θράκην de l'auteur grec. Il est remarquable que notre poëte a mieux saisi le sens de son original que le savant Tyrwhit, dont l'erreur a été rectifiée par son éditeur dans une excellente note. Voyez *Æsopicæ fabulæ,* édition in-8°, Lipsiæ, 1810, page CXC. — Rochefort, *Notice des Manuscrits,* tome II, page 699.

[2] Térée, roi de Thrace, ayant, dans un bois écarté, outragé et cruellement mutilé Philomèle, sœur de Progné sa femme, les deux sœurs s'en vengèrent en tuant le fils de ce prince, et en le lui donnant à manger. Philomèle fut changée en rossignol, et Progné en hirondelle. Ovid., *Métamorph.,* lib. VI, 13.

XVI. *La Femme noyée*

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avait fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchait le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que, sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenaient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas :
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avait raison ;
Mais que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,

Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut encor par delà.

XVII. *La Belette entrée dans un grenier.*

Damoiselle belette, au corps long et fluet*,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortait de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La galande fit chère lie[1],
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[2] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son soûl,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise ;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyait en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

[1] Chère joyeuse, fit bonne chère. Cette expression de *chère lie* se rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

[2] Le visage bouffi.

* VAR. La Fontaine a écrit *flouet*, selon l'orthographe usitée de son temps. M. Auger, dans son édition de Molière, *Avare*, acte I, scène VI, tome VII, page 37, à ces mots : « Voilà de mes damoiseaux *flouets* » a retenu l'ancienne orthographe, et a fait à ce sujet la remarque suivante : « Ce mot vient de *flou*, qui dans notre ancien langage signifie tendre, délicat, suave ; mot que les peintres ont retenu et emploient encore. » — Quant au mot qui rime avec *fluet*, voyez livre III, fable VIII.

XVIII. *Le Chat et le vieux Rat.*

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard [1], l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, était craint une lieue à la ronde :
Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étaient prisonnières
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage,
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite ; et, sur ses pieds tombant,

[1] La Fontaine n'oublie rien. Il a parlé, dans la seconde fable du deuxième livre, du célèbre chat *Rodilard*. Celui-ci est donc Rodilard second du nom, Rodilard II.

Attrappe les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis [1],
Pour la seconde fois les trompe et les affine [2],
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté.

[1] *Mitis*, qui en latin signifie doux, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat.

[2] Les joue. Le mot *affiner* n'est plus usité dans ce sens ; mais on l'employait encore, avec cette signification, du temps de la Fontaine, puisqu'on le trouve dans Nicot, qui cite cet exemple : « Affiner un trompeur. » *circumventorem circumvenire.*

LIVRE QUATRIÈME.

I. *Le Lion amoureux.*

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ [1].

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter
Un lion qu'Amour sut dompter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions entre autres voulaient

[1] Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sévigné. Elle avait à peu près vingt ans lorsqu'en 1668, la Fontaine fit paraître cette fable qu'il lui avait dédiée. Ce fut un an après, le 29 janvier 1669, qu'elle épousa M. de Grignan.

Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla :

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible
La donner lui semblait bien dur :
La refuser n'était pas sûr;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin :
Car, outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !

Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.
Amour ! Amour! quand tu nous tiens
On peut bien dire : Adieu prudence!

II. *Le Berger et la Mer.*

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite :
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux!
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;

Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

III. *La Mouche et la Fourmi.*

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière !

Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air ose se dire égal !
Je hante les palais, je m'assieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle ?
Je le fais ; et je baise un beau sein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux ;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté [1].
Puis allez-moi rompre la tête

[1] L'usage que les dames avaient de coller sur leurs visages de petits morceaux de taffetas noir découpés en rond, pour rehausser la blancheur de leur teint, ou pour déguiser les inégalités de la peau, était commun du temps de la Fontaine, et s'est prolongé jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.

De vos greniers! — Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez partout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois et sur celle des ânes
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas,
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche : est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie,
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera
Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps : laissez-moi travailler
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

IV. *Le Jardinier et son Seigneur.*

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédait en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avait de plant vif fermé cette étendue :
Là croissait * à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois. — Sorcier! je l'en défie,
Repartit le seigneur : fût-il diable, Miraut[1],
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie. —
Et quand? — Et dès demain, sans tarder plus longtemps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeunons, dit-il : vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez :
Quand la marierons-nous, quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;

[1] Nom de chien, dérivé du verbe *mirer*, terme de chasse, qui signifie viser, examiner avec attention.

* VAR. *Croissaient* dans quelques éditions modernes, mais à tort. Toutes les éditions originales portent le singulier, en usage dans ces sortes de phrases du temps de la Fontaine.

Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine[1]. —
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine. —
Monsieur, ils sont à vous. — Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeune très-bien ; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux, et valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamarre
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux ;
Adieu chicorée et porreaux ;
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre était gîté dessous un maître chou.
On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur ; car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disait : Ce sont là jeux de prince.
Mais on le laissait dire : et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps
Que n'en auraient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.

[1] Expression empruntée à Rabelais, liv. I, ch. XI, et liv. IV, chap. X
Il dit de Gargantua : « Il se *ruait* en cuisine. »

Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

V. *L'Ane et le petit Chien.*

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître alla le caresser.
Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon,
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non, sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton [1]!

[1] Le valet d'écurie, armé d'un bàton, chargé de corriger l'âne. Cette burlesque dénomination est prise de Rabelais, l. III, chap. IV.

Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

VI. *Le Combat des Rats et des Belettes.*

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats,
Et, sans les portes étrètes *
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En ferait, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en était à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Méridarpax [1],

[1] Ces noms sont tirés de la *Batrachomyomachie*, ou du poëme intitulé *le Combat des Grenouilles et des Rats*, attribué à Homère, et qui se trouve souvent placé à la suite des fables d'Ésope dans d'anciennes éditions, comme dans celle de Bâle, 1538, in-8°, page 263.

* Var. *Etrètes* pour *étroites*, à cause de la rime et par licence poétique ; d'ailleurs on n'écrivait pas, mais on prononçait ainsi ce mot, dont les éditeurs modernes ont changé à tort l'orthographe. Voyez-ci-dessus la note sur la fable VII du livre III, qui offre un exemple semblable.

Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez longtemps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine;
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail;
Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail [1],
Des cornes ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.

[1] Une touffe de plumes. Le mot *plumail* n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie française, et parait mal défini dans les autres dictionnaires, qui le font synonyme de houssoir. Dans nos anciens auteurs, *plumail* ou *plumats* sont presque toujours employés pour désigner des plumets servant d'ornement.

Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

VII. *Le Singe et le Dauphin.*

C'était chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menaient avec eux en voyage
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Pline le dit [1] ; il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut :
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme [2].
Le dauphin l'allait mettre à bord
Quand, par hasard, il lui demande :
Êtes-vous d'Athènes la grande ?

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. IX, cap. VIII.

[2] Arion, qui, menacé par les matelots, fut sauvé par un dauphin qui l'avait entendu chanter. (Voyez Plin., *Hist. nat.*, lib. IX, cap. VIII; Aul.-Gell., *Noctes atticæ*, VII, VIII, et XVI, XIX, etc.) L'amitié du dauphin pour l'homme était chez les anciens un préjugé fondé sur ce que ce cétacé se rencontre dans toutes les mers, qu'il aime à suivre les vaisseaux, et que peut-être il est jusqu'à un certain point susceptible d'être apprivoisé.

Oui, dit l'autre; on m'y connaît fort:
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.
Le dauphin dit : Bien grand merci;
Et le Pirée [1] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense? —
Tous les jours : il est mon ami;
C'est une vieille connaissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête,
Et, le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

[1] Port d'Athènes.

VIII. *L'homme et l'Idole de bois.*

Certain païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayants [1] des oreilles :
Le païen cependant s'en promettait merveilles.

[1] La Fontaine met encore ici au pluriel le participe présent.

Il lui coûtait autant que trois :
Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il [1] fût,
N'avait eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassait d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avait sa part; et sa bourse en souffrait :
La pitance du dieu n'en était pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels
Malheureux, grossiers et stupides :
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :
J'ai bien fait de changer de ton.

[1] La Fontaine fait ici *idole* masculin, et Corneille fournit aussi un exemple semblable; cependant Ménage, dans ses *Remarques sur Malherbe*, nous apprend que, même du temps de notre poëte, l'usage avait fixé ce mot au féminin, malgré la raison d'étymologie qui aurait dû le rendre masculin.

IX. *Le Geai paré des plumes du Paon.*

Un paon muait : un geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué

Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

X. *Le Chameau et les Bâtons flottants.*

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.
Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avait mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot.
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

J'en sais beaucoup, de par le monde,
A qui ceci conviendrait bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien.

XI. *La Grenouille et le Rat.*

Tel, comme dit Merlin, cuide [1] engeigner [2] autrui.
Qui souvent s'engeigne * soi-même [3].
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connaissait l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi; je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conterait à ses petits-enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenait le galant empêché :

[1] Croit, pense, s'imagine.

[2] Tromper, séduire. On disait aussi *enganner*, et plus anciennement *engignier*.

[3] Cette phrase se trouve dans le *Premier volume de Merlin, qui est le premier de la Table ronde*, etc., petit in-4° gothique, sans date, imprimé à Paris, dans la grande rue Saint-Jacques, à l'enseigne de la Rose-blanche, feuillet XLII, réclame I. ij. Dans la table, le sommaire du chapitre auquel cette phrase appartient est rédigé de la manière suivante : « Comme Merlin prit congé du roy, et s'en vint à son maistre Blaise, et lui compta la manière de cette table. » La phrase en question y est ainsi conçue : « Ainsi advient-il de plusieurs, car tels cuident enginer ung autre, qui s'engignent eulx-mesmes. »

* Var. Dans la réimpression de 1692, sous la date de 1678, l'imprimeur, ne comprenant pas ce mot, a mis à ce vers et au vers précédent *enseigner*, au lieu d'*engeigner*.

Il nageait quelque peu, mais il fallait de l'aide.
La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude [1] et curée [2];
C'était, à son avis, un excellent morceau.
Déjà dans son esprit la galande le croque.
Il atteste les dieux ; la perfide s'en moque :
Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air, planait, faisait la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut ; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

[1] *Gorge chaude*, en terme de fauconnerie, est la viande chaude qu'on donne aux oiseaux de proie, et qu'on prend du gibier qu'ils ont attrapé.
[2] *Curée*, en terme de vénerie, est la pâture qu'on donne aux chiens de chasse, en leur faisant manger de la bête qu'ils ont prise.

XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.*

Une fable avait cours parmi l'antiquité [1];
Et la raison ne m'en est pas connue.

[1] Nullement On ne la trouve dans aucun auteur ancien ; mais

Que le lecteur en tire une moralité,
Voici la fable toute nue :

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandait que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux ;
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis partout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espèce lige [1]
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il fallait subir d'autres lois.
On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on voulait qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner ? il fallait de l'argent.
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent

Fontaine aura lu cette assertion dans quelque recueil qui contenait cette fable, et il l'aura crue exacte.

[1] Esclave de son seul appétit. *Lige*, qui doit un certain droit au seigneur, et est tenu à des obligations plus étroites que le simple vassal. Salluste a dit : *Pecora quæ natura prona atque ventri obedientia finxit.* Catilina, cap. I.

Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion : cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point
Dit-il ; et nous voici compagnons de voyage.
J'allais offrir mon fait à part ;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grâce
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande
Et j'en serai plus libre et bien plus en état
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Éconduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchait sa vie ;
Séjour du frais ; véritable patrie
Des zéphyrs. Le lion n'y fut pas, qu'à ses gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
On déballe ; et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignait sa joie :
Que de filles, ô dieux, mes pièces de monnoie
Ont produites ! Voyez : la plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît [1] m'en appartient. Il prit tout là-dessus ;

[1] L'accroissement, le produit.

Ou bien s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers [1] confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion;
Et le proverbe dit : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

[1] Les bêtes de somme chargées de transporter les marchandises.

XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.*

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentait,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitait :
Et l'on ne voyait point, comme au siècle où nous sommes,
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnais pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyait-on pas
Tant de festins et tant de noces.
Or, un cheval eut alors différend
Avec un cerf plein de vitesse;
Et, ne pouvant l'attaquer en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous;
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme; il fait meilleur chez nous.
Je vois trop quel est votre usage [1].

[1] L'usage dont vous pouvez être. La phrase est amphibologique.

Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté?
Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie;
Mais il n'était plus temps; déjà son écurie
Était prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage, s'il eût remis une légère offense.
Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

XIV. *Le Renard et le Buste.*

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit;
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

XV. *Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau.*

La bique, allant remplir sa traînante mamelle.
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,

Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die
Pour enseigne et mot du guet :
Foin du loup et de sa race !
Comme elle disait ces mots,
Le loup, de fortune [1], passe
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avait pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde [2],
Il demande qu'on ouvre, en disant : Foin du loup !
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il était venu s'en retourna chez soi.
Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot de guet que, de fortune,
Notre loup avait entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une,
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

[1] Par hasard.
[2] Mignarde, hypocrite. *Papelard* n'est usité que comme substantif. La Fontaine en a fait un adjectif.

XVI. *Le Loup, la Mère, et l'Enfant.*

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris :
Il y périt. Voici l'histoire :

Un villageois avait à l'écart son logis.
Messer loup attendait chape-chute [1] à la porte :
Il avait vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiments de dindons, enfin bonne provende [2].
Le larron commençait pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier :
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre ! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disait ces mots, on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête; épieux [3] et fourches-fières [4]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi ! lui dit la mère ;
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :

[1] Expression proverbiale, pour dire, attendait l'occasion de profiter de la négligence ou du malheur d'autrui.
[2] Provision de bouche.
[3] L'épieu est une arme à fer plat et pointu, dont on se sert pour la chasse au sanglier.
[4] Ce mot signifie, selon le Duchat, des fourches de fer attachées à de longues perches, pour renverser les échelles à un assaut ou à une escalade.

Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

« Biaux chires leups [1], n'écoutez mie [2]
« Mère tenchent chen fieux [3] qui crie. »

[1] Beaux sires loups.
[2] Pas.
[3] Mère tançant son fils.

XVII. *Parole de Socrate.*

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

XVIII. *Le Vieillard et ses Enfants.*

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.

Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels pensers me seraient mal séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait :
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parlait),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble ;
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps ; le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait ; on sourit, mais à tort :
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfants, que l'amour vous accorde !
Tant que dura son mal il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères ;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
Le sang les avait joints ; l'intérêt les sépare :
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps.

On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

XIX. *L'Oracle et l'Impie.*

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentait quelque peu le fagot [1],
Et qui croyait en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire [2],
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
Il tenait un moineau, dit-on,
Prêt [3] d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avait en tête :

[1] Expression proverbiale, pour dire, qui méritait d'être brûlé vif.

[2] C'est-à-dire qu'à condition, et qu'autant que cela ne le gênerait en rien, et ne lui coûterait aucun sacrifice. Le *bénéfice d'inventaire* est le droit conféré par la loi, de n'accepter un héritage qu'à condition de n'en payer les dettes et les charges que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés.

[3] C'est ainsi qu'a écrit la Fontaine.

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même.

XX. *L'Avare qui a perdu son trésor.*

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendait
Pour jouir de son bien un seconde vie;
Ne possédait pas l'or, mais l'or le possédait.
Il avait dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit [1]
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance [2] à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisait cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris. —

[1] Autre plaisir.
[2] Son bien.

C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant cette pierre. —
Eh ! sommes-nous en temps de guerre,
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ?
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place ;
Elle vous vaudra tout autant.

XXI. *L'Œil du Maître.*

Un cerf, s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisait tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable

Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant lui dit : Cela va bien ;
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue ;
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-desssus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers ;
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit [1] d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

[1] Se réjouit. *S'éjouir* est encore dans le dictionnaire de Nicot, 1606, in-folio; mais on ne trouve plus ce mot dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française.

XXII. *L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.*

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit :

Les alouettes font leur nid

Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime et que tout pullule dans le monde
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printannières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée [1]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque [2] son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.

[1] La nichée. Le mot *nitée* est en usage dans quelques provinces.
[2] *Avecque* est ici de trois syllabes, licence fréquente dans la Fontaine, et que tous les poëtes de ce temps se permettaient.

S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais; voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor [1], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose [2]
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
— Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure...
— Non, mes enfants; dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison; car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille :
C'est là notre plus court; et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,

[1] « Ainsi dit-on un oiseau *être allé à l'essor,* quand il a prins l'amont suivant le vent. » Nicot, *Thresor de la langue françoyse,* in-folio, 1606, p. 260. Cette définition de Nicot explique parfaitement l'expression de la Fontaine; et ces mots *l'alouette à l'essor* veulent dire que l'alouette s'éleva en l'air, et vola suivant le vent.

[2] C'est-à-dire il a tort aussi celui qui se repose, etc. Les exemples de ces sortes d'ellipses sont fréquents dans la Fontaine.

Voletants, se culebutants [1],
Délogèrent tous sans trompette.

[1] La Fontaine, dans les deux premières éditions de ses fables, usant d'une licence accordée aux poëtes de son temps, avait donné une syllabe de plus au mot *culbutants*, et avait écrit *culebutants*. Dans la troisième édition de 1678, in-12, l'imprimeur mit *culbutants*, selon la vraie orthographe; mais la Fontaine corrigea ce mot dans l'errata de sa troisième édition, et remit *culebutants*, afin de donner à son vers le nombre de syllabes nécessaire. Dans Nicot et dans les deux premières éditions du dictionnaire de l'Académie française, on trouve *culbuter*. Il semble qu'on ne devrait écrire *culebuter* ou *culebutant* que par licence poétique.

LIVRE CINQUIÈME.

Le Bûcheron et Mercure.

A M. LE C. D. B[1]

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux
Et des vains ornements l'effort ambitieux ;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits ; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est là tout mon talent ; je ne sais s'il suffit.

[1] Nous croyons que ces initiales signifient · *A M. le chevalier de Bouillon.* Nous nous sommes trompés lorsque, dans la première édition de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, nous avons interprété ces initiales : *A monseigneur le cardinal de Bouillon ;* elles ne peuvent avoir cette signification puisqu'elles se trouvent dans la première édition des fables de notre auteur, publiée en 1668, et que l'abbé de Bouillon, duc d'Albret, ne reçut le chapeau de cardinal que le 4 août 1669. Le savant Adry a commis la même erreur. Voyez les *Fables de la Fontaine*, édit. de Barbou, 1806, in-12, p. 414.



Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle :
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée :
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première,
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.

Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et boquillons [1] de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà !
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

[1] On disait autrefois *boquet* pour *bosquet*, et *boquillon* pour *bosquillon*, apprenti bûcheron qui travaille aux bosquets.

II. *Le Pot de terre et le Pot de fer.*

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage [1]
De garder le coin du feu :
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause :

[1] Qu'il ferait fort sagement. Ancienne locution. « *Tu fais que sage* « de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire « dire. » Amyot, traduct. de Plutarque. *Vie de Marc-Antoine*, chap. XII.

Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés
Au moindre hoquet [1] qu'ils treuvent [2].
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

[1] Achoppement, secousse, par métonymie. On disait autrefois *hoqueter* pour secouer fortement.
[2] Trouvent.

III. *Le petit Poisson et le Pêcheur.*

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie ;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle, et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras :
L'un est sûr; l'autre ne l'est pas.

IV. *Les Oreilles du Lièvre.*

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, béliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,

Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il; je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seraient cornes aussi,
Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
Je craindrais même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
J'aurai beau protester ; mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons [1].

[1] Hopital des fous à Paris, qui a reçu depuis une autre destination, et est devenu l'Hospice des Ménages.

V. *Le Renard ayant la queue coupée.*

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur [1] de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grâce ; et l'on vous répondra.

[1] Mot inventé par la Fontaine, qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui cependant est si clair et si heureusement trouvé qu'il n'a nul besoin d'explication.

A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

VI. *La Vieille et les deux Servantes.*

Il était une vieille ayant deux chambrières :
Elles filaient si bien que les sœurs filandières
Ne faisaient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Téthis chassait Phébus aux crins dorés,
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés ;
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait ;
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe, et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras,
Et toutes deux, très mal contentes,
Disaient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine était couché,
Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là
De Charybde en Scylla.

VII. *Le Satyre et le Passant.*

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants
Allaient manger leur potage,
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'était pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre [1] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
— Notre hôte, à quoi bon ceci ?

— L'un refroidit mon potage ;
L'autre réchauffe ma main.

[1] De l'inviter.

— Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

VIII. *Le Cheval et le Loup.*

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'aurait à son croc !
Eh ! que n'es-tu mouton ! car tu me serais hoc [1] ;
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés ;
Se dit écolier d'Hippocrate ;
Qu'il connaît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait
Ne point celer sa maladie,

[1] Dans Molière (*Femmes savantes*, acte V, scène III, t. IX, p. 200 de l'édit. d'Auger), Martine dit :

. . . . . Mon congé cent fois me fût-il *hoc*,
La poule ne doit pas chanter devant le coq.

Sur quoi M. Auger fait la remarque suivante : « Cette expression vient du *hoc*, jeu de cartes qu'on appelle ainsi parce qu'il y a six cartes, savoir, les quatre rois, la dame de pique, et le valet de carreau, qui sont *hoc*, c'est-à-dire, assurées à celui qui les joue, et qui coupent toutes les autres cartes. »

Lui loup, gratis, le guérirait;
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi, sans être lié,
Témoignait quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux,
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer son malade.
L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules [1] et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'arboriste *,
Et ne fus jamais que boucher.

[1] Les mâchoires.

* VAR. *L'herboriste* dans les éditions modernes; mais c'est à tort. La Fontaine a mis *l'arboriste* dans toutes les éditions données par lui. Il suivait en cela l'usage vulgaire, ainsi que le prouve le passage suivant de Richelet, dans son dictionnaire imprimé à Genève, en 1680, in-4°, t. I. p. 398 : « Le peuple dit *arboriste*; quelques savants hommes, *herboriste*. »

IX. *Le Laboureur et ses Enfants.*

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût[1] :
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout ; sí bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort
Que le travail est un trésor.

[1] L'*oût*, vieux mot dont on se sert dans quelques provinces pour dire la moisson, parce qu'elle se fait dans le mois d'août. Voyez livre I, fable I.

X. *La Montagne qui accouche.*

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

XI. *La Fortune et le jeune Enfant.*

Sur le bord d'un puits très-profond
Dormait, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes.
Tout est aux écoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Aurait fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie;
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
Cependant c'était votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots ;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

XII. *Les Médecins.*

Le médecin Tant-pis allait voir un malade
Que visitait aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espérait, quoique son camarade

Soutînt que le gisant irait voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphaient encor sur cette maladie.
L'un disait : Il est mort ; je l'avais bien prévu.
S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.

XIII. *La Poule aux œufs d'or.*

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien.
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches !

XIV. *L'Ane portant des Reliques.*

Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.

Ce n'est pas vous, c'est l'idole
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

XV. *Le Cerf et la Vigne.*

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats:
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyaient leurs chiens en faute;
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice : ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment :
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

XVI. *Le Serpent et la Lime.*

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :

Pauvre ignorant! et [1] que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

[1] *Eh!* dans les éditions modernes.

XVII. *Le Lièvre et la Perdrix.*

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille.
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut [1].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortants de son corps échauffé.

[1] Bon surnom de chien, puisqu'il signifie *le glouton*. Nous avons ncore le verbe *briffer*, qui veut dire manger avec voracité,

Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse ; et Rustaut *, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vint mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantais d'être si vite !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

* VAR. Il y a *Tayaut* dans les deux premières éditions. Depuis, la Fontaine a substitué *Rustaut*, qui signifie campagnard, rustique. Le mot *rustaut* ne se prenait pas toujours en mauvaise part. Voyez Nicot, p. 576.

XVIII. *L'Aigle et le Hibou.*

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou [1].
Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,

[1] Ni beaucoup.

Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture ;
De façon qu'un beau soir qu'il était en pâture.
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait ?

XIX. *Le Lion s'en allant en guerre.*

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prevôts;
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos

Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours, s'apprêter pour les assauts;
Le renard, ménager de secrètes pratiques;
Et le singe, amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

XX. *L'Ours et les deux Compagnons.*

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueraient bientôt; du moins à ce qu'ils dirent.
C'était le roi des ours au compte de ces gens*.
Le marchand à sa peau devait faire fortune;
Elle garantirait des froids les plus cuisants;

* VAR. Dans les éditions de MM. Didot, et dans toutes les éditions modernes que nous avons consultées, on lit :

C'était le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devait faire fortune.

Cette ponctuation n'est point celle des quatre éditions données par la Fontaine, auxquelles nous nous sommes conformés. L'édition publiée par la compagnie des libraires, en 1729, ne s'en est point écartée, quoiqu'un commentateur de notre fabuliste assure le contraire. Montenault, dans son édition de 1755, in-folio, n'a rien changé non plus à la ponctuation des éditions originales.

On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut[1] prisait moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchait de bien près,
Te retournant avec sa serre. —
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

[1] Marchand de moutons, dans Rabelais, *Pantagruel*, l. IV. ch. VIII.

—

XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu,
Était craint partout à la ronde ;
Et, bien qu'animal sans vertu [1],
Il faisait trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin [2] fit alors son office.
Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice
S'étonnaient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

[1] Sans courage, dans l'acception propre du mot *virtus*.
[2] Martin-bâton, qui a déjà fait son office dans la fable v du livre IV.

LIVRE SIXIÈME.

I. *Le Pâtre et le Lion.*

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte * il faut instruire et plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue ;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre était si succinct qu'aucuns [1] l'en ont blâmé [2];
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec [3] renchérit, et se pique
D'une élégance laconique ;
Il renferme toujours son conte en quatre vers ;

[1] Que quelques-uns. Voyez ci-après la fable VI de ce livre, et la fable XIX du livre XII, où le mot *aucuns* au pluriel est employé dans le même sens.

[2] C'est ce que Phèdre nous apprend lui-même dans ces vers, liv. III, fable X, v. 60 :

Hæc executus sum propterea pluribus
Brevitate quoniam nimia quosdam offendimus.

[3] Gabrias. (*Note de la Fontaine.*) — Ce nom de Gabrias n'est que celui de Babrias corrompu : et les fables en quatrains que nous avons sous le nom de Gabrias sont celles de Babrias, abrégées par Ignatius Magister au neuvième siècle.

* VAR. Il y a *feintes* dans les deux premières éditions ; ainsi le voulait la grammaire ; mais le vers avait une syllabe de trop. Dans la troisième édition, de 1678 la Fontaine a corrigé ce mot, et a mis *feinte ;* mais dans la quatrième édition, et sous la même date, l'imprimeur a mis *feintes.*

Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte :
Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disait-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort;
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau :
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
Passons à son imitateur.

II. *Le Lion et le Chasseur.*

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race
Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grâce,
De mon voleur, lui dit-il, la maison;
Que de ce pas je me fasse raison.

Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît ; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenaient ces propos
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver !

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
Tel le cherchait, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

III. *Phébus et Borée.*

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien ! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,

A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais [1], fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras [2] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

[1] Davantage, du mot latin *magis*. Sur cette locution, encore en usage du temps de la Fontaine, voyez ci-après, liv. XI, fable IX.

[2] Le *balandras* ou *balandran* était une sorte de manteau. Boileau a dit dans son *Discours sur la satire* : « Le sieur de Provins avait changé « son *balandran* en manteau court. »

IV. *Jupiter et le Métayer.*

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent.
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;

L'un alléguait que l'héritage
Était frayant[1] et rude, et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandaient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il aurait bâillé[2].
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentaient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux ;
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux.
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

[1] Occasionnait beaucoup de frais ou de dépense.
[2] A commandement, et aussitôt qu'il aurait ouvert la bouche Si j'explique le sens de cette phrase, c'est que, bien qu'elle ne paraisse pas présenter de doute, les commentateurs de notre poëte, et surtout Chamfort, s'y sont tous trompés : ils ont donné au mot *bâiller* le sens de *passer bail*, confondant ainsi le verbe *bâiller* avec celui de *bailler*. La Fontaine a, dans les quatre éditions publiées de son vivant, mis *baailler*. ce qui ne laisse aucun doute sur la véritable leçon : elle présente d'ailleurs un sens plus clair, plus français et surtout plus plaisant.

V. *Le Cochet, le Chat, et le Souriceau.*

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
J'avais franchi les monts qui bornent cet état,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, bénin, et gracieux,
Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude,
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or, c'était un cochet, dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance.
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats ; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

VI. *Le Renard, le Singe, et les Animaux.*

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[1] un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait :
Plusieurs avaient la tête trop menue.
Aucuns[2] trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir la tiare essayant,
Il fit autour force grimaceries[3],
Tours de souplesse, et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,

[1] Un lieu de réserve, une prison.
[2] Quelques-uns. Voyez ci-dessus la fable I de ce livre, et ci-après la fable XIX du livre XII.
[3] Ce mot ne se trouve que dans notre poëte, et il est si bien placé qu'on oublie qu'il a été inventé pour la rime.

Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille [1] après la finance ;
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

[1] Aspire après la finance. Voyez sur cette expression la note sur le vers 46 de la fable XIII du livre II.

VII. *Le Mulet se vantant de sa généalogie.*

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse,
Et ne parlait incessamment [1]
Que de sa mère la jument,
Dont il contait mainte prouesse.
Elle avait fait ceci, puis avait été là.
Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin :
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

[1] Sans cesse. Ce mot se trouve encore employé en ce sens dans la fable VI du livre III.

VIII. *Le Vieillard et l'Ane*

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant ;
Il y lâche sa bête, et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant, et frottant,
Gambadant, chantant, et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard[1] ;
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et * que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois ?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon français.

[1] L'homme qui couche sur la paille, le paysan. Ce mot n'a plus cette signification.
* VAR. *Eh!* dans les éditions modernes.

IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louait la beauté de son bois,
Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyait l'objet[1] se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !

[1] L'image projetée devant lui : *objectus*. C'est un latinisme.

Disait-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;
Il estime un bois qui lui nuit.

X. *Le Lièvre et la Tortue.*

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt? êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore. —
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être [1] atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [2],
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent [3], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur [4].
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose :
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Eh bien ! lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?

[1] Voyez la note de la fable XII du livre III, et celle de la fable XIX du livre IV.

[2] Aux calendes grecques. C'étaient les Romains, et non les Grecs, qui avaient des *calendes* dans leur calendrier : et cette expression les *calendes grecques*, pour signifier un terme ou un temps indéfini, quoique empruntée à la langue de l'érudition, est devenue populaire.

[3] Expression vulgaire et proverbiale, pour marquer l'insouciance.

[4] C'est l'expression de l'empereur Auguste *Festina lente*.

XI. *L'Ane et ses Maîtres.*

L'âne d'un jardinier se plaignait au Destin
De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,

Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme !
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disait-il, à mon premier seigneur.
Encor, quand il tournait la tête,
J'attrapais, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
Mais ici point d'aubaine, ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc ! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourraient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. Tous gens sont ainsi faits :
Notre condition jamais ne nous contente ;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

XII. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse [1]
Noyait son souci dans les pots.

[1] Réjouissance, plaisir, joie, contentement.

Ésope seul trouvait que les gens étaient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disait-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous, s'il lui vient des enfants ?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnaient pas mal.

XIII. *Le Villageois et le Serpent.*

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure,
Et, sans considérer quel sera le loyer [1]
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,

[1] La récompense. Ce mot est encore en usage en poésie dans ce sens ; et Voltaire a dit :

> Très-peu de gré, mille traits de satire
> Sont le loyer de quiconque ose écrire.
> *Epître à la duchesse du Maine.*

Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur, et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant cherche à se réunir;
Mais il ne peut y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

XIV. *Le Lion malade, et le Renard.*

De par le roi des animaux,
Qui dans son antre était malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux et leur suite,
Foi de lion, très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :

Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière ;
Pas un ne marque de retour :
Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense :
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

XV. *L'Oiseleur, L'Autour, et l'Alouette.*

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant [1] au miroir prenait des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette :
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantait, quoique près du tombeau.
Elle avait évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maline *.

[1] Ce mot est pris ici dans son ancien sens, et signifie un paysan, un habitant des campagnes; il ne se prend plus qu'en mauvaise part.

* VAR. Dans toutes les éditions modernes on lit *maligne*. La Fontaine a mis au contraire *maline* dans toutes les éditions qu'il a publiées et revues, et c'est son imprimeur qui, en réimprimant en 1692 ces six premiers livres, sous la date de 1678, a écrit *maligne*. Ce n'est pas que ce mot s'écrivit de son temps différemment qu'on ne le fait aujourd'hui, mais parce qu'il a usé du privilége qu'avaient les poëtes d'altérer quelquefois la prononciation ou l'orthographe de certains mots pour les assujettir à la rime. Les éditeurs de 1729 se sont avec raison conformés au texte de la Fontaine; mais tous les éditeurs modernes, à commencer par Montenault, s'en sont écartés. Chamfort et les autres commentateurs de la Fontaine, qui n'ont pas connu les éditions originales, ont accusé notre poëte

Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé :
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage ;
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit : Ce petit animal
T'en avait-il fait davantage ?

d'avoir fait une rime fausse ou insuffisante. Il n'a pas eu ce tort; mais il en a eu un plus grave, c'est d'avoir fait féminin le mot *ongle*, qui est masculin, et qui l'était aussi de son temps, ainsi qu'on peut s'en convaincre en consultant la première édition du dictionnaire de l'Académie française. Mais notre poëte est excusable; car ce dictionnaire n'avait pas été publié lorsqu'il écrivit sa fable. Ce mot vient d'*ungula* qui est féminin en latin; et Nicot dans son dictionnaire ne détermine pas de quel genre il est en français, et ne donne d'exemple que du pluriel. Dans le patois lorain *ongle* est du genre féminin. On dit *eune ingle* ou *eune ingue;* ce que le savant Oberlin traduit par *une ongle*, faisant ainsi le mot *ongle* féminin, sans s'apercevoir, comme notre poëte, qu'il commettait une faute. Il est probable que la Fontaine aura été induit en erreur par l'usage de Château-Thierry, sa ville natale; les patois champenois et lorrain devant avoir entre eux de grands rapports, attendu la proximité de ces deux provinces. Voyez Oberlin, *Essai sur le patois lorrain*, 1775, in-12, p. 225.

XVI. *Le Cheval et l'Ane.*

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnait un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade ;
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avait tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par-dessus encor.

XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer.
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. *Le Chartier embourbé.*

Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage [1].
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier [2] embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,

[1] Il est probable que du temps de la Fontaine cette partie de la Bretagne était célèbre par le mauvais état des chemins.

[2] On a dit à tort que la Fontaine avait écrit *chartier* au lieu de *charretier*, par licence poétique. C'était l'usage de son temps de l'écrire de la première manière, et on ne le trouve pas écrit autrement dans le dictionnaire de Nicot, en 1606. Le dictionnaire de l'Académie française, en 1696, dit qu'on peut l'écrire des deux manières indifféremment. Aujourd'hui on n'a plus le choix, et l'on doit toujours écrire de la dernière manière.

Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix; prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est ceci*? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

* VAR. Éditions modernes : *Qu'est-ce ci?*

XIX. *Le Charlatan.*

Le Monde n'a jamais manqué de charlatans :
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Acheron,
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendrait disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud, un animal, un âne :
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose; il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie;
J'en voudrais faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On luï donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs;
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,
Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :
Surtout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicéron
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avait raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

XX. *La Discorde.*

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non, son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandait qu'elle fût présente,
La Renommée avait le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Courait vite aux débats, et prévenait la Paix;
Faisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvait jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdait, à la chercher, sa peine:
Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'était alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée.

XXI. *La jeune Veuve.*

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
Le Temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
Que ce fût la même personne ;
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit ; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui criait ! Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage.
La belle avait un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler :
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports ;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
Un mois de la sorte se passe ;
L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier, les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin :
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités :
J'y consens ; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

LIVRE SEPTIÈME.

AVERTISSEMENT.

Voici un second recueil de fables que je présente au public[1]. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. Les traits familiers que j'ai semés avec assez d'abondance dans les deux autres parties[2] convenaient bien mieux aux inventions d'Ésope qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement pour ne pas tomber en des répétitions[3]; car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte. Pour peu que le lecteur y prenne garde, il le reconnaîtra lui-même : ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin j'ai tâché de mettre en ces deux dernières parties toute la diversité dont j'étais capable.

Il s'est glissé quelques fautes dans l'impression. J'en ai fait faire un *errata;* mais ce sont de légers remèdes pour un défaut considérable. Si on veut avoir quelque plaisir de la lecture de cet ouvrage,

[1] Ce recueil formait la troisième et la quatrième partie, deux volumes in-12, 1678 et 1679. Il contenait cinq livres.

[2] C'est-à-dire la première et la seconde partie, qui contenaient les six premiers livres : ils avaient paru en 1668 et 1669, in-12 et in-4°, et ils furent réimprimés en 1678 avec la troisième et la quatrième partie.

[3] Ce n'était pas là le seul motif qui avait décidé la Fontaine à mettre moins de concision dans ses récits. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine.*

il faut que chacun fasse corriger ces fautes à la main dans son exemplaire, ainsi qu'elles sont marquées par chaque *errata*, aussi bien pour les deux premières parties que pour les dernières.

A MADAME DE MONTESPAN[1].

L'apologue est un don qui vient des immortels;
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait mérite des autels:
Nous devons tous tant que nous sommes
Ériger en divinité
Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme: il rend l'âme attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
O vous qui l'imitez, Olympe, si ma muse
A quelquefois pris place à la table des dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daigner portez les yeux;
Favorisez le jeux où mon esprit s'amuse!
Le temps, qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage:
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix:
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces.
Eh! qui connaît que vous les beautés et les grâces!
Paroles et regards, tout est charme dans vous.
Ma muse, en un sujet si doux,
Voudrait s'étendre davantage;
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi;

[1] Françoise-Athénaïs de Rochechouart de Mortemart, marquise de MONTESPAN, née en 1641, morte le 28 mai 1707, à l'âge de soixante-six ans. Sa liaison avec Louis XIV avait commencé en 1668, et dura près de quinze ans, jusqu'en 1683.

Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage [1].
Olympe, c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie;
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés, malgré l'envie,
Dignes des yeux de l'univers.
Je ne mérite pas une faveur si grande;
La fable en son nom la demande:
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

[1] Ce grand maître était Louis XIV.

I. *Les Animaux malades de la peste.*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
On n'en voyait point d'occupés
A chercner le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient:
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,

Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense ;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fites, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur ;
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc[1], prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

[1] Un peu instruit. Pasquier dit: « Le mot de *clerc* appartient aux ec-« clésiastiques; et comme ainsi fut qu'il n'y eut qu'eux qui fissent pro-« fession de bonnes lettres, aussi par métaphore nous appelâmes « *grand clerc* l'homme savant, *mauclerc* celui qu'on tenait pour bête, « et la science *clergie*. »

II. *Le mal marié.*

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai vu beaucoup d'hymens; aucuns d'eux ne me tentent;
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards,
Les quatre parts aussi des humains se repentent.
J'en vais alléguer un qui, s'étant repenti
Ne put trouver d'autre parti
Que de renvoyer son épouse,
Querelleuse, avare et jalouse.

Rien ne la contentait, rien n'était comme il faut :
On se levait trop tard, on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
Les valets enrageaient ; l'époux était à bout :
Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,
Monsieur court, monsieur se repose,
Elle en dit tant, que monsieur, à la fin,
Lassé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoie à la campagne
Chez ses parents. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
Le mari la reprend. Eh bien! qu'avez-vous fait?
Comment passiez-vous votre vie?
L'innocence des champs est-elle votre fait?
Assez, dit-elle : mais ma peine
Était de voir les gens plus paresseux qu'ici ;
Ils n'ont des troupeaux nul souci.
Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine
De tous ces gens si peu soigneux.
Eh! madame, reprit son époux tout à l'heure [1],
Si votre esprit est si hargneux
Que le monde qui ne demeure
Qu'un moment avec vous, et ne revient qu'au soir,
Est déjà lassé de vous voir,
Que feront des valets qui, toute la journée,
Vous verront contre eux déchaînée?
Et que pourra faire un époux
Que vous voulez qui soit jour et nuit avec vous?
Retournez au village : adieu. Si de ma vie
Je vous rappelle, et qu'il m'en prenne envie,
Puissé-je chez les morts avoir, pour mes péchés,
Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés!

[1] C'est-à-dire, sur-le-champ. Cette expression n'est plus usitée dans ce sens.

III. *Le Rat qui s'est retiré du monde.*

Les Levantins en leur légende
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde.
Notre ermite nouveau subsistait là dedans.
Il fit tant, de pieds et de dents,
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens.
Un jour, au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat,
Ratopolis [1] était bloquée :
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?
J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
Ayant parlé de cette sorte,

[1] Mot composé, qui signifie *ville des Rats.*

Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,
Par ce rat si peu secourable?
Un moine? Non, mais un dervis :
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

IV. *Le Héron.*

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace[1].
Moi, des tanches! dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!

[1] Allusion à ces vers d'Horace :

Cupiens varia fastidia cœna
Vincere tangentis male singula dente superbo.
Lib. II, sat. VI, v. 8?.

Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

V. *La fille.*

Certaine fille, un peu trop fière,
Prétendait trouver un mari
Jeune, bien fait, et beau, d'agréable manière,
Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.
Cette fille voulait aussi
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout. Mais qui peut tout avoir !
Le Destin se montra soigneux de la pourvoir :
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chétifs de moitié :
Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ! l'on radote, je pense.
A moi les proposer ! hélas! ils font pitié :
Voyez un peu la belle espèce !
L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ;
L'autre avait le nez fait de cette façon-là :
C'était ceci, c'était cela ;
C'était tout, car les précieuses
Font dessus tout les dédaigneuses.
Après les bons partis, les médiocres gens

Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah! vraiment je suis bonne
De leur ouvrir la porte! Ils pensent que je suis
Fort en peine de ma personne :
Grâces à Dieu, je passe les nuits
Sans chagrin, quoique en solitude.
La belle se sut gré de tous ces sentiments;
L'âge la fit déchoir : adieu tous les amants.
Un an se passe, et deux, avec inquiétude :
Le chagrin vint ensuite; elle sent chaque jour
Déloger quelques Ris, quelques Jeux, puis l'Amour;
Puis ses traits choquer et déplaire;
Puis cent sorte de fards. Ses soins ne purent faire
Qu'elle échappât au Temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer : que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage!
Sa préciosité [1] changea lors de langage.
Son miroir lui disait : Prenez vite un mari.
Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
Le désir peut loger chez une précieuse.
Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru,
Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
De rencontrer un malotru.

[1] Ce mot est excellent, et si clair qu'il n'a pas besoin d'explication; cependant il n'a jamais été admis dans le dictionnaire de l'Académie française : mais, avant notre poëte, Ménage l'avait déjà employé plusieurs fois dans la *seconde partie des Observations sur la langue française*, 1676, in-12, p. 210 et 448.

VI. *Les Souhaits.*

Il est au Mogol des follets
Qui font office de valets,
Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,

Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
Il travaillait sans bruit, avait beaucoup d'adresse,
Aimait le maître et la maîtresse,
Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphyrs,
Peuple ami du démon, l'assistaient dans sa tâche !
Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
Comblait ses hôtes de plaisirs.
Pour plus de marques de son zèle,
Chez ses gens pour toujours il se fût arrêté,
Nonobstant la légèreté
A ses pareils si naturelle;
Mais ses confrères les esprits
Firent tant que le chef de cette république,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége
Prendre soin d'une maison
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il était on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
On m'oblige de vous quitter;
Je ne sais pas pour quelles fautes :
Mais enfin il le faut. Je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine :
Employez-la; formez trois souhaits : car je puis
Rendre trois souhaits accomplis;
Trois, sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
Étrange et nouvelle aux humains.
Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'abondance;
Et l'Abondance à plaines mains
Verse en leurs coffres la finance,
En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :

Tout en crève. Comment ranger cette chevance[1] ?
Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut,
Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotèrent;
Les grands seigneurs leur empruntèrent;
Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigents !
La pauvreté vaux mieux qu'une telle richesse.
Retirez-vous, trésors; fuyez : et toi, déesse,
Mère du bon esprit, compagne du repos,
O Médiocrité, reviens vite ! A ces mots
La Médiocrité revient. On lui fait place :
Avec elle ils rentrent en grâce,
Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
Qu'ils étaient, et que sont tous ceux
Qui souhaitaient toujours et perdent en chimères
Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.
Le follet en rit avec eux.
Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

[1] Ces biens.

VII. *La Cour du Lion.*

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait maître.
Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture

Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière, dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin [1].
Par ce trait de magnificence
Le prince à ses sujets étalait sa puissance.
En son louvre il les invita.
Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine,
Sa grimace déplut : le monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le singe approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colère [2]
Et la griffe du prince, et l'antre, et cette odeur :
Il n'était ambre, il n'était fleur
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
Eut un mauvais succès, et fut encore punie :
Ce monseigneur du lion-là
Fut parent de Caligula [3].
Le renard étant proche : Or çà, lui dit le sire,
Que sens-tu, dis-le-moi : parle sans déguiser.
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,

[1] Nom d'un singe alors fameux à Paris par ses tours.

[2] Vers sans rime, précédé de trois rimes masculines de suite, double négligence qui ne se trouve corrigée dans aucune des éditions originales.

[3] Caligula mit sa sœur Drusille au rang des divinités, et sévissait également contre ceux qui pleuraient sa mort et contre ceux qui ne la pleuraient point; les premiers parce qu'ils insultaient, suivant lui, à son apothéose; les seconds parce qu'ils étaient insensibles à sa perte. DION. CASS., *Hist.*, lib. LIX, cap. II, p. 914, édit. Reimar, in-folio SUETON., *Caligula*, 24, t. I, p. 356, édit. Wolfii.



Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand [1].

[1] Ce qui signifie, ne dire ni oui ni non. De cette réputation qu'ont les Normands est venu cet autre proverbe : *Un normand a son dit et son dédit.*

VIII. *Les Vautours et les Pigeons.*

Mars autrefois mit tout l'air en émute [1].
Certain sujet fit naître la dispute
Chez les oiseaux, non ceux que le Printemps
Mène à sa cour, et qui, sous la feuillée,
Par leur exemple et leurs sons éclatants,
Font que Vénus est en nous réveillée ;
Ni ceux encor que la mère d'Amour
Met à son char ; mais le peuple vautour,
Au bec retors, à la tranchante serre,
Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
Il plut du sang : je n'exagère point.
Si je voulais conter de point en point
Tout le détail, je manquerais d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira ;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine [2].
C'était plaisir d'observer leurs efforts
C'était pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses, et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises

[1] *Emute* pour *émeute*, par licence poétique et pour la rime, et non pas, comme le dit un commentateur de notre poëte, parce que *émute* est un vieux mot qui a été remplacé par *émeute*. On ne pourrait fournir un seul exemple de l'emploi du mot *émute* dans notre ancien langage.

[2] Tout le monde sait que, selon la fable, Prométhée, pour avoir osé créer l'homme et dérober le feu sacré du ciel, fut enchaîné sur un rocher du Caucase, où un vautour lui déchirait les entrailles sans cesse renaissantes.

D'ardent courroux, n'épargnaient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres :
Tout élément remplit de citoyens
Le vaste enclos qu'ont les royaumes sombres.
Cette fureur mit la compassion
Dans les esprits d'une autre nation
Au cou changeant, au cœur tendre et fidèle
Elle employa sa médiation
Pour accorder une telle querelle :
Ambassadeurs par le peuple pigeon
Furent choisis, et si bien travaillèrent
Que les vautours plus ne se chamaillèrent.
Ils firent trêve, et la paix s'ensuivit.
Hélas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur aurait dû rendre grâce.
La gent maudite aussitôt poursuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs.
Peu de prudence eurent les pauvres gens
D'accommoder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants :
La sûreté du reste de la terre
Dépend de là. Semez entre eux la guerre.
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
Ceci soit dit en passant : je me tais.

IX. *Le Coche et la Mouche.*

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps ! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut :
Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

X. *La Laitière et le Pot au lait.*

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre [1] à la ville.

[1] Sans obstacle, sans accident fâcheux.

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée :
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est[1], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri[2]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne[3]?

[1] Vu le prix que vaut le porc ainsi engraissé. Un des commentateurs de notre poëte n'a pas bien compris cet hémistiche, et le rapportant à la vache dont il est fait mention dans ce même vers, il y a vu une faute de langue inexcusable. Il se trompe : cet hémistiche est une incise, ou une sorte de parenthèse; et le désordre de la phrase peint à merveille le trouble d'esprit que la joie cause à la laitière.

[2] Triste, fâché.

[3] Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. On a fait diverses conjectures sur l'origine de

Picrochole*, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux :
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je suis gros Jean [1] comme devant.

cette locution, qui est bien ancienne, puisqu'on la retrouve dans le *Roman de la Rose*, composé vers le milieu du treizième siècle. (Vers 2467, tom. I, page 85 de l'édition 1735, in-12.)

[1] Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour désigner un homme sans conséquence, et qui est ici d'autant plus plaisante que notre poëte se nommait Jean. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, second prologue du liv. IV, t. II, p. 28 de l'édit. in-4°.

* Var. *Pichrocole*, dans l'édition de 1678, dans celle de 1729, et dans celle de Montenault. Mais quoique la Fontaine ait ainsi écrit ce nom, on a eu raison de le corriger d'après Rabelais, dans lequel il l'a pris, et aussi d'après l'etymologie grecque. Voyez Rabelais, *Gargantua*, I, 34, t. I, pag. 120, édit. in-4°.

XI. *Le Curé et le mort.*

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte;
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.
Notre défunt était en carrosse porté,
Bien et dûment empaqueté,
Et vêtu d'une robe, hélas! qu'on nomme bière
Robe d'hiver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guère.
Le pasteur était à côté,
Et récitait, à l'ordinaire,

Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons
Et des versets et des répons :
Monsieur le mort, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons ;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart [1] couvait des yeux son mort,
Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;
Et des regards semblait lui dire :
Monsieur le mort, j'aurai de vous
Tant en argent, et tant en cire,
Et tant en autres menus coûts.
Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
Du meilleur vin des environs :
Certaine nièce assez propette [2]
Et sa chambrière Paquette
Devaient avoir des cotillons.
Sur cette agréable pensée
Un heurt [3] survient : adieu le char.
Voilà messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée.
Le paroissien en plomb entraîne son pasteur ;
Notre curé suit son seigneur ;
Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie
Est le curé Chouart qui sur son mort comptait,
Et la fable du Pot au lait.

[1] Ce nom se retrouve plusieurs fois dans Rabelais pour un batteur d'or. Il est singulier qu'il se soit présenté à la Fontaine pour celui d'un curé.

[2] La Fontaine a écrit *propette*, et non *proprette*.

[3] Un choc. Ce mot peu usité se trouve dans la fable I du liv. X.

XII. *L'Homme qui court après la Fortune, et l'Homme qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens! Je les plains; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, disent-ils, était planteur de choux;
Et le voilà devenu pape!
Ne le valons-nous pas? Vous valez cent fois mieux:
Mais que vous sert votre mérite?
La fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte,
Le repos? le repos, trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux!
Rarement la Fortune à ses hôtes le laisse.
Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera: son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour:
Si nous quittions notre séjour?
Vous savez que nul n'est prophète
En son pays: cherchons notre aventure ailleurs,
Cherchez, dit l'autre ami: pour moi, je ne souhaite
Ni climats ni destins meilleurs.
Contentez-vous suivez votre humeur inquiète:

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare,
S'en va par voie et par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devait la déesse bizarre
Fréquenter sur tout autre; et ce lieu, c'est la cour.
Là donc pour quelque temps il fixe son séjour.
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on sait être les meilleures;
Bref se trouvant à tout, et n'arrivant à rien.
Qu'est-ce-ci? se dit-il, cherchons ailleurs du bien.
La Fortune pourtant habite ces demeures;
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là : d'où vient qu'aussi
Je ne puis héberger cette capricieuse?
On me l'avait bien dit, que des gens de ce lieu
L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.
Adieu, messieurs de cour; messieurs de cour, adieu :
Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.
La Fortune a, dit-on, des temples à Surate :
Allons-là. Ce fut un de dire et s'embarquer.
Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier!
Celui-ci, pendant son voyage,
Tourna les yeux vers son village
Plus d'une fois, essuyant les dangers
Des pirates, des vents, du calme et des rochers,
Ministres de la mort : avec beaucoup de peines
On s'en va la chercher en des rives lointaines,
La trouvant assez tôt sans quitter la maison.
L'homme arrive au Mogol : on lui dit qu'au Japon
La Fortune pour lors distribuait ses grâces.
Il y court. Les mers étaient lasses
De le porter; et tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages,
Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :
Demeure en ton pays, par la nature instruit.
Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avait été :
Ce qui lui fit conclure en somme
Qu'il avait à grand tort son village quitté.
Il renonce aux courses ingrates,
Revient en son pays, voit de loin ses pénates,
Pleure de joie, et dit : Heureux qui vit chez soi,
De régler ses désirs faisant tout son emploi !
Il ne sait que par ouï-dire
Ce que c'est que la cour, la mer, et ton empire,
Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
Des dignités, des biens que jusqu'au bout du monde
On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
Désormais je ne bouge, et ferai cent fois mieux.
En raisonnant de cette sorte,
Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
Il la trouve assise à la porte
De son ami plongé dans un profond sommeil.

XIII. *Les deux Coqs.*

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée
Où du sang des dieux même [1] on vit le Xanthe teint !
Longtemps entre nos coqs le combat se maintint ;
Le bruit s'en répandit partout le voisinage :

[1] Le singulier pour le pluriel, licence poétique dont on trouve de fréquents exemples dans Corneille, que Voltaire excuse, et que les grammairiens condamnent.

La gent qui porte crête au spectacle accourut,
Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite,
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage ;
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
Et, s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher, et chanter sa victoire.
Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin, par un fatal retour,
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du Sort, et prenons garde à nous
Après le gain d'une bataille.

XIV. *L'ingratitude et l'injustice des Hommes envers la Fortune.*

Un trafiquant sur mer, par bonheur, s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage :
Gouffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots ; le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leurs droits, tandis que la Fortune

Prenait soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac, son sucre, sa cannelle,
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor :
Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
Bref, il plut dans son escarcelle.
On ne parlait chez lui que par doubles ducats ;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, et carrosses :
Ses jours de jeûne étaient des noces.
Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire? —
Et d'où me viendrait-il que de mon savoir-faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, et bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait;
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.
Son imprudence en fut la cause :
Un vaisseau mal frété périt au premier vent;
Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,
Fut enlevé par les corsaires;
Un troisième au port arrivant,
Rien n'eut cours ni débit : le luxe et la folie
N'étaient plus tels qu'auparavant.
Enfin ses facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chère lie [1],
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtiments beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami, le voyant en mauvais équipage,
Lui dit : D'où vient cela? — De la Fortune, hélas!
Consolez-vous, dit l'autre, et s'il ne lui plaît pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil;

[1] Chère succulente et joyeuse. Cette expression de *chère lie* est familière à nos vieux conteurs. Voyez Rabelais, *Pantagruel*, IV, 44.

Mais je sais que chacun impute, en cas pareil,
Son bonheur à son industrie;
Et si de quelque échec notre faute est suivie,
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.
Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune :
On a toujours raison, le Destin toujours tort.

XV. *Les Devineresses.*

C'est souvent du hasard que naît l'opinion,
Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.
Je pourrais fonder ce prologue
Sur gens de tous états : tout est prévention,
Cabale, entêtement; point ou peu de justice.
C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours.
Cela fut et sera toujours.

Une femme, à Paris, faisait la pythonisse :
On l'allait consulter sur chaque événement;
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop, au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une femme jalouse;
Chez la devineuse [1] on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.
Son fait consistait en adresse :
Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,
Du hasard quelquefois, tout cela concourait,
Tout cela bien souvent faisait crier miracle.
Enfin, quoique ignorante à vingt et trois carats [2],

[1] Pour *devineresse.* On trouve dans Marot le mot *devineur :* il est de la langue; mais *devineuse* est de l'invention de notre poëte.

[2] Expression proverbiale, pour dire presque entièrement, presque complétement, de même que l'or à vingt-trois carats, qui est presque entièrement pur.

Elle passait pour un oracle.
L'oracle était logé dedans un galetas :
Là, cette femme emplit sa bourse,
Et, sans avoir d'autre ressource,
Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
Elle achète un office, une maison aussi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin
Allait, comme autrefois, demander son destin ;
Le galetas devint l'antre de la Sibylle.
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,
Moi devine[1] ! on se moque : eh ! messieurs, sais-je lire?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raisons : fallut deviner et prédire,
Mettre à part force bons ducats,
Et gagner malgré soi plus que deux avocats.
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose :
Quatre siéges boiteux, un manche de balai,
Tout sentait son sabbat et sa métamorphose.
Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée,
On s'en serait moqué : la vogue était passée
Au galetas ; il avait le crédit.
L'autre femme se morfondit.

L'enseigne fait la chalandise[2].
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros : les gens l'avaient prise
Pour maître tel, qui traînait après soi
Force écoutants. Demandez-moi pourquoi.

[1] Pour *devineresse*. On dit *devin ;* mais *devine* ne se dit pas plus que *devineuse*, si ce n'est parmi le peuple, dont notre poëte emprunte ici le langage pour ajouter à l'illusion. Remarquons qu'il met ce mot dans la bouche d'une femme qui ne sait pas même lire.

[2] Habitude d'acheter chez un marchand.

XVI. *Le Chat, la Belette, et le petit Lapin.*

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet du guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis[1].

[1] Nom comique tiré de Rabelais. « Nous avons ici, près la Villaumere,

C'était un chat, vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite [1],
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud [2] leur dit : Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants * aux rois,

« un vieux poëte; c'est *Raminagrobis*, lequel en seconde nopce epousa « la grande gourre dont naquit la belle Basoche. » *Pantagruel*, liv. III, ch. XXI. Ce nom pourrait bien être plus ancien que Rabelais. Dans Bidpaï il y a un chat qui se nomme *Roumi*. *Kalila and Dimna, or the Fables of Bidpaï, translated from the arabic; by* W. Knatchbull, 1819, in-8°, p. 275.

[1] Voyez ci-après, liv IX, fable XIV; et dans Rabelais, L. VI, ancien prologue, tom. II.

[2] Autre nom burlesque emprunté de Rabelais. *Pantagruel*, liv. V, ch. II, intitulé : « Comment nous passames le guischet habité par « *Grippeminaud*, archiduc des chats fourrez. »

* VAR. *Se rapportant.* Cette leçon est celle de toutes les éditions modernes; la nôtre est celle de toutes les éditions originales. Si elle forme aujourd'hui une faute grammaticale, il n'en était pas de même du temps de notre poëte; Molière, Boileau, et Racine, offrent de fréquents exemples de la déclinaison de ce participe. Ce ne fut que vers 1680 que l'Académie se détermina à ne plus le décliner. Voyez Raynouard, *Journal des savants*, mars 1824, p. 149.

XVII. *La Tête et la Queue du Serpent.*

Le serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,

Tête et queue ; et toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprès des Parques cruelles :
Si bien qu'autrefois entre elles
Il survint de grands débats
Pour le pas.
La tête avait toujours marché devant la queue.
La queue au ciel se plaignit,
Et lui dit :
Je fais mainte et mainte lieue
Comme il plaît à celle-ci :
Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi ?
Je suis son humble servante.
On m'a fait, Dieu merci,
Sa sœur et non sa suivante.
Toutes deux de même sang,
Traitez-nous de même sorte :
Aussi bien qu'elle je porte
Un poison prompt et puissant[1].
Enfin, voilà ma requête :
C'est à vous de commander
Qu'on me laisse précéder,
A mon tour, ma sœur la tête.
Je la conduirai si bien,
Qu'on ne se plaindra de rien.
Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
Souvent sa complaisance a de méchants effets.
Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
Il ne le fut pas lors[2]; et la guide [3] nouvelle,

[1] Erreur d'histoire naturelle : malgré le proverbe *in cauda venenum*, il n'y a point de poison dans la queue des serpents.

[2] *Lors* pour *alors* est d'un usage fréquent dans nos premiers poëtes ; Marot, Malherbe, et Racan, en fournissent de nombreux exemples.

[3] Le mot *guide* était autrefois féminin, ainsi que plusieurs mots dérivés de l'espagnol ou de l'italien, appartenant à l'art militaire; mais du temps de la Fontaine ce mot n'était plus employé au féminin que pour rappeler les titres d'anciens ouvrages ascétiques, tels que *la Guide des*

Qui ne voyait, au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnait tantôt contre un marbre,
Contre un passant, contre un arbre :
Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.

Malheureux les états tombés dans son erreur!

pécheurs, etc. Cependant ce changement d'usage était, à cet égard, assez récent; car le dictionnaire de Nicot, imprimé en 1606, fait encore *guide* féminin.

XVIII. *Un Animal dans la Lune*[1].

Pendant qu'un philosophe[2] assure
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
Un autre philosophe[3] jure
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
Tous les deux ont raison; et la philosophie
Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
Tant que sur leur rapport les hommes jugeront;
Mais aussi, si l'on rectifie
L'image de l'objet sur son éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe et sur l'instrument,
Les sens ne tromperont personne.
La nature ordonna ces choses sagement :
J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?

[1] Le Chevalier Paul Néal, un des membres de la Société royale de Londres, crut avoir aperçu au travers de son télescope un éléphant dans la lune; mais on découvrit bientôt que cet éléphant n'était qu'une souris qui s'était glissée entre les deux verres du télescope. Ce fait suggéra à la Fontaine, sur les erreurs de nos sens, des réflexions philosophiques auxquelles il lui a plu de donner le titre de fable.
[2] Démocrite.
[3] Épicure.

Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serais-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
Je le rends immobile ; et la terre chemine.
Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.
Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille [1], lente à m'apporter les sons.
Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet astre si beau ;
Et chacun de crier merveille.
Il était arrivé là-haut un changement
Qui présageait sans doute un grand événement.
Savait-on si la guerre entre tant de puissances
N'en était point l'effet ? Le monarque accourut :

[1] Ni avec mon oreille. Ellipse.

Il favorise en roi ces hautes connaissances.
Le monstre dans la lune à son tour lui parut.
C'était une souris cachée entre les verres ;
Dans la lunette était la source de ces guerres.
On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les Français
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la Victoire,
Amante de Louis, suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront celèbres dans l'histoire.
Même les Filles de Mémoire
Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :
La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.
Charles [1] en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui. [2]
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle,
Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui [3]?
La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

[1] L'Angleterre était en paix avec toutes les puissances, tandis que la France faisait alors à la fois la guerre à la Hollande, à l'Espagne, et à l'Empire.

[2] Charles II, roi d'Angleterre.

[3] On voit par ces vers que cette fable a été composée vers le commencement de l'année 1677. Alors les puissances se trouvaient épuisées par la guerre, et désiraient la paix. L'Angleterre, qui seule était restée neutre, devint, par cette raison, l'arbitre des négociations qui se poursuivaient à Nimègue. Toutes les parties belligérantes invoquaient sa médiation : mais Charles II se trouvait fort embarrassé, parce que ses liaisons secrètes avec Louis XIV lui faisaient désirer de prescrire des conditions qui fussent avantageuses à ce monarque, et que d'un autre côté il craignait l'opinion du peuple anglais, si trahissant les intérêts de l'Angleterre, il ne favorisait pas les nations alliées et coalisées contre la France.

LIVRE HUITIÈME.

I. *La Mort et le Mourant.*

La Mort ne surprend point le sage [1] :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
Ce temps, hélas, embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leur paupière.
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse;
La Mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
Il n'est rien de moins ignoré;
Et puisqu'il faut que je le die,
Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure

[1] Non deterret sapientem mors. Cic., *Tusc.*

Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu ;
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh ! n'as-tu pas cent ans ! Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;
Toute chose pour toi semble être évanouie ;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourants, ou malades ;
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république
Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte ; et qu'on fît son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes [1] mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

[1] *Jeunes*, adjectif, est ici pris substantivement. Hardiesse heureuse

Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II. *Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles [1] de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire [2].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain. —
Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée? —
Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours

[1] Dans les éditions modernes de Didot et de Barbou on lit *merveille* au singulier. La Fontaine a mis *merveilles* au pluriel, et le verbe qui précède au singulier. Bossuet et les auteurs de cette époque offrent de nombreux exemples semblables.

[2] Infinitifs changés en substantifs par licence poétique très-heureuse.

(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.

III. *Le Lion, le Loup, et le Renard.*

Un lion, décrépit, goutteux, n'en pouvant plus,
Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse.
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.
Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts [1].

[1] C'est-à-dire de toutes les professions et de toutes les classes. Du temps

Médecins au lion viennent de toutes parts;
De tous côtés lui vient des donneurs de recette.
Dans les visites qui sont faites,
Le renard se dispense, et se tient clos et coi
Le loup en fait sa cour, daube, au coucher du roi,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire:
Je crains, sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage;
Mais j'étais en pèlerinage,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savants; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.
Vous ne manquez que de chaleur;
Le long âge en vous l'a détruite:
D'un loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante?
Le secret sans doute en est beau
Pour la nature défaillante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre.
Le roi goûte cet avis-là.
On écorche, on taille, on démembre
Messire loup. Le monarque en soupa,
Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire;
Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire:

de la Fontaine, les bateleurs, vendeurs de baumes et de spécifiques, et les charlatans de tous les genres, étaient encore plus nombreux qu'aujourd'hui; et, vu l'ignorance et le pédantisme des médecins, ils obtenaient plus de crédit.

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
Les daubeurs [1] ont leur tour d'une ou d'autre manière :
Vous êtes dans une carrière
Où l'on ne se pardonne rien.

[1] Mot heureusement créé par notre poëte, et admis seulement depuis la publication de cette fable dans le dictionnaire de l'Académie française.

IV. *Le Pouvoir des Fables.*

A M. DE BARILLON [1].

La qualité d'ambassadeur
Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
Vous avez bien d'autres affaires
A démêler que les débats
Du lapin et de la belette.
Lisez-les ; ne les lisez pas :
Mais empêchez qu'on ne nous mette
Toute l'Europe sur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis.
J'y consens ; mais que l'Angleterre
Veuille que nos deux rois se lassent d'être amis,
J'ai peine à digérer la chose [2].
N'est-il point encor temps que Louis se repose [3] ?
Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las

[1] Ambassadeur en Angleterre, ami de notre poëte, de madame de Sévigné, de madame de Grignan, et de madame de Coulanges.
[2] Le parlement d'Angleterre s'opposait à ce que Charles favorisât la France.
[3] On négociait alors à Nimègue pour la paix.

De combattre cette hydre ? et faut-il qu'elle oppose
Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?
Si votre esprit plein de souplesse ,
Par éloquence et par adresse ,
Peut adoucir les cœurs et détourner ce coup [1] ,
Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup
Pour un habitant du Parnasse.
Cependant faites-moi la grâce
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardents ,
Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.
Son sujet vous convient , je n'en dirai pas plus :
Sur les éloges que l'envie
Doit avouer qui vous sont dus
Vous ne voulez pas qu'on appuie.

Dans Athène autrefois , peuple vain et léger ,
Un orateur [2] , voyant sa patrie en danger ,
Courut à la tribune ; et , d'un art tyrannique ,
Voulant forcer les cœurs dans une république ,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut
A ces figures violentes
Qui savent exciter les âmes les plus lentes :
Il fit parler les morts , tonna , dit ce qu'il put :
Le vent emporta tout , personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles ,
Étant fait à ces traits , ne daignait l'écouter ;
Tous regardaient ailleurs : il en vit s'arrêter
A des combats d'enfants , et point à ses paroles.
Que fit le harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès , commença-t-il , faisait voyage un jour

[1] Le parlement d'Angleterre voulait qu'en cas que Louis XIV ne consentit pas à faire la paix avec les alliés, Charles II se joignît à eux pour faire la guerre à la France.

[2] Cet orateur se nommait Démade

Avec l'anguille et l'hirondelle :
Un fleuve les arrête, et l'anguille en nageant,
Comme l'hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ;
Et du péril qui le menace
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'apologue réveillée,
Se donne entière à l'orateur.
Un trait de fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même.
Au moment que je fais cette moralité,
Si Peau-d'âne m'était conté [1],
J'y prendrais un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

[1] C'est bien au conte de *Peau-d'âne*, écrit pour l'amusement des enfants, que la Fontaine fait ici allusion, et non pas à la cent vingt-neuvième nouvelle de Bonaventure des Periers, comme l'a prétendu un commentateur de notre poëte. Perrault a mis en vers le conte de *Peau-d'âne*, et il a été publié séparément avec la nouvelle de *Grisélidis* de Boccace, versifiée par le même auteur, mais postérieurement à cette fable. Ces contes de fées, rajeunis du temps de Louis XIV, ont une origine plus ancienne. Voyez les *Lettres sur l'origine de la féerie et sur les contes de fées attribués à Perrault*, 1826, in-12.

V. *L'Homme et la Puce.*

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes

Soit obligé d'avoir incessamment les yeux.
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.

Un sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, ce dit-il, tu devais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue!
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger!

Pour tuer une puce, il voulait obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. *Les Femmes et le Secret.*

Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames ;
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
La nuit, étant près d'elle : O dieux! qu'est-ce cela?
Je n'en puis plus! on me déchire!
Quoi! j'accouche d'un œuf! — D'un œuf? — Oui, le voilà
Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire;
On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas."
La femme, neuve sur ce cas,
Ainsi que sur mainte autre affaire,
Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire;
Mais ce serment s'évanouit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouse, indiscrète et peu fine

Sort du lit quand le jour fut à peine levé;
Et de courir chez sa voisine:
Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé;
N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre:
Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
Au nom de Dieu, gardez-vous bien
D'aller publier ce mystère.
Vous moquez-vous? dit l'autre: ah! vous ne savez guère
Quelle je suis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur [1] s'en retourne chez elle.
L'autre grille déjà de conter la nouvelle:
Elle va la répandre en plus de dix endroits:
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'est pas encor tout; car une autre commère
En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait:
Précaution peu nécessaire,
Car ce n'était plus un secret.
Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée
De bouche en bouche allait croissant,
Avant la fin de la journée
Ils se montaient à plus d'un cent.

[1] Mot de la création de notre poëte, si bien adapté à cette historiette qu'on ne pourrait peut-être l'employer ailleurs.

VII. *Le Chien qui porte à son cou le diné de son Maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or:
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fidèles.

Certain chien, qui portait la pitance au logis,
S'était fait un collier du dîné de son maître.
Il était tempérant, plus qu'il n'eût voulu l'être

Quand il voyait un mets exquis;
Mais enfin il l'était : et, tous tant que nous sommes,
Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
Chose étrange! on apprend la tempérance aux chiens,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes!
Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné,
Un mâtin passe, et veut lui prendre le dîné.
Il n'en eut pas toute la joie
Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat. D'autres chiens arrivent :
Ils étaient de ceux-là qui vivent
Sur le public, et craignent peu les coups.
Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :
Point de courroux, messieurs; mon lopin me suffit :
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier, il vous happe un morceau;
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville
Où l'on met les deniers à la merci des gens.
Échevins, prévôt des marchands,
Tout fait sa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple, et c'est un passe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
Veut défendre l'argent et dit le moindre mot,
On lui fait voir qu'il est un sot.
Il n'a pas de peine à se rendre :
C'est bientôt le premier à prendre.

———

VIII. *Le Rieur et les Poissons*

On cherche les rieurs ; et moi je les évite.
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.
J'en vais peut-être en une fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un rieur était à la table
D'un financier, et n'avait en son coin
Que de petits poissons : tous les gros étaient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
Et puis il feint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris :
Cela suspendit les esprits.
Le rieur alors, d'un ton sage,
Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
Pour les grandes Indes parti,
N'eût depuis un an fait naufrage.
Il s'en informait donc à ce menu fretin :
Mais tous lui répondaient qu'il n'étaient pas d'un âge
A savoir au vrai son destin ;
Les gros en sauraient davantage.
N'en puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
De dire si la compagnie
Prit goût à sa plaisanterie,
J'en doute ; mais enfin il les sut engager
A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
Qui n'en étaient pas revenus,
Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
Les anciens du vaste empire.

IX. *Le Rat et l'Huître.*

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl.
Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.
Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthis sur la rive
Avait laissé mainte huître ; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts ; mais nous n'y bûmes point [1].
D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les disait à travers champs ;
N'étant point de ces rats qui, les livres rongeants,
Se font savants jusques aux dents.
Parmi tant d'huîtres toutes closes
Une s'était ouverte ; et, bâillant au soleil,
Par un doux zéphyr réjouie,
Humait l'air, respirait, était épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.
D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :

[1] Allusion à un passage de Rabelais, livre I, ch. XXXIII, t. I, p. 123. Quand on propose à Picrochole la conquête du monde, et qu'on lui fait traverser en idée, avec toute sa suite, les trois Arabies, il dit : « Ha ! paovres gens, que boirons-nous par ces déserts ? » On lui répond qu'on a pourvu à tout, et que la caravane de la Mecque s'y trouve, et lui fournit du pain et du vin. « Voire (dit Picrochole), mais nous ne « busmes poinct frais. »

Qu'aperçois-je! dit-il; c'est quelque victuaille!
Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.
Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se sent pris comme aux lacs; car l'huître tout d'un coup
Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement:
Nous y voyons premièrement
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre.

X. *L'Ours et l'Amateur des jardins.*

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon [1], vivait seul et caché.
Il fût devenu fou: la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait;
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,

[1] Le vainqueur de la Chimère, qui, ayant eu le malheur de tuer son frère, fut plongé dans une mélancolie si profonde qu'elle ne finit qu'avec sa vie.

Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein *,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire [1] ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte, et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble :
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier ;
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur ; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.

[1] L'ours commun est frugivore.

* VAR. *Destin*, dans quelques éditions modernes ; mais c'est une mauvaise leçon, qu'aucune édition originale n'autorise.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il; et voici comme.
Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

XI. *Les deux Amis.*

Deux vrais amis vivaient au Monomotapa;
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,
Et mettait à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis sort du lit en alarme;
Il court chez son intime, éveille les valets :
Morphée avait touché le seuil de ce palais.
L'ami couché s'étonne; il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, et dit : Il vous arrive peu
De courir quand on dort; vous me paraissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le somme :
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici. S'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée; allons. Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Était à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point :

Je vous rends grâce de ce zèle.
Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
J'ai craint qu'il ne fût vrai; je suis vite accouru.
Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? Que t'en semble, lecteur ?
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.
Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :
Un songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII. *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.*

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas;
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire :
Le charton [1] n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin [2].
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,

[1] Charton ou chareton, vieux mot pour charretier, voiturier.

[2] Tabarin était le bouffon gagé d'un nommé Mondor, vendeur de baume et d'onguent, qui avait établi son théâtre à Paris, sur la place du Pont-Neuf, du côté de la place Dauphine, au commencement du dix-septième siècle. Les farces comiques et ordurières qui y furent jouées eurent un succès prodigieux, et servirent à duper et à divertir la cour et la ville. Tabarin en acquit une telle célébrité qu'on imprima ses lazzi, et que ce recueil eut six éditions; il est intitulé *Recueil général et fantaisies de Tabarin, divisé en deux parties*, etc. Paris, 1625. Cette fable de la Fontaine et quelques vers de Boileau ont procuré à Tabarin une sorte d'immortalité qu'il n'aurait pas obtenue par son insipide recueil et par son ignoble talent.

Bonnes gens, s'étonnaient qu'il criât au secours ;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?
Tu nous étourdis tous : que ne te tiens-tu coi ?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire :
Regarde ce mouton ; a-t-il dit un seul mot ?
Il est sage. Il est un sot,
Repartit le cochon : s'il savait son affaire,
Il crierait, comme moi, du haut de son gosier ;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine :
Je ne sais pas s'ils ont raison ;
Mais quant à moi, qui ne suis bon
Qu'à manger, ma mort est certaine.
Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin ;
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

XIII. *Tircis et Amarante*

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY[1].

J'avais Ésope quitté
Pour être tout à Boccace[2] ;

[1] Gabrielle-Françoise Brulart de Sillery, nièce, par sa mère, du duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut mariée le 23 mai 1675 à Louis de Tibergeau, marquis de la Mothe au Maine, et mourut à Paris, le 27 juin 1732, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. (Voyez notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 289.) Ces faits prouvent que notre auteur a composé cette fable avant le mois de mai 1675.

[2] Un grand nombre de fables de notre poëte sont tirées d'Ésope, et

Mais une divinité
Veut revoir sur le Parnasse
Des fables de ma façon.
Or, d'aller lui dire : Non,
Sans quelque valable excuse,
Ce n'est pas comme on en use
Avec les divinités,
Surtout quand ce sont de celles
Que la qualité de Belles
Fait reines des volontés.
Car, afin que l'on le sache,
C'est Sillery qui s'attache
A vouloir que, de nouveau,
Sire loup, sire corbeau,
Chez moi se parlent en rime.
Qui dit Sillery dit tout :
Peu de gens en leur estime
Lui refusent le haut bout;
Comment le pourrait-on faire?

Pour venir à notre affaire,
Mes contes, à son avis,
Sont obscurs : les beaux esprits
N'entendent pas toute chose [1].
Faisons donc quelques récits
Qu'elle déchiffre sans glose :

il a puisé dans Boccace les sujets de plusieurs de ses contes. Il en avait publié un recueil en 1675, dont la vente avait été interdite par sentence de police : ce qui ne l'empêchait pas d'avouer qu'il s'occupait encore à composer de nouveaux contes. Peut-être aussi cet aveu prouve-t-il que la composition de cette fable est antérieure à l'année 1675. Quoi qu'il en soit, il inséra de nouveaux contes parmi d'autres poésies de lui, publiées postérieurement à cette fable, en 1682 et en 1685.

[1] Une demoiselle qui ne craignait pas d'avouer qu'elle avait lu les contes de notre poëte devait désirer faire croire qu'elle ne les comprenait pas bien. Il est étonnant qu'un esprit aussi délié que Chamfort n'ait pas entendu le sens de cette phrase, ni aperçu l'ironie fine et délicate qu'elle renferme.

Amenons des bergers ; et puis nous rimerons
Ce que disent entre eux les loups et les moutons.

Tircis disait un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrais-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur ?
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appelez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —
L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir ;
On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire,
On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.
Tircis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,

Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

XIV. *Les Obsèques de la Lionne.*

La femme du lion mourut;
Aussitôt chacun accourut
Pour s'acquitter envers le prince
De certains compliments de consolation,
Qui sont surcroît d'affliction.
Il fit avertir sa province
Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu; ses prévôts y seraient
Pour régler la cérémonie,
Et pour placer la compagnie.
Jugez si chacun s'y trouva.
Le prince aux cris s'abandonna,
Et tout son antre en résonna :
Les lions n'ont point d'autre temple.
On entendit, à son exemple,
Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens,
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître *.
Peuple caméléon, peuple singe du maître;
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire?

* VAR. *Édition de* 1678 : parêtre. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poëtes de son temps.

Cette mort le vengeait : la reine avait jadis
Étranglé sa femme et son fils.
Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,
Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ! Venez, loups,
Vengez la reine ; immolez, tous,
Ce traître à ses augustes mânes.
Le cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs *
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose !
Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât ; vous serez leur ami.

* VAR. Les éditions, excepté celle de Coste, 1743, et celle de Didot pour le Dauphin, mettent à tort *le temps des pleurs*.

XV. *Le Rat et l'Éléphant.*

Se croire un personnage est fort commun en France :
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois :
La sotte vanité nous est particulière.
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant
Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage
Une sultane de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,
Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.
Le rat s'étonnait que les gens
Fussent touchés de voir cette pesante masse :
Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.
Il en aurait dit davantage ;
Mais le chat, sortant de sa cage,
Lui fit voir en moins d'un instant
Qu'un rat n'est pas un éléphant.

XVI. *L'Horoscope.*

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, jusques à consulter
Sur le sort de sa géniture
Les diseurs de bonne aventure.
Un de ces gens lui dit que des lions surtout
Il éloignât l'enfant jusques à certain âge;
Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le père, pour venir à bout
D'une précaution sur qui roulait la vie
De celui qu'il aimait, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint; mais, quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.
Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle était grand, plus fort fut le désir.
Il savait le sujet des fatales défenses,
Et comme ce logis, plein de magnificences,
Abondait partout en tableaux,
Et que la laine et les pinceaux
Traçaient de tous côtés chasses et paysages,

En cet endroit des animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
Ah ! monstre, cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre
Aux transports violents de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.
Sous la tapisserie un clou se rencontra :
Ce clou le blesse, il pénétra
Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut [1].

Même précaution nuisit au poëte Eschyle.
Quelque devin le menaça, dit-on,
De la chute d'une maison.
Aussitôt il quitta la ville,
Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux
Un aigle, qui portait en l'air une tortue,
Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Étant de cheveux dépourvue,
Laissa tomber sa proie, afin de la casser :
Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
Que craint celui qui le consulte ;
Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
Je ne crois point que la Nature
Se soit lié les mains, et nous les lie encor

[1] M. Solvet dit dans ses *Études sur la Fontaine* (t. II, p. 77), qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poëte Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Élisabeth Thomas, avec laquelle Dryden était fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Voyez *The critical and Miscellaneous pros works* of John Dryden, in-8°, 1800, t. I, p. 404-421.

Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
Il dépend d'une conjoncture
De lieux, de personnes, de temps;
Non des conjonctions de tous ces charlatans.
Ce berger et ce roi sont sous même planète,
L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
Jupiter [1] le voulait ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connaissance.
D'où vient donc que son influence
Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
Comment percer des airs la campagne profonde?
Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
Un atome la peut détourner en chemin :
Ou l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?
L'état où nous voyons l'Europe [2]
Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
Que ne l'a-t-il donc dit? Mais nul d'eux ne l'a su.
L'immense éloignement, le point et sa vitesse,
Celle aussi de nos passions,
Permettent-ils à leur faiblesse
De suivre pas à pas toutes nos actions?
Notre sort en dépend : sa course entre-suivie
Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au compas
Tracer le cours de notre vie!

Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop chéri, ni le bonhomme Eschyle,
N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hasard.

[1] Il est ici planète.
[2] Lorsque la Fontaine composait cette fable, presque toute l'Europe était en guerre contre la France.

XVII. *L'Ane et le Chien.*

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
L'âne un jour pourtant s'en moqua :
Et ne sais comme il y manqua ;
Car il est bonne créature.
Il allait par pays, accompagné du chien,
Gravement, sans songer à rien ;
Tous deux suivis d'un commun maître.
Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
Il était alors dans un pré
Dont l'herbe était fort à son gré
Point de chardon pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
Il ne faut pas toujours être si délicat ;
Et, faute de servir ce plat,
Rarement un festin demeure.
Notre baudet s'en sut enfin
Passer pour cette fois. Le chien, mourant de faim,
Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
Je prendrai mon dîné dans le panier au pain.
Point de réponse ; mot [1] : le roussin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment
Il ne perdît un coup de dent.
Il fit longtemps la sourde oreille :
Enfin il répondit : Ami, je te conseille
D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute, à son réveil,
Ta portion accoutumée :
Il ne saurait tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un loup
Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée
L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

[1] Pas un mot. Ellipse.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
Il ne saurait tarder : détale vite, et cours.
Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu veux m'en croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.

XVIII. *Le Bassa et le Marchand.*

Un marchand grec en certaine contrée
Faisait trafic. Un bassa [1] l'appuyait ;
De quoi le Grec en bassa le payait,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci coûtait tant,
Que notre Grec s'allait partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir leur support en commun.
Eux trois voulaient moins de reconnaissance
Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
Le Grec écoute ; avec eux il s'engage,
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder ; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.

[1] Un bacha ou pacha.

Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre [1]; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes;
Même l'on veut que j'en craigne les suites;
Mais je te crois un trop homme de bien;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Ecoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourraient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il était un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
D'un dogue de qui l'ordinaire
Était un pain entier. Il fallait bien et beau
Donner cet animal au seigneur du village.
Lui, berger, pour plus de ménage,
Aurait deux ou trois mâtineaux,
Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
Bien mieux que cette bête seule.
Il mangeait plus que trois; mais on ne disait pas
Qu'il avait aussi triple gueule
Quand les loups livraient des combats.
Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
Du choix de semblable canaille.

[1] Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venait de recevoir une lettre qui lui annonçait que celui-ci voulait l'empoisonner. (ARRIAN., l. II, c. XIV; JUSTIN., l. XI, c. XIII; PLUTARCH., *in Alexandr.*, p. 28.

Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
Que, tout compté, mieux vaut en bonne foi
S'abandonner à quelque puissant roi,
Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

XIX. *L'Avantage de la Science.*

Entre deux bourgeois d'une ville
S'émut [1] jadis un différend :
L'un était pauvre, mais habile ;
L'autre, riche, mais ignorant.
Celui-ci sur son concurrent
Voulait emporter l'avantage ;
Prétendait que tout homme sage
Était tenu de l'honorer.
C'était tout homme sot : car pourquoi révérer
Des biens dépourvus de mérite ?
La raison m'en semble petite.
Mon ami, disait-il souvent
Au savant,
Vous vous croyez considérable ;
Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
Que sert à vos pareils de lire incessamment [2] ?
Ils sont toujours logés à la troisième chambre,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre [3].
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.

[1] Survint, s'éleva.
[2] Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.
Art poétique, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairement *sans délai*.
[3] c'est-à-dire au troisième étage.

La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien!
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait! notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
A messieurs les gens de finance
De méchants livres bien payés.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le sort qu'ils méritaient.
L'homme lettré se tut, il avait trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient:
L'un et l'autre quitta sa ville.
L'ignorant resta sans asile;
Il reçut partout des mépris:
L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

XX. *Jupiter et les Tonnerres*

Jupiter, voyant nos fautes,
Dit un jour, du haut des airs:
Remplissons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'univers
Habités par cette race
Qui m'importune et me lasse.
Va-t'en, Mercure, aux enfers.
Amène-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop chérie,
Tu périras cette fois!

Jupiter ne tarda guère
A modérer son transport.
O vous, rois, qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort,
Laissez, entre la colère
Et l'orage qui la suit,
L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie; et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnerre, ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux,
Se contenta de leur crainte;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il? Notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit;
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx, et promit

De former d'autres orages :
Ils seraient sûrs. On sourit;
On lui dit qu'il était père,
Et qu'il laissât, pour le mieux,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain * entreprit l'affaire.
Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux [1] :
L'un jamais ne se fourvoie;
Et c'est celui que toujours
L'Olympe en corps nous envoie :
L'autre s'écarte en son cours;
Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte;
Bien souvent même il se perd;
Et ce dernier en sa route
Nous vient du seul Jupiter.

[1] Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, était une flèche fort grosse, dont le fer avait la pointe triangulaire.

* Var. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduirait dans ce vers une désagréable cacophonie.

XXI. *Le Faucon et le Chapon.*

Une traîtresse voix bien souvent vous appelle;
Ne vous pressez donc nullement :
Ce n'était pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
Que le chien de Jean de Nivelle [1].

[1] Allusion au proverbe qui dit : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle.* La Fontaine parait avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre allait se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelle* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avaient des biens considérables, et de venir servir le roi; aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de *chiens*, et les déshérita.

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
Était sommé de comparaître
Par-devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose,
Petit, petit, petit! mais, loin de s'y fier,
Le Normand et demi laissait les gens crier.
Serviteur, disait-il; votre appât est grossier:
On ne m'y tient pas, et pour cause.
Cependant un faucon sur sa perche voyait
Notre Manseau qui s'enfuyait.
Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.
Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devait, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise en un plat, honneur, dont la volaille
Se serait passé aisément.
L'oiseau chasseur lui dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend: es-tu sourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le chapon: mais que me veut-il dire?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau?
Reviendrais-tu pour cet appeau?
Laisse-moi fuir; cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
Si tu voyais mettre à la broche
Tous les jours autant de faucons
Que j'y vois mettre de chapons,
Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

XXII. *Le Chat et le Rat.*

Quatre animaux divers, le chat grippe-fromage,
Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
Dame belette au long corsage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
Tant y furent, qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir :
L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie,
Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.
Le pauvre chat dit : Cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit [1],
Viens m'aider à sortir du piége où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens, par amour singulière [2],
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, et j'en rends grâces aux dieux
J'allais leur faire ma prière,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi, repartit le chat.

[1] C'est-à-dire à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière.

[2] Le mot *amour* était des deux genres, surtout en vers, et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, acte II, sc. I.)

Dispose de ma griffe, et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite.
La belette était près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat, et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon, puis un autre, et puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paraît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère, dit-il, viens m'embrasser ; ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ?

XXIII. *Le Torrent et la Rivière.*

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tombait des montagnes :
Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;
Il faisait trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osait passer
Une barrière si puissante;
Un seul vit des voleurs; et se sentant presser,
Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
Ce n'était que menace et bruit sans profondeur :
Notre homme enfin n'eut que la peur.
Ce succès lui donnant courage,
Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,
Il rencontra sur son passage
Une rivière dont le cours,
Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,
Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :
Point de bords escarpés, un sable pur et net.
Il entre; et son cheval le met
A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :
Tous deux au Styx allèrent boire;
Tous deux, à nager malheureux,
Allèrent traverser, au séjour ténébreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :
Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. *L'éducation.*

Laridon et César, frères dont l'origine
Venait de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
A deux maîtres divers échus au temps jadis,
Hantaient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine.
Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverse nourriture [1]
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'altérant, un certain marmiton

[1] Ce mot était autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

Nomma celui-ci Laridon.
Son frère, ayant couru mainte haute aventure,
Mis maint cerf aux abois, maint sanglier [1] abattu,
Fut le premier César que la gent [2] chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fît en ses enfants dégénérer son sang.
Laridon négligé témoignait sa tendresse
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance :
Tourne-broches [3] par lui rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,
Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :
Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
Faute de cultiver la nature et ses dons,
Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

[1] Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarets, dans la préface de son poëme de *Clovis*, se plaignait que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulussent faire les mots *sanglier, ouvrier, bouclier,* et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutait-il, que depuis qu'on « parle français on a toujours fait ces mots de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarets se plaignait.

[2] La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poëtes.

[3] On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

XXV. *Les deux Chiens et l'Ane mort.*

Les vertus devraient être sœurs,
Ainsi que les vices sont frères.
Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :
J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,

Peuvent loger sous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un sujet éminemment placées
Se tenir par la main sans être dispersées.
L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais froid.
Parmi les animaux, le chien se pique d'être
Soigneux, et fidèle à son maître ;
Mais il est sot, il est gourmand :
Témoin ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,
Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.
Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :
Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;
J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?
Eh ! qu'importe quel animal ?
Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.
Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.
Buvons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera
Bientôt à sec, et ce sera
Provision pour la semaine.
Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparaît à son âme.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas,
S'outrant [1] pour acquérir des biens ou de la gloire !
Si j'arrondissais mes états !
Si je pouvais remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela, c'est la mer à boire ;

[1] S'excédant, se ruinant.

Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encor loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

XXVI. *Démocrite et les Abdéritains.*

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste, et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage[1].
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate, et l'invita,
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et, mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats :
Maintenant il parle à lui-même.

[1] Démocrite était le sage. Ellipse.

Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
Cherchait dans l'homme et dans la bête
Quel siége a la raison, soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser:
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale.
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu?

XXVII. *Le Loup et le Chasseur.*

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
Ne dira-t-il jamais: C'est assez, jouissons?

Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
Je te rebats ce mot; car il vaut tout un livre :
Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès demain. —
Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin :
Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie était honnête, un daim avec un faon*;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier[1], monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordaient; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie;
Vient à lui, le découd[2], meurt vengé sur son corps,
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux [3];

[1] Ce mot est ici de deux syllabes.

[2] Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les « blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, p. 66.

[3] Mot déjà vieux du temps de la Fontaine, mais qu'il nous conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.

* VAR. La Fontaine a écrit *fan*, et c'est ainsi qu'on prononce.

L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager, ces rencontres sont rares.
(Ainsi s'excusent les avares.)
J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,
Si je sais compter, toutes pleines.
Commençons dans deux jours; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez.
En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette[1]
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :
La convoitise perdit l'un;
L'autre périt par l'avarice.

[1] *Sagette* pour *flèche*, du mot latin *sagitta*, ne se disait déjà plus du temps de la Fontaine; mais il était fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier et de Scarron.

LIVRE NEUVIÈME.

I. *Le Dépositaire infidèle.*

Grâce aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages :
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages,
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, et des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force sots, force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs :
Tout homme ment dit le sage.
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes,
Mais que tous, tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,

Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Ésope et comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire,
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant et d'un sot.
Voici le fait :

Un trafiquant de Perse,
Chez son voisin, s'en allant en commerce,
Mit en dépôt un cent de fer un jour.
Mon fer ? dit-il, quand il fut de retour. —
Votre fer ! il n'est plus : j'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens ; mais qu'y faire ? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus
On me l'a dérobé : plaignez mon infortune.
Le marchand repartit : Hier au soir, sur la brune.

Un chat-huant s'en vint votre fils enlever ;
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le père dit : Comment voulez-vous que je croie
Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment :
Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je ;
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment après ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les chats-huants d'un pays
Où le quintal de fer par un seul rat se mange,
Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?
L'autre vit où tendait cette feinte aventure :
Il rendit le fer au marchand,
Qui lui rendit sa géniture[1].

Même dispute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux était de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ;
Tout est géant chez eux : écoutez-les, l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monstres à foison.
Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
Le premier se moquant, l'autre reprit : Tout doux ;
On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant : l'homme au fer fut habile.
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raison combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

[1] Son fils, celui qu'il a engendré. Ce mot est vieux, et du style vulgaire ; mais il est expressif.

II. *Les deux Pigeons.*

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage[1]..
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyrs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point ;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.

[1] Phrase elliptique, pour dire : Affaiblissent votre courage au point de vous faire changer de résolution.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt, et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier[1], quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et d'un coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :

[1] Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse. « *Lier* se « dit lorsque le faucon enlève en l'air sa proie dans ses serres, ou lors- « que l'ayant assommée il la *lie* de ses serres, et la tient à terre. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 117.

Que bien, que mal[1], elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau.
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

[1] Pour *tant bien que mal*. Locution qu'on rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs.

III. *Le Singe et le Léopard.*

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient, chacun à part.
L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire[1]

[1] Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très-bien un des commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard, mis en scène dans

Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée!
La bigarrure plaît : partant [1] chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait; bientôt chacun sortit [2].
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce;
Venez, messieurs, je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,
Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille.
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler [3],
Car il parle, on l'entend [4] : il sait danser, baller [5],
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux; et le tout pour six blancs :
Non, messieurs, pour un sou; si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte [6].

cette fable, sont derrière le rideau, et sont censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives, ou des bateleurs qui les montrent.

[1] Par ce moyen.

[2] Ceci vient à l'appui de ce que nous avons dit, que les deux animaux sont cachés, et ne parlent à l'assemblée que par l'organe de ceux qui les montrent.

[3] Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance *arrive en trois bateaux*, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Rabelais, qui dit, l. I, ch. XVI, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en trois quaraques et un brigantin, » t. I, p. 56, in-4°.

[4] « A quoi bon, dit un commentateur de notre fabuliste, affirmer que « le singe parle, qu'on l'entend, puisque cette harangue est de lui. » C'est précisément parce qu'elle n'est pas de lui, que le poëte prête ces mots essentiels à l'affiche ou au bateleur qui fait ainsi parler le singe.

[5] Vieux mot, qui vient de l'italien *ballare*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.

[6] Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée, et prouve que le singe au nom duquel on parle n'est pas en présence des spectateurs du dehors.

Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables ;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents !

IV. *Le Gland et la Citrouille.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve [1].
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo *, que tu n'es point entré

[1] Vieux mot pour *trouve*.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui *treuve*.
MOLIÈRE, *Misanthrope*, acte I, sc. 1.

Le *Misanthrope* fut joué en 1666, et cette fable parut en 1678.

L'usage de mettre *trouve* pour *treuve* n'était pas très-ancien; car ce verbe est constamment écrit de cette manière, et non par la nécessité de la rime, dans une pièce de Quinault, *le feint Alcibiade*, imprimée en 1658, in-12, chez A. Courbé, à Paris. Dans la scène IV du troisième acte on lit :

Je *treuve*, en vous voyant, tout ce que je souhaite.

Et dans la dédicace à Fouquet, de la même pièce, on lit encore : « Cette vérité que tout autre que vous *treuverait* trop hardie. »

* VAR. Dans toutes les éditions données par la Fontaine, ce mot est ainsi écrit; l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poëte; il est, dans Cyrano de Bergerac, donné à un des personnages du *Pédant joué*.

Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

V. *L'Écolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin.*

Certain enfant qui sentait son collége,
Doublement sot et doublement fripon
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison,
Chez un voisin dérobait, ce dit-on,
Et fleurs et fruits. Ce voisin, en automne,
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avait la fleur, les autres le rebut.
Chaque saison apportait son tribut,
Car au printemps il jouissait encore
Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre écolier.
Qui, grimpant sans égard sur un arbre fruitier,
Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
Avant-coureurs des biens que promet l'abondance:
Même il ébranchait l'arbre; et fit tant à la fin
Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maître de la classe.
Celui-ci vint suivi d'un cortége d'enfants:
Voilà le verger plein de gens
Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce,
Accrut le mal en amenant
Cette jeunesse mal instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
Qui pût servir d'exemple. et dont toute sa suite
Se souvînt à jamais comme d'une leçon.
Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
Avec force traits de science.
Son discours dura tant, que la maudite engeance
Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
Hors de leur place, et qui n'ont point de fin,
Et ne sais bête au monde pire
Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
Ne me plairait aucunement.

VI. *Le Statuaire, et la Statue du Jupiter*

Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il sera dieu: même je veux

Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux :
Voilà le maître de la terre.

L'artisan [1] exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter que la parole :

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

A la faiblesse du sculpteur
Le poëte [2] autrefois n'en dut guère [3],
Des dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci;
Les enfants n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur païenne, qui se vit
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
Les intérêts de leur chimère :

[1] Le mot *artisan* et même le mot *ouvrier* étaient alors mieux appropriés au style noble que le mot *artiste*, qu'on n'employait guère que pour désigner les hommes habiles en opérations docimastiques. Voyez à ce sujet les *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94; et la première édition du *Dictionnaire de l'Académie françoise*, 1694, in-folio.
[2] *Poëte* est ici de deux syllabes.
[3] C'est-à-dire ne le céda pas.

Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités,
Autant qu'il peut, ses propres songes :
L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.

VII. *La Souris métamorphosée en Fille.*

Une souris tomba du bec d'un chat-huant :
Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
Chaque pays a sa pensée.
La souris était fort froissée.
De cette sorte de prochain
Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
Le traite en frère. Ils ont en tête
Que notre âme, au sortir d'un roi,
Entre dans un ciron, ou, dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
De prier un sorcier qu'il logeât la souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le sorcier en fit une fille
De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté [1].
Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
Il dit à cet objet si doux :
Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
De l'honneur d'être votre époux.

[1] C'est-à-dire plus encore que Pâris ne fit pour Hélène.

En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puissant de tous.
Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
C'est toi qui seras notre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits;
Je vous conseille de le prendre.
Hé bien! dit le bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? — Hélas! non; car le vent
Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
Le bramin fâché s'écria :
O vent donc, puisque vent y a,
Viens dans les bras de notre belle!
Il accourait; un mont en chemin l'arrêta.
L'éteuf [1] passant à celui-là,
Il le renvoie, et dit : J'aurais une querelle
Avec le rat; et l'offenser
Ce serait être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de rat, la damoiselle*
Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
Un rat! un rat : c'est de ces coups
Qu'Amour fait; témoin telle et telle.
Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
Prouve assez bien ce point; mais, à la voir de près,
Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
Car quel époux n'est point au Soleil préférable,
En s'y prenant ainsi? Dirai-je qu'un géant
Est moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire,
La belle au chat, le chat au chien,

[1] La balle. On nomme *éteuf* la balle du jeu de longue paume.

* VAR. Dans les éditions de Didot aîné on lit *demoiselle*, mais à tort. La Fontaine se sert encore du mot *damoiselle* dans la fable XVII du livre III; et ce mot, qui est féminin de damoiseau, n'est pas le synonyme de demoiselle.

Le chien au loup. Par le moyen
De cet argument circulaire,
Pilpay jusqu'au Soleil eût enfin remonté;
Le Soleil eût joui de la jeune beauté.
Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
Je prends droit là-dessus contre le bramin même,
Car il faut, selon son système,
Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
Aille puiser son âme en un trésor commun :
Toutes sont donc de même trempe;
Mais, agissant diversement
Selon l'organe seulement,
L'une s'élève et l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps si bien organisé
Ne put obliger son hôtesse
De s'unir au Soleil? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
Les âmes des souris et les âmes des belles
Sont très-différentes entre elles,
Il en faut revenir toujours à son destin,
C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

VIII. *Le Fou qui vend la Sagesse.*

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :
Je ne te puis donner un plus sage conseil.
Il n'est enseignement pareil
A celui-là de fuir une tête éventée.
On en voit souvent dans les cours :

Le prince y prend plaisir [1]; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux sots. aux ridicules.

Un fol allait criant par tous les carrefours
Qu'il vendait la sagesse : et les mortels crédules
De courir à l'achat; chacun fut diligent.
On essuyait force grimaces;
Puis on avait pour son argent,
Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
La plupart s'en fâchaient; mais que leur servait-il ?
C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
Ou de s'en aller sans rien dire
Avec son soufflet et son fil.
De chercher du sens à la chose,
On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.
La raison est-elle garant
De ce que fait un fou ? le hasard est la cause
De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
Un des dupes un jour alla trouver un sage,
Qui, sans hésiter davantage,
Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs.
Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,
La longueur de ce fil; sinon je les tiens sûrs
De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé; ce fou vend la sagesse.

[1] La Fontaine fait ici allusion à l'Angely, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.

IX. *L'Huître et les Plaideurs.*

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
Une huître, que le flot y venait d'apporter :

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent;
A l'égard de la dent il fallut contester.
L'un se baissait déjà pour amasser[1] la proie;
L'autre le pousse, et dit : il est bon de savoir
Qui de nous en aura la joie.
Celui qui le premier a pu l'apercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.
Si par là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ai pas mauvais aussi,
Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.
Pendant tout ce bel incident,
Perrin Dandin[2] arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles[3].

[1] *Ramasser*, dans un grand nombre d'éditions : mais aucune des éditions originales ne porte cette leçon. L'Académie française, dans la première édition de son dictionnaire, définit de la manière suivante le verbe *amasser :* « Relever de terre ce qui est tombé. *Amasser ses gants, amasser un papier.* » Aujourd'hui le mot propre, dans ces phrases, serait *ramasser*. La langue a varié.

[2] Nom donné par Rabelais à un homme de justice. (*Pantagruel*, III, 39.) Depuis, Racine, par sa comédie des *Plaideurs*, et la Fontaine, par ses fables, ont rendu ce nom populaire.

[3] Expression proverbiale, pour dire ne leur laisse rien.

X. *Le Loup, et le Chien maigre.*

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut beau dire,
On le mit dans la poêle à frire[1].
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
Sous espoir de grosse aventure,
Est imprudence toute pure.
Le pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas tort :
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
Maintenant il faut que j'appuie
Ce que j'avançai lors[2], de quelque trait encor.
Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
Trouvant un chien hors du village,
S'en allait l'emporter. Le chien représenta
Sa maigreur : Jà[3] ne plaise à votre seigneurie
De me prendre en cet état-là ;
Attendez : mon maître marie
Sa fille unique, et vous jugez
Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
Le loup le croit, le loup le laisse.
Le loup, quelques jours écoulés,
Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre ;
Mais le drôle était au logis.
Il dit au loup par un treillis :
Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi.
Ce portier du logis était un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.
Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier,

[1] Voyez la fable III du livre V.
[2] Lors, pour alors.
[3] Déjà, à présent. Vieux langage.

Dit-il; et de courir. Il était fort agile;
Mais il n'était pas fort habile;
Ce loup ne savait pas encor bien son métier.

XI. *Rien de trop.*

Je ne vois point de créature
Se comporter modérément.
Il est certain tempérament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? nullement:
Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive guère.
Le blé, riche présent de la blonde Cérès,
Trop touffu bien souvent épuise les guérets:
En superfluités s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il ôte à son fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins; tant le luxe sait plaire!
Pour corriger le blé, Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excès des prodigues moissons:
Tout au travers ils se jetèrent,
Gâtèrent tout, et tout broutèrent,
Tant que le ciel permit aux loups
D'en croquer quelques-uns: ils les croquèrent tous;
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
Puis le ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abusèrent
A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.
Il faudrait faire le procès
Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante
Qui ne pèche en ceci. Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point.

XII. *Le Cierge.*

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
Au mont Hymette[1], et se gorger
Des trésors qu'en ce lieu les zéphyrs entretiennent.
Quand on eut des palais de ces filles du ciel
Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
Ou, pour dire en français la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie,
Maint cierge aussi fut façonné.
Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;
Et, nouvel Empédocle[2] aux flammes condamné
Par sa propre et pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné:
Ce cierge ne savait grain de philosophie.

Tout en tout est divers: ôtez-vous de l'esprit
Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
L'Empédocle de cire au brasier se fondit:
Il n'était pas plus fou que l'autre.

[1] Hymette était une montagne célébrée par les poëtes, située dans l'Attique, et où les Grecs recueillaient d'excellent miel. (*Note de la Fontaine.*)

[2] Empédocle était un philosophe ancien, qui, ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule; et, trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, et que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du mont. (*Note de la Fontaine.*)

XIII. *Jupiter et le Passager.*

Oh ! combien le péril enrichirait les dieux,
Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guère
De ce qu'on a promis aux cieux;
On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier;
Il ne se sert jamais d'huissier.
Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissements ?

Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphants
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu; le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire;
Mais, après quelques jours, le dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

XIV. *Le Chat et le Renard.*

Le chat et le renard, comme beaux petits saints,
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufs [1], deux archipatelins [2],
Deux francs patte-pelus [3], qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisaient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours :
Sans elle on dormirait toujours.
Nos pèlerins s'égosillèrent.
Ayant bien disputé, l'on parla du prochain.
Le renard au chat dit enfin :
Tu prétends être fort habile;
En sais-tu tant que moi? J'ai cent ruses au sac.
Non, dit l'autre : je n'ai qu'un tour dans mon bissac;
Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la dispute à l'envi.
Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
Une meute apaisa la noise.
Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami;

[1] Au lieu de tartufes. L'*e* est retranché pour la mesure du vers, et par licence poétique.

[2] Un des commentateurs de notre poëte remarque avec raison que les deux substantifs *tartufe* et *patelin*, créés par le théâtre, présentent à l'esprit un sens plus déterminé qu'*hypocrite* et *câlin*, parce que la scène, en nous montrant ces deux personnages, a bien arrêté pour nous l'analogie de leurs noms avec leurs caractères.

[3] Rabelais, dans l'ancien prologue du quatrième livre de *Pantagruel* (t. II, p. xj), dit : « Adjugez quoi? et qui? tous les vieux quartiers de « lune aux caphards, cagots, matagots, botineurs, papelards, burgotz, « *patespelues*, porteurs de rogatons, chattemittes. » Le Duchat croit que la dénomination de *patespelues* dérive de l'allusion à la supercherie de Jacob, qui se couvrait les mains de peaux de bêtes pour supplanter Ésaü.

Cherche en ta cervelle matoise
Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
A ces mots, sur un arbre il grimpa bel et bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
Tous les confrères de Brifaut[1].
Partout il tenta des asiles[2] ;
Et ce fut partout sans succès ;
La fumée y pourvut, ainsi que les bassets.
Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglèrent du premier bond.

Le trop d'expédients peut gâter une affaire :
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon.

[1] Tous les chiens de chasse. Le nom de *Brifaut*, qui autrefois signifiait *goulu*, est bien approprié à un nom de chien.
[2] Partout il tenta de se mettre à l'abri dans des asiles. Ellipse hardie, mais heureuse.

XV. *Le Mari, la Femme, et le Voleur*.

Un mari fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
Jamais œillade de la dame,
Propos flatteur et gracieux,
Mot d'amitié, ni doux sourire
Déifiant le pauvre sire,
N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
Je le crois ; c'était un mari.
Il ne tint point à l'hyménée
Que, content de sa destinée,
Il n'en remerciât les dieux.
Mais quoi ! si l'amour n'assaisonne

Les plaisirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
Notre épouse étant donc de la sorte bâtie,
Et n'ayant caressé son mari de sa vie,
Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doléance.
La pauvre femme eut si grand'peur
Qu'elle chercha quelque assurance
Entre les bras de son époux.
Ami voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
Me serait inconnu ! Prends donc en récompense
Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance ;
Prends le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux, ni fort délicats :
Celui-ci fit sa main.
J'infère de ce conte
Que la plus forte passion
C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion,
Et l'amour quelquefois : quelquefois il la dompte[1] ;
J'en ai pour preuve cet amant
Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame,
L'emportant à travers la flamme.
J'aime assez cet emportement ;
Le conte m'en a plu toujours infiniment :
Il est bien d'une âme espagnole,
Et plus grande encore que folle[2].

[1] C'est-à-dire, quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur.

[2] La Fontaine fait ici allusion à l'aventure du comte de Villa-Médina avec Élisabeth de France, fille de Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne. Pour attirer Élisabeth chez lui, le comte de Villa-Médina imagina de donner à toute la cour un spectacle à machines qu'il fit monter à grands frais. Pendant la représentation, il fit mettre le feu à son propre palais : puis, profitant du désordre et de la frayeur causée par les flammes qui s'élevaient de toutes parts, il s'empara de la reine, et satisfit ainsi, par la perte de la moitié de sa fortune et au risque de sa vie, le désir qu'il avait d'embrasser celle qu'il aimait, et de l'enlever dans ses bras. Voyez le *Voyage d'Espagne*, par Aarsen de Sommerdick ; Cologne, 1666, in-18, p. 49, ou p. 51 de la première édition, même année, mais sans indication de ville

XVI. *Le Trésor et les deux Hommes.*

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource,
Et logeant le diable en sa bourse[1],
C'est-à-dire n'y logeant rien,
S'imagina qu'il ferait bien
De se pendre, et finir lui-même sa misere,
Puisqu'aussi bien sans lui la faim le viendrait faire :
Genre de mort qui ne duit[2] pas
A gens peu curieux de goûter le trépas.
Dans cette intention, une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure.
Il y porte une corde, et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille, vieille et peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
Notre désespéré le ramasse, et l'emporte,
Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grands pas se retire,
L'homme au trésor arrive, et trouve son argent
Absent.
Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme!
Je ne me pendrai pas! Et vraiment si ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs était tout prêt; il n'y manquait qu'un homme:

[1] L'origine de cette expression proverbiale est racontée fort agréablement dans une petite pièce de vers de Saint-Gelais. Un charlatan avait promis de faire voir le diable: presse de remplir sa promesse, il ouvrit, en présence de la foule qui l'entourait, une bourse vide.

Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Qu'ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Voyez le *Recueil des poëtes français depuis Villon jusqu'à Benserade*, édit. 1752, t. I, p. 146.

[2] Qui ne convient pas.

Celui-ci se l'attache, et se pend bien et beau.
Ce qui le consola peut-être
Fut qu'un autre eût, pour lui, fait les frais du cordeau.
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre,
Thésaurisant pour les voleurs,
Pour ses parents, ou pour la terre.
Mais que dire du troc que la fortune fit?
Ce sont là de ses traits; elle s'en divertit:
Plus le tour est bizarre, et plus elle est contente.
Cette déesse inconstante
Se mit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre;
Et celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

XVII. *Le Singe et le Chat.*

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat:
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage:
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire:
Nos galants y voyaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître:

Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes, marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate,
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts ;
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque ;
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.

Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

XVIII. *Le Milan et le Rossignol.*

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.
Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?
Écoutez plutôt ma chanson :
Je vous raconterai Térée et son envie. —
Qui Térée ? est-ce un mets propre pour les milans ? —
Non pas ; c'était un roi dont les feux violents
Me firent ressentir leur ardeur criminelle [1].
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

[1] Voyez Ovide, *Métamorph.*, VI, 13, et la note 2 de la fable XV du livre III.

Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien ! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique ! —
J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles [1].

[1] Ce proverbe existait du temps des Romains, où peut-être il est né d'un bon mot de Caton le censeur. Voyez Plutarque, *Vie de Caton le censeur*, t. III, p. 308 de la traduction d'Amyot, édit. de Clavier; et aussi Rabelais, *Pantagruel*, liv. IV, 63, t. II, p. 160, édit. 1741, in-4°

XIX. *Le Berger et son Troupeau.*

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin [1] !
Robin mouton, qui par la ville
Me suivait pour un peu de pain,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot [2] eut fini cette oraison funèbre,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,
Il harangua tout le troupeau,
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.

[1] Dans Rabelais, le marchand dit à Panurge : « Vous avez nom *Robin-*
« *Mouton*. Voyez ce mouton-là, il ha nom *Robin* comme vous. » *Pantagruel*, l. IV, ch. VI, t. II, p. 15.

[2] Dans la fable III du livre III, le berger porte aussi le nom de Guillot.

Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton.
Qui nous a pris Robin mouton
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut, et leur fit fête.
Cependant, devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre :
Un loup parut; tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchants soldats,
Ils promettront de faire rage :
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage;
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LIVRE DIXIÈME.

I. *Les deux Rats, le Renard, et l'Œuf.*

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Iris, je vous louerais ; il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur :
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
D'autres propos chez vous récompensent ce point :
Propos, agréables commerces,
Où le hasard fournit cent matières diverses ;
Jusque-là qu'en votre entretien
La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
Laissons le monde et sa croyance.
La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits

De certaine philosophie,
Subtile, engageante, et hardie.
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
Ouï parler [1] ? Ils disent donc
Que la bête est une machine;
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
Telle est la montre qui chemine
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
Ouvrez-la, lisez dans son sein :
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde,
La première y meut la seconde;
Une troisième suit : elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit,
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?
Selon eux, par nécessité,
Sans passion, sans volonté :
L'animal se sent agité
De mouvements que le vulgaire appelle
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états.
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre chose
Voici de la façon que Descartes l'expose :

[1] Madame de la Sablière craignait surtout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante; et la Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveur et Bernier, elle en savait plus sur ces matières que notre poëte. Elle mourut le 8 janvier 1693, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine,* troisième édition, pag. 220-225.

Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens, et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit; comme entre l'huître et l'homme
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme,
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
J'ai le don de penser; et je sais que je pense.
Or, vous savez, Iris, de certaine science,
Que, quand la bête penserait,
La bête ne réfléchirait
Sur l'objet ni sur sa pensée.
Descartes va plus loin, et soutient nettement
Qu'elles ne pensent nullement.
Vous n'êtes point embarrassée
De le croire; ni moi. Cependant, quand aux bois [1]
Le bruit des cors, celui des voix,
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours!
Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, et cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
On le déchire après sa mort :
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle

[1] Tous les éditeurs modernes ont mis sans aucune raison *quand au bois* au singulier, au lieu du pluriel, que contiennent les éditions données par la Fontaine, et l'édition de 1729.

Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
Où l'on sait que les habitants
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car, quant aux animaux,
Ils y construisent des travaux
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
L'édifice résiste, et dure en son entier:
Après un lit de bois est un lit de mortier.
Chaque castor agit: commune en est la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche;
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau le voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire:
Mais voici beaucoup plus; écoutez ce récit,
Que je tiens d'un roi plein de gloire.
Le défenseur du Nord vous sera mon garant:
Je vais citer un prince aimé de la Victoire;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :
C'est le roi polonais [1]. Jamais un roi ne ment.
Il dit donc que, sur sa frontière,
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
Le sang qui se transmet des pères aux enfants
En renouvelle la matière.
Les animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.
Corps de garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis, et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exercent de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.
Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah! s'il le rendait,
Et qu'il rendît aussi le rival d'Épicure [2],
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci?
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci;
Que la mémoire est corporelle;
Et que, pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.
L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.

[1] Sobieski, vainqueur des Turcs à Choczim en 1673; il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de la Sablière, chez laquelle la Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.
[2] Descartes.

Nous agissons tout autrement :
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent;
Tout obéit dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même :
De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'est là le point. Je vois l'outil
Obéir à la main : mais la main, qui la guide?
Eh! qui guide les cieux et leur course rapide?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;
L'impression se fait : le moyen, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et, s'il faut en parler avec sincérité,
Descartes l'ignorait encore.
Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas : l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point
Que la plante après tout n'a point :
Cependant la plante respire.
Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?

Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf.
Le dîné suffisait à gens de cette espèce :
Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.
Pleins d'appétit et d'allégresse,
Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,
Quand un quidam parut : c'était maître renard,
Rencontre incommode et fâcheuse :
Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter;

Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner :
C'était chose impossible autant que hasardeuse.
Nécessité l'ingénieuse
Leur fournit une invention.
Comme ils pouvaient gagner leur habitation,
L'écornifleur [1] étant à demi-quart de lieue,
L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras ;
Puis, malgré quelques heurts [2] et quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queue.
Qu'on m'aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi, si j'en étais le maître,
Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.
Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.
Par un exemple tout égal,
J'attribuerais à l'animal,
Non point une raison selon notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintessence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin, si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement ;
Sans qu'un singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferais notre lot infiniment plus fort :

[1] Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.
[2] Quelques chocs.

Nous aurions un double trésor :
L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,
Sages, fous, enfants, idiots,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :
L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges
Commune en un certain degré ;
Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges
Entrerait dans un point sans en être pressé.
Ne finirait jamais, quoique ayant commencé :
Chose réelle, quoique étrange.
Tant que l'enfance durerait,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe étant plus fort, la raison percerait
Les ténèbres de la matière,
Qui toujours envelopperait
L'autre âme imparfaite et grossière [1].

[1] Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que la Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'âme des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggérait des difficultés insolubles.

II. *L'Homme et la Couleuvre.*

Un homme vit une couleuvre :
Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers !
A ces mots l'animal pervers
(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme : on pourrait aisément s'y tromper),
A ces mots le serpent, se laissant attraper,
Est pris, mis en un sac ; et ce qui fut le pire.
On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.
Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue :
Symbole des ingrats! être bon aux méchants,
C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue,
Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner
Tous les ingrats qui sont au monde,
A qui pourrait-on pardonner?
Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
Mes jours sont en tes mains, tranche-les, ta justice,
C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :
Selon ces lois, condamne-moi;
Mais trouve bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise
Que le symbole des ingrats
Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles.
Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;
Mais rapportons-nous-en [1]. Soit fait, dit le reptile.
Une vache était là : l'on l'appelle; elle vient :
Le cas est proposé. C'était chose facile :
Fallait-il pour cela, dit-elle m'appeler?
La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;
Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé, que les ans
Avaient altérée; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin
Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître!
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître

[1] A quelqu'un que nous prendrons pour juge. Ellipse.

Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
L'homme, tout étonné d'une telle sentence,
Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit!
C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. Croyons [1], dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux;
Que cette suite de travaux
Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré [2] : puis, quand il était vieux,
On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : Faisons taire
Cet ennuyeux déclamateur;
Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,
Au lieu d'arbitre, accusateur.
Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge
Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents,
Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs :
L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire;
Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
Un rustre l'abattait : c'était là son loyer [3];
Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne
Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,
L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer.

[1] Croyons ce qu'il nous dira; rapportons-nous-en à son jugement. Ellipse.
[2] Peu de témoignages de satisfaction.
[3] Sa récompense.

Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?
De son tempérament, il eût encor vécu.
L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,
Voulut à toute force avoir cause gagnée.
Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!
Du sac et du serpent aussitôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:
La raison les offense; ils se mettent en tête
Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,
Et serpents.
Si quelqu'un desserre les dents,
C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire?
Parler de loin, ou bien se taire.

III. *La Tortue et les deux Canards.*

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique:
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.

Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison,
Justement au milieu de l'un et l'autre oison [1].
Miracle! criait-on : venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui : je la suis en effet;
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose;
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d'un lignage [2].

[1] *Oison* n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.

[2] Issus de même source ou d'une même *lignée* ou race. Le dictionnaire de l'Académie française du temps de la Fontaine dit que le mot *lignage* est vieux : notre poëte l'aura sans doute rajeuni; car, depuis la publication de ses fables, aucun dictionnaire, sans en excepter celui de l'Académie française, n'a reproduit cette remarque : mais tous les lexicographes l'ont fait à l'égard du mot *parentage*, qui était vieux aussi, même lorsque la Fontaine écrivait, et qui ne s'employait qu'en vers. Marot s'est servi de l'un et de l'autre mot.

IV. *Les Poissons et le Cormoran.*

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
Viviers et réservoirs lui payaient pension.
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge

Eut glacé le pauvre animal,
La même cuisine alla mal.
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
N'ayant ni filets ni réseaux,
Souffrait une disette extrême.
Que fit-il? Le besoin, docteur en stratagème,
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
Cormoran vit une écrevisse.
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
Porter un avis important
A ce peuple : il faut qu'il périsse;
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.
L'écrevisse en hâte s'en va
Conter le cas. Grande est l'émute [1],
On court, on s'assemble, on députe
A l'oiseau : Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? Quel est votre garant?
Êtes-vous sûr de cette affaire?
N'y savez-vous remède? Et qu'est-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous?
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous
L'un après l'autre, en ma retraite.
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
Il n'est demeure plus secrète.
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
Inconnu des traîtres humains,
Sauvera votre république.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un après l'autre fut porté
Sous ce rocher peu fréquenté.
Là, Cormoran le bon apôtre,
Les ayant mis en un endroit
Transparent, peu creux, fort étroit,

[1] *Emute* pour *émeute*, par licence poétique.

Vous les prenait sans peine, un jour l'un un jour l'autre;
Il leur apprit à leurs dépens
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui sont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup? toute pause
Me paraît une à cet égard :
Un jour plus tôt, un jour plus tard,
Ce n'est pas grande différence.

V. *L'Enfouisseur et son Compère.*

Un pince-maille avait tant amassé
Qu'il ne savait où loger sa finance.
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
Le rendait fort embarrassé
Dans le choix d'un dépositaire;
Car il en voulait un, et voici sa raison :
L'objet tente; il faudra que ce monceau s'altère
Si je le laisse à la maison :
Moi-même de mon bien je serai le larron. —
Le larron? Quoi! jouir, c'est se voler soi-même?
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
Apprends de moi cette leçon :
Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire,
Sans cela c'est un mal Veux-tu le réserver
Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire?
La peine d'acquérir, le soin de conserver,
Otent le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
Pour se décharger d'un tel soin,
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin.
Il aima mieux la terre; et, prenant son compère,
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or;

Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir;
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

VI. *Le Loup et les Bergers.*

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il; et de qui? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par là que de loups l'Angleterre est déserte[1],
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse

[1] Edgard, roi d'Angleterre, qui régnait vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des loups, et convertit le tribut en argent que son prédécesseur Athelstan avait imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de loups. Par ces moyens Edgard détruisit les loups dans toute l'Angleterre. Voy. Hume's *Hist. of England*, ch. II, t. I, 127.

Contre nous tels bans [1] publier ;
Il n'est marmot osant crier
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [2].
Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Éh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :
Paissons l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens
S'en repaissants* eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux! non; je serais ridicule :
Thibaut l'agnelet [3] passera,
Sans qu'à la broche je le mette,
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra!
Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite!
Bergers, bergers! le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite?

[1] Mandement fait à cris publics pour ordonner ou défendre quelque chose.

[2] Allusion à la fable XVI du livre IV, intitulée *le Loup, la Mère, et l'Enfant*.

[3] C'est-à-dire, le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots *Thibaut-Aignelet* forme le nom du berger dans l'ancienne farce de maistre Pierre Pathelin, p. 16 de l'édit. de Coustelier, 1723, in-12.

* VAR. *S'en repaissant*, dans toutes les éditions modernes. Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales.

VII. *L'Araignée et l'Hirondelle.*

O Jupiter, qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau [1],
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie [2] !
Progné [3] me vient enlever les morceaux ;
Caracolant, frisant l'air et les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte :
Miennes je puis les dire ; et mon réseau
En serait plein sans ce maudit oiseau :
Je l'ai tissu de matière assez forte.
Ainsi, d'un discours insolent,
Se plaignait l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendait enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion [4], happait mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie,
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,
D'un ton demi-formé, bégayante couvée,

[1] Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.

[2] Ovid., liv. VI.

[3] L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenait de Progné sœur de Philomèle.

[4] Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage, il est dérivé de l'italien : mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poëte en fait un diminutif. *Il bestione* signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française, on trouve cependant le mot *bestions*, mais au pluriel seulement; il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent ces sortes de bêtes, *tapisseries de bestions*. Ce mot, aujourd'hui, même au pluriel, est hors d'usage : le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite bête, est *bestiole*, qui a remplacé *bestelette*, qu'on trouve encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édition 1606, in-folio.

Demandaient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne [1] n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

[1] Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé dans Coquillard et dans Ronsard.

VIII. *La Perdrix et les Coqs.*

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise, et turbulents,
Une perdrix était nourrie.
Son sexe, et l'hospitalité,
De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respec *,
Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée ;
Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle ;
Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :

* VAR. *Respect*, dans toutes les éditions modernes ; mais dans les éditions originales, et même dans celle de 1729, le *t* se trouve retranché ; et on écrit *respec* pour la rime, et par licence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranchement pour le même mot dans les poëtes de ce temps.

Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits;
Il est des naturels de coqs et de perdrix.
S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement.
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

IX. *Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres chiens oserai-je paraître *?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles!
Ainsi criait Mouflar[1], jeune dogue; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup; car, étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.

[1] Corps à grosse tête, du mot mufle. Ce nom est encore emprunté de Rabelais, l. II, ch. XII.

* VAR. *Édit.* 1679 *et* 1729 : Parêtre. La Fontaine a écrit ainsi pour la rime, et par licence poétique. Voyez la fable XIV du livre VIII, qui présente un exemple semblable.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin [1];
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

[1] D'un collier de fer à mailles. « *Gorgerin*, dit Nicot dans son dic« tionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met autour de sa « gorge : ce qu'on dit en fait de haubert ou *mailles-gorgerin*, on l'ap« pelle hausse-col en fait de lame de fer. »

X. *Le Berger et le Roi.*

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un amour, et l'autre, ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire;
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferai bien voir; mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
Le berger plut au roi par ces soins diligents.
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens [1] :
Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes;
Je te fais juge souverain.
Voilà notre berger la balance à la main.
Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un hermite,
Son troupeau, ses mâtins, le loup et puis c'est tout,
Il avait du bon sens; le reste vient ensuite :
Bref, il en vint fort bien à bout.

[1] Expression empruntée d'Homère.

L'hermite son voisin accourut pour lui dire :
Veillé-je? et n'est-ce point un songe que je vois?
Vous, favori! vous, grand! Défiez-vous des rois;
Leur faveur est glissante : on s'y trompe; et le pire
C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
Je vous parle en ami, craignez tout. L'autre rit,
Et notre hermite poursuivit :
Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.
Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,
Un serpent engourdi de froid
Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet;
Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure,
Quand un passant cria : Que tenez-vous! ô dieux!
Jetez cet animal traître et pernicieux,
Ce serpent! — C'est un fouet. — C'est un serpent! vous dis-je.
A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige?
Prétendez-vous garder ce trésor? — Pourquoi non?
Mon fouet était usé; j'en retrouve un fort bon :
Vous n'en parlez que par envie. —
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua son homme au bras.
Quant à vous, j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —
Eh! que me saurait-il arriver que la mort?
Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.
Il en vint en effet; l'hermite n'eut pas tort.
Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince voulut voir ces richesses immenses.

Il ne trouva partout que médiocrité,
Louanges * du désert et de la pauvreté :
C'étaient là ses magnificences.
Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris
Tous les machineurs [1] d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et, je pense, aussi sa musette.
Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais
Comme l'on sortirait d'un songe!
Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte.
Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

[1] *Machineur,* vieux mot hors d'usage, même du temps de Nicot, et qui a été remplacé par *machinateur*.

VAR. * Dans plusieurs éditions modernes, on met à tort *louange* au singulier.

XI. *Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte.*

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisait résonner les accords
D'une voix et d'une musette
Capables de toucher les morts,
Chantait un jour le long des bords
D'une onde arrosant des prairies
Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchait;
Mais nul poisson ne s'approchait :

La bergère perdait ses peines.
Le berger, qui, par ses chansons,
Eût attiré des inhumaines,
Crut, et crut mal, attirer des poissons,
Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde,
Laissez votre Naïade en sa grotte profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle;
Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
Vous serez traités doucement;
On n'en veut point à votre vie :
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
Ce discours éloquent ne fit pas grand effet;
L'auditoire était sourd aussi bien que muet :
Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris;
Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois, qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout!
Il y faut une autre manière :
Servez-vous de vos rets; la puissance fait tout.

XII. *Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils.*

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils,
Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire;
Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père,
De ces oiseaux faisaient leurs favoris.
L'âge liait une amitié sincère

Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
Les deux enfants, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient,
Nourris ensemble, et compagnons d'école.
C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ;
Car l'enfant était prince, et son père monarque.
Par le tempérament que lui donna la Parque,
Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisait aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouants,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspec *,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort et traînant l'aile,
On crut qu'il n'en pourrait guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son perroquet. Le bruit en vint au père.
L'infortuné vieillard crie et se désespère,
Le tout en vain, ses cris sont superflus ;
L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus
Fait qu'en fureur sur le fils du monarque
Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux.
Il se sauve aussitôt, et choisit pour asile
Le haut d'un pin : là, dans le sein des dieux,
Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.
Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer :
Ami, reviens chez moi ; que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,

* VAR. *Circonspect* dans toutes les éditions ; mais la Fontaine a retranché le *t*, et a écrit dans l'édition de 1679, *circonspec*, pour la rime, et par licence poétique. Voyez la fable VIII de ce même livre.

Que le tort vient de nous ; mon fils fut l'agresseur ;
Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage.
Le perroquet dit : Sire roi,
Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allègues le Sort : prétends-tu, par ta foi,
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la Providence, ou bien que le Destin
Règle les affaires du monde,
Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin,
Ou dans quelque forêt profonde,
J'achèverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juste sujet
De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
Tu veux oublier cette offense ;
Je le crois : cependant il me faut, pour le mieux,
Éviter ta main et tes yeux.
Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine :
Ne me parle point de retour ;
L'absence est aussi bien un remède à la haine
Qu'un appareil contre l'amour.

XIII. *La Lionne et l'Ourse.*

Mère lionne avait perdu son faon* :
Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée

* VAR. *Édit. de* 1679 : Fan. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions : non pas que ce mot s'écrivît différemment du temps de la Fontaine qu'il ne s'écrit aujourd'hui, mais parce qu'il se prononce *fan*, et que les poëtes pouvaient alors altérer l'orthographe des mots, pour rimer aux yeux comme aux oreilles.

Poussait un tel rugissement
Que toute la forêt était importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence, et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes :
Nul animal n'était du sommeil visité.
L'ourse enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus : tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère ? —
Ils en avaient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ? —
Moi, me taire ! moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse ! —
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ? —
Hélas! c'est le Destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous !
Je n'entends résonner que des plaintes frivoles.
Quiconque, en pareil cas, se croit haï des cieux,
Qu'il considére Hécube[1], il rendra grâce aux dieux.

Le mot *faon* est ici impropre ; car, bien avant la Fontaine, il ne s'employait que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. « On ne « peut dire *faon* d'une beste mordante, comme laye, ourse, lionne, éléphante, « ainsi autres noms particuliers. » Nicot, *Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, au mot *faon*. Cependant plus anciennement ce mot paraît avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux ; du moins nous avons un exemple qui prouve que le mot *faoner* s'employait pour engendrer en général, quand il s'agissait des animaux.

Les oisiaux, aussi les poissons,
Qui moult sont biaux à regarder,
Savent bien mes regles garder ;
Tous *faonent* à lor usages,
Et font honneur à lor lignages.
Roman de la Rose.

[1] Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage.

XIV. *Les deux Aventuriers et le Talisman.*

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :
Ce dieu n'a guère de rivaux ;
J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.
En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans.
Il voyageait de compagnie.
Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :
« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
« De voir ce que n'a vu nul chevalier errant,
« Tu n'as qu'à passer ce torrent ;
« Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre
« Que tu verras couché par terre,
« Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont
« Qui menace les cieux de son superbe front. »
L'un des deux chevaliers saigna du nez [1]. Si l'onde
Est rapide autant que profonde,
Dit-il... et supposé qu'on la puisse passer,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?
Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art et de guise [2]
Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas :
Mais jusqu'au haut du mont ! d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure
Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton,
Propre à mettre au bout d'un bâton :

[1] Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez était en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisait craindre la mort à ceux qui l'éprouvaient. Voy. Boccace, dans l'introduction du Décaméron.

[2] Et de manière.

Auquel cas, où l'honneur [1] d'une telle aventure?
On nous veut attraper dedans cette écriture;
Ce sera quelque enigme à tromper un enfant:
C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.
Le raisonneur parti, l'aventureux se lance,
Les yeux clos, à travers cette eau.
Ni profondeur ni violence
Ne purent l'arrêter; et, selon l'écriteau,
Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.
Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive
Rencontre une esplanade, et puis une cité.
Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté:
Le peuple aussitôt sort en armes.
Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes,
Aurait fui: celui-ci, loin de tourner le dos,
Veut vendre au moins sa vie, et mourir en héros.
Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte
Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
Il ne se fit prier que de la bonne sorte;
Encor que le fardeau fût, dit-il, un peu fort.
Sixte en disait autant quand on le fit saint-père:
(Serait-ce bien une misère
Que d'être pape ou d'être roi?)
On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, et sans la consulter.

[1] C'est-à-dire, où sera l'honneur. Ellipse.

XV. *Les Lapins.*

DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1].

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte
En mille occasions comme les animaux :
Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets ; et la Nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
J'entends les esprits-corps, et pétris de matière.
Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

[1] Sur M. le duc de la Rochefoucauld, voyez liv. I, fab. XI.

Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit
Qui n'est pas de leur détroit[1],
Je laisse à penser quelle fête!
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens *, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère:
Malheur à l'écrivain nouveau!
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau;
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides[2]
Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser

[1] Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *détroit* désignait, du temps de la Fontaine, une étendue de pays soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *district*.

[2] Dans les éditions modernes il y a *guide* au singulier. La Fontaine a mis le pluriel, parce que ainsi l'exige la correction de la phrase; la rime demanderait le singulier. C'est une de ces négligences qui étonnent dans notre poëte.

* VAR. Dans les éditions modernes il y a *bien* au singulier; c'est à tort

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise,
La plus juste et la mieux acquise;
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages.
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

XVI. *Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, et le Fils de Roi.*

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un pâtre, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire[1],
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.

[1] Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône sur les grands chemins *. (*Note de la Fontaine.*)

* Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire, devenu aveugle et demandant l'aumône; il n'en est pas moins prouvé que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé longtemps après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les historiens les plus voisins de son temps y sont contraires : le poëte Tzetzès, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention, et lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poëme. Consultez à ce sujet Gibbon's *Hist. of the decl. and fall of the rom. empire*, ch. XLIII, t. VII, p. 408 édit. 1797, in-80, London.

De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.
Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée,
Chacun fît de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.
La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un pâtre ainsi parler! Ainsi parler? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison ;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?
L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués aux bords de l'Amérique.
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique :
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école :
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sotte vanité de ce jargon frivole!
Le pâtre dit : Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours : jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance
Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science

Est courte là-dessus : ma main y suppléera.
A ces mots, le pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fît tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours,
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIÈME.

I. *Le Lion.*

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine [1],
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le sultan fit venir son visir le renard,
Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin;
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au Destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis, qui soit sur terre :

[1] Par les successions des étrangers, confisquées à son profit en vertu du droit d'aubaine dont il jouissait comme sultan.

Tâchez donc d'en être ; sinon
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le visir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide :
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force états
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fît ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître *.

* VAR. *Croître*, dans toutes les éditions modernes. Mais la Fontaine a écrit *craître* pour la rime, en vertu de cette licence poétique dont nous avons déjà vu dans notre auteur plusieurs exemples. D'ailleurs on prononce encore *craître* dans plusieurs provinces et peut-être était-ce la prononciation de ce mot la plus usitée à l'époque où notre poëte écrivait. Nous avons entendu, dans notre jeunesse, plusieurs vieillards prononcer ainsi ce mot.

II. *Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.*

POUR MONSEIGNEUR LE DUC DU MAINE[1].

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu
Dont il tirait son origine,
Avait l'âme toute divine.
L'enfance n'aime rien : celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison
Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas! chaque saison.
Flore aux regards riants, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentiments délicats et remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,
Que les enfants des autres dieux :
Il semblait qu'il n'agit que par réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement!
Jupiter cependant voulut le faire instruire
Il assembla les dieux, et dit : J'ai su conduire,
Seul et sans compagnon, jusqu'ici l'univers;
Mais il est des emplois divers
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.

[1] Louis-Auguste de Bourbon, DUC DU MAINE, fils de Louis XIV et de madame de Montespan, et élève de madame de Maintenon. Il naquit à Versailles, le 30 mai 1670; et il n'avait que sept à huit ans lorsque la Fontaine lui adressa cette jolie allégorie, à laquelle il a donné le titre de fable. Le duc du Maine fut légitimé le 29 décembre 1673, et mourut le 14 mai 1736.

Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.
Je veux, dit le dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints héros ont eu part
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.
Je serai son maître de lyre,
Dit le blond et docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,
Son maître à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres empoisonneurs,
Comme hydres renaissants * sans cesse dans les cœurs :
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les sentiers peu battus
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
Quand ce vint au dieu de Cythère,
Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'Amour avait raison. De quoi ne vient à bout
L'esprit joint au désir de plaire !

* VAR. *Renaissant*, dans toutes les éditions modernes, excepte celle de Montenault, in-folio (t. IV, page 48), qui a conservé avec raison la leçon des éditions originales. Voyez à ce sujet la note sur la fable XVI du livre VII.

III. *Le Fermier, le Chien, et le Renard.*

Le loup et le renard sont d'étranges voisins !
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Ce dernier guettait à toute heure
Les poules d'un fermier ; et, quoique des plus fins,
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.

D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étaient pas au compère un embarras léger.
Hé quoi! dit-il, cette canaille
Se moque impunément de moi!
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie
Ses chapons, sa poulaille [1]; il en a même au croc;
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,
Je suis au comble de la joie!
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de renard ? Je jure les puissances
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé.
Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun était plongé dans un profond repos;
Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,
Laissant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de sa cruauté
Parurent avec l'aube : on vit un étalage
De corps sanglants et de carnage.
Peu s'en fallut que le soleil
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, et d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride[2]
Joncha son camp de morts : on vit presque détruit

[1] On dit un *poulailler* pour désigner celui qui fait métier de vendre de la volaille; mais je ne connais pas d'autorité plus ancienne que la Fontaine, relativement à l'emploi du mot *poulaille*. J. B. Rousseau s'en est servi d'après lui.

[2] Agamemnon, l'aîné des Atrides ou des petits-fils d'Atrée, ayant enlevé Chryséis à Chrysès son père, pontife d'Apollon, le dieu, pour venger l'outrage fait à son ministre, envoya dans le camp des Grecs la peste et la mort. (*Iliad.*, I.)

L'ost [1] des Grecs; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de sa tente
Ajax, à l'âme impatiente,
De moutons et de boucs fit un vaste débris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le renard, autre Ajax [2] aux volailles funeste,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.
Le maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.
Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage? —
Que ne l'évitiez-vous? c'eût été plus tôt fait :
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,
Sans aucun intérêt je perde le repos?
Ce chien parlait très à propos :
Son raisonnement pouvait être
Fort bon dans la bouche d'un maître;
Mais, n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valait rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

[1] L'armée. Vieux mot. *Ost* pour armée est encore en usage, en provençal et en languedocien. Voltaire s'est servi de ce mot dans ce vers.

L'*ost* des Anglais de nuit ils traversèrent.

[2] Ajax, après avoir disputé les armes d'Achille sans pouvoir les obtenir, se jeta, dans un accès de rage, sur un troupeau qu'il massacra, croyant y voir les Grecs qui avaient prononcé contre lui.

IV. *Le Songe d'un Habitant du Mogol.*

Jadis certain Mogol vit en songe un visir
Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée
Un hermite entouré de feux,
Qui touchait de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point ;
Votre songe a du sens ; et, si j'ai sur ce point
Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
Ce visir quelquefois cherchait la solitude ;
Cet hermite aux visirs allait faire sa cour.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
Que si je ne suis né pour de si grands projets,

Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond, et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

V. *Le Lion, le Singe, et les deux Anes.*

Le lion, pour bien gouverner,
Voulant apprendre la morale,
Se fit, un beau jour, amener
Le singe, maître ès arts chez la gent animale.
La première leçon que donna le régent
Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement,
Il faut que tout prince préfère
Le zèle de l'état à certain mouvement
Qu'on appelle communément
Amour-propre; car c'est le père,
C'est l'auteur de tous les défauts
Que l'on remarque aux animaux.
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
Ce n'est pas chose si petite
Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
Par là votre personne auguste
N'admettra jamais rien en soi
De ridicule ni d'injuste.
Donne-moi, repartit le roi,
Des exemples de l'un et l'autre.
Toute espèce, dit le docteur,

Et je commence par la nôtre,
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes;
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soi-même.
De tout ce que dessus j'argumente très-bien
Qu'ici bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, et certain art de se faire valoir,
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert[1]. L'autre baudet repart :

[1] Michel Lambert, musicien célèbre, beau-frère de Lulli, maître de musique de la chapelle du roi, né en 1610, et mort en 1696, à quatre-vingt-six ans, plus connu aujourd'hui par deux vers de Boileau et par cet hémistiche de la Fontaine, que par ses œuvres in-folio, gravées en 1666 et en 1689.

Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés [1],
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connais beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeraient entre eux les simples excellences,
S'ils osaient, en des majestés.
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fit voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat [2],
Regardait ce lion comme un terrible sire.

[1] Ce Huet et Sagon se jouent ;
Par écrit l'un l'autre se louent,
Et semblent (tant ils s'entre-flattent)
Deux vieux ânes qui s'entre-*grattent*.
MAROT, *Épitres*, LVI, t. II, pag. 198, édit. 1731, in-12.

[1] Un insensé, un homme sans jugement. C'est le *fatuus* des Latins.
[2] Ce mot ne se prend plus guère dans ce sens.

VI. *Le Loup et le Renard.*

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui,
N'en sait-il pas autant que lui ?
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être
Avec quelque raison contredire mon maître.
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut
La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux seaux alternativement
Puisaient le liquide élément :
Notre renard, pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre seau tenait suspendu.
Voilà l'animal descendu,
Tiré d'erreur, mais fort en peine,
Et voyant sa perte prochaine :
Car comment remonter, si quelque autre affamé,
De la même image charmé,
Et succédant à sa misère,
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vînt au puits.
Le temps, qui toujours marche, avait pendant deux nuits
Échancré, selon l'ordinaire,
De l'astre au front d'argent la face circulaire.
Sire renard était désespéré.
Compère loup, le gosier altéré,
Passe par là. L'autre dit : Camarade,
Je vous veux régaler : voyez-vous cet objet ?
C'est un fromage exquis. Le dieu Faune l'a fait :
La vache Io donna le lait.
Jupiter, s'il était malade,
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.
J'en ai mangé cette échancrure ;
Le reste vous sera suffisante pâture.
Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,

Le loup fut un sot de le croire :
Il descend ; et son poids emportant l'autre part,
Reguinde [1] en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire
Sur aussi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aisément
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

[1] Terme de fauconnerie. « *Reguinder* se dit de l'oiseau qui fait une « nouvelle pointe au-dessus des nues, c'est-à-dire qui s'élève en haut « par un nouvel effort. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, 1739, in-12, p. 165.

VII. *Le Paysan du Danube.*

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle [1]
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue ;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon [2] de poil de chèvre,

[1] Il n'y a rien qui soit relatif à cet apologue dans ce qui nous reste de Marc-Aurèle : c'est une fiction du Guevara, qui a cru devoir attribuer ce récit à cet empereur.

[2] Mot dérivé de *sagum*, sorte de manteau court qui chez les Ro-

Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris !
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts, ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains ?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,

mains remplaçait la toge en temps de guerre. La *saye* ou le *sayon* des Gaulois avait des manches. On trouve encore le mot *sayon* dans le dictionnaire de Nicot, et dans la traduction de cet apologue par R. B. de Grise. L'emploi du mot *saye* ou *sayon* pour manteau subsista longtemps. Eginhard nous dit que Charlemagne était vêtu d'un *sayon* de Venise, *sago Veneto amictus*.

Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes;
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots, il se couche ; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice [1] ; et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

[1] C'est-à-dire, on le fit noble ou patricien; car la dignité de patrice est postérieure à Marc-Aurèle, et fut créée par Constantin. Mais on trouve dans Suétone le mot *patriciatus*.

VIII. *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.*

Un octogénaire plantait.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il [1] ne convient pas à vous-mêmes,

[1] Selon un très-habile grammairien et savant helléniste, cet emploi du *il* n'est pas régulier, et *il* ne se construit qu'en rapport avec un nom de personne. (Voyez l'édition 1825, in-8°, du *Télémaque*, publiée par Lefèvre, t. I, p. 99.) Je doute de l'exactitude de cette remarque. Le vieux Nicot, dans son dictionnaire, p. 346, dit : « *Il* est non-seulement pronom

Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrières-neveux me devront cet ombrage :
Eh bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter ;
Et, pleurés du vieillard [1], il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

« démonstratif, mais aussi une partie explétive du discours ; et l'on dit « *il est ainsi,* pour *cela est ainsi.* » L'annotateur du Télémaque cite lui-même plusieurs exemples semblables à celui de la Fontaine, dans Corneille, Fénelon, Huet et Marmontel.

[1] Tournure elliptique, pour dire : *Ils furent pleurés du vieillard, et il grava,* etc.

IX. *Les Souris et le Chat-Huant.*

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez [1] une merveille.

[1] Écoutez.

Savez-vous si les écoutants
En feront une estime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté :
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos [1] prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,
Logeaient, entre autres habitants,
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait : il faut qu'on le confesse.
En son temps, aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées,
Pour y remédier, le drôle estropia
Tout ce qu'il prit ensuite; et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impossibilité
S'y trouvait, joint aussi le soin de sa santé.
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre :
Elle allait jusqu'à leur porter
Vivres et grains pour subsister.
Puis, qu'un cartésien s'obstine
A traiter ce hibou de montre et de machine!
Quel ressort lui pouvait donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue [2] ?
Si ce n'est pas là raisonner,

[1] Atropos était considérée comme la plus féroce des trois Parques; et la rencontre d'une chouette et d'un hibou était d'un augure sinistre.

[2] C'est-à-dire renfermé pour être engraissé. Le mot *mue* servait à désigner une grande cage pour engraisser les volailles. La même expression se retrouve dans le conte ayant pour titre *Richard Minutolo*.

La raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'arguments il fit :
Quand ce peuple est pris, il s'enfuit;
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.
Tout! il est impossible. Et puis, pour le besoin
N'en dois-je point garder? Donc il faut avoir soin
De le nourrir sans qu'il échappe.
Mais comment? Otons-lui les pieds. Or, trouvez-moi
Chose par les humains à sa fin mieux conduite!
Quel autre art de penser Aristote et sa suite [1]
Enseignent-ils, par votre foi?

Ceci n'est point une fable; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée [2]. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

[1] La Fontaine fait ici allusion à *l'Art de penser*, composé par M. M. de Port-Royal Nicole et Arnault.

[2] Il y a lieu de présumer que ce fait a été ou mal observé, ou exagéré Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, in-8°, 3e édit., p. 279.

ÉPILOGUE [1].

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde pure,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntants * la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers;

[1] Cet épilogue termina pendant longtemps le recueil entier des fables de notre poëte. Ce ne fut que quinze ans après sa première publication, et en 1694, qu'il donna sa dernière et cinquième partie, dont depuis on a formé le douzième livre de ses fables.

* Var. Dans les éditions modernes, *empruntant;* mais cette règle de l'indéclinabilité du participe, aujourd'hui invariable, n existait pas lorsque la Fontaine écrivait ses fables, ou plutôt l'usage contraire prévalait.

Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
J'ai du moins ouvert le chemin [1] :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante,
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf Sœurs, ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque [2].

[1] Nul ne sera tenté de contester la louange que se donne ici notre fabuliste : personne n'avait gardé la mémoire de Marie de France, de Philibert Hégémont, d'Étienne Perrot, de Guillaume de Saint-Didier, de Jean Baudoin, de Jean Nostradamus, de Gilles Corrozet, de Pierre Milot, de Guillaume Haudent, de Julien, qui chez les modernes avaient composé des fables, ou traduit celles d'Ésope avant la Fontaine.

[2] Après des campagnes brillantes, Louis XIV avait dicté à Nimègue les conditions de la paix auxquelles l'Europe se soumit ; et ce fut l'année d'après qui suivit la publication de cette quatrième partie des fables de notre poëte, c'est-à-dire en 1680, que les étrangers eux-mêmes commencèrent à donner à Louis XIV le surnom de GRAND.

LIVRE DOUZIÈME.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE[1].

MONSEIGNEUR,

Je ne puis employer, pour mes fables, de protection qui me soit plus glorieuse que la vôtre. Ce goût exquis et ce jugement si solide que vous faites paraître dans toutes choses au delà d'un âge où à peine les autres princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat[2]; tout cela joint au devoir de vous obéir et à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage[3] dont l'original a été l'admiration de tous les siècles aussi bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer, et, si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, et où vous avez jeté des grâces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon ni les Muses, ni aucune des divinités du Parnasse : elles se rencontrent toutes dans les présents que vous a faits la nature, et dans cette science de bien juger les ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connaître toutes les règles qui y conviennent. Les fables d'Ésope sont une ample matière pour ces talents; elles embrassent toutes sortes

[1] Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, élève de Fénelon, naquit à Versailles, le 6 août 1682, et mourut le 18 février 1712. Il avait douze ans lorsque la Fontaine, dont il goûtait les productions, et dont il fut le bienfaiteur, lui dédia ce dernier livre de ses fables. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, 3e édit., p. 325 et 568.

[2] Ceci n'était point une exagération ni une flatterie : à onze ans le duc de Bourgogne avait lu Tite-Live tout entier en latin; il avait traduit les *Commentaires de César*, et commencé une traduction de Tacite.

[3] On voit par ces mots que la Fontaine présenta au jeune prince un exemplaire de ses fables.

d'événements et de caractères. Ces mensonges sont proprement une manière d'histoire où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets : les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux que moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous vous connaissez maintenant en orateurs et en poëtes, vous vous connaîtrez encore mieux quelque jour en bons politiques et en bons généraux d'armée; et vous vous tromperez aussi peu au choix des personnes qu'au mérite des actions. Je ne suis pas d'un âge à espérer d'en être témoin[1]. Il faut que je me contente de travailler sous vos ordres. L'envie de vous plaire me tiendra lieu d'une imagination que les ans ont affaiblie : quand vous souhaiterez quelque fable, je la trouverai dans ce fonds-là. Je voudrais bien que vous y puissiez trouver des louanges dignes du monarque qui fait maintenant le destin de tant de peuples et de nations, et qui rend toutes les parties du monde attentives à ses conquêtes, à ses victoires, et à la paix qui semble se rapprocher, et dont il impose les conditions avec toute la modération que peuvent souhaiter nos ennemis. Je me le figure comme un conquérant qui veut mettre des bornes à sa gloire et à sa puissance, et de qui on pourrait dire, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre, qu'il va tenir les états de l'univers, en obligeant les ministres de tant de princes de s'assembler pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres[2]. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne, et suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

[1] La Fontaine était alors âgé de soixante-treize ans.

[2] Luxembourg avait été vainqueur à Fleurus, à Nervinde, à Steinkerke; Catinat, à Staffarde et à Marsailles. L'armée royale avait pris Mons, Namur, et Charleroi. Louis XIV offrit la paix, mais a des conditions trop dures, et qui ne furent point acceptées



I. *Les Compagnons d'Ulysse.*

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse,
Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas ; il court, il semble avoir des ailes.
Le héros [1] dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.
Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois à rendu maître et vainqueur du Rhin [2].
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire [3].
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas supçonnés d'aimer les longs discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout

[1] Louis de Bourbon, dauphin, fils de Louis XIV, et père du duc de Bourgogne, auquel cette fable est dédiée.

[2] Dans la campagne de 1688, l'armée, commandée par le Dauphin et le maréchal de Duras s'empara, du 25 octobre au 18 novembre, de Heidelberg, de Mayence, de Philisbourg, de Manheim, de Spire, de Worms, d'Oppenheim, de Frankendal, et de Trèves.

[3] Ceci nous prouve que cette fable a dû être composée vers la fin de l'année 1690. Le Dauphin, ayant avec lui le maréchal de Lorges, commandait alors l'armée sur le Rhin. Cette armée, après avoir passé le fleuve, eut ordre de se reployer sur la France sans avoir vu l'ennemi et trouvé l'occasion de se battre. Les faits mémorables de cette campagne se passèrent en Italie et dans les Pays-Bas. Le Dauphin quitta l'armée le 30 septembre 1690, et revint à Fontainebleau, où la cour se trouvait alors. Voyez le *Journal de Dangeau*, t. I, p. 335, 349 et 353.

D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
Le Sens et la Raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosaient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erraient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé, tenait alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeste poison.
D'abord ils perdent la raison;
Quelques moments après leur corps et leur visage
Prennent l'air et les traits d'animaux différents :
Les voilà devenus ours, lions, éléphants;
Les uns sous une masse énorme,
Les autres sous une autre forme :
Il s'en vit de petits; EXEMPLUM, UT TALPA.
Le seul Ulysse en échappa;
Il sut se défier de la liqueur traîtresse.
Comme il joignait à la sagesse
La mine d'un héros et le doux entretien,
Il fit tant que l'enchanteresse,
Prit un autre poison peu différent du sien [1].
Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :
Celle-ci déclara sa flamme.
Ulysse était trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture :
Il obtint qu'on rendrait à ses * Grecs leur figure.

[1] L'amour, qui produit le même effet que le poison dont usait Circe, puisqu'il fait perdre aussi la raison.

* VAR. Dans l'édition originale on lit *à ces*; mais je crois qu'on doit considérer cette variante comme une faute d'impression.

Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.
Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?
On vous rend déjà la parole.
Le lion dit, pensant rugir :
Je n'ai pas la tête si folle;
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir ?
J'ai griffe et dents, et mets en pièces qui m'attaque.
Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque?
Tu me rendras peut-être encor simple soldat :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse du lion court à l'ours : Eh ! mon frère,
Comme te voilà fait! je t'ai vu si joli !
Ah ! vraiment nous y voici,
Reprit l'ours à sa manière :
Comme me voilà fait! comme doit être un ours.
Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre?
Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?
Je me rapporte [1] aux yeux d'une ourse mes amours.
Te déplais-je? va-t'en, suis ta route, et me laisse.
Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse;
Et te dis tout net et tout plat :
Je ne veux point changer d'état.
Le prince grec au loup va proposer l'affaire;
Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
Camarade, je suis confus
Qu'une jeune et belle bergère
Conte aux échos les appétits gloutons
Qui t'ont fait manger ses moutons.
Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
Tu menais une honnête vie.

[1] *Je me rapporte*; locution du temps. C'est ainsi dans les éditions originales.

Quitte ces bois, et redevien [1],
Au lieu de loup, homme de bien.
En est-il? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
Tu t'en viens me traiter de bête carnassière;
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas, sans moi,
Mangé ces animaux que plaint tout le village?
Si j'étais homme, par ta foi,
Aimerais-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups?
Tout bien considéré, je te soutiens en somme
Que, scélérat pour scélérat,
Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
Je ne veux point changer d'état.
Ulysse fit à tous une même semonce :
Chacun d'eux fit même réponse *,
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, suivre leur appétit,
C'était * * leurs délices suprêmes;
Tous renonçaient au lôs [2] des belles actions.
Ils croyaient s'affranchir suivant leurs passions :
Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurais voulu vous choisir un sujet
Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
C'était sans doute un beau projet
Si ce choix eût été facile.

[1] Pour redeviens. L's est retranché par licence poétique, et pour la rime. Racine en a usé de même, *Phèdre*, acte II, sc. IV.

[2] Louange, du mot latin *laus*. Ménage regrettait que ce mot eût vieilli, et désirait qu'on le remît en honneur. Il n'a pas tenu à notre poëte qu'il n'en fût ainsi; car il s'en est servi plusieurs fois.

* VAR. La Fontaine a écrit *réponce* pour rimer aux yeux comme aux oreilles, et par licence poétique.

* * VAR. *C'étaient*, dans beaucoup d'éditions modernes, mais non pas dans les éditions de Didot et de Montenault, in-folio, ni dans celle de Barbou, in-12. Un des commentateurs de notre poëte a cru qu'ici le verbe au singulier était une faute d'impression. La règle, qui veut que le verbe précédé de plusieurs sujets qui s'y rapportent soit mis au pluriel, n'était pas clairement établie du temps de la Fontaine.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts;
Ils ont force pareils en ce bas univers,
Gens à qui j'impose pour peine
Votre censure et votre haine.

II. *Le Chat et les deux Moineaux.*

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat, contemporain d'un fort jeune moineau,
Fut logé près de lui dès l'âge du berceau :
La cage et le panier avaient mêmes pénates,
Le chat était souvent agacé par l'oiseau :
L'un s'escrimait du bec, l'autre jouait des pattes.
Ce dernier toutefois épargnait son ami,
Ne le corrigeant qu'à demi :
Il se fût fait un grand scrupule
D'armer de pointes sa férule.
Le passereau, moins circonspec *,
Lui donnait force coups de bec.
En sage et discrète personne,
Maître chat excusait ces jeux :
Entre amis, il ne faut jamais qu'on s'abandonne
Aux traits d'un courroux sérieux.
Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
Une longue habitude en paix les maintenait;
Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :
Quand un moineau du voisinage
S'en vint les visiter, et se fit compagnon
Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
Entre les deux oiseaux il arriva querelle;
Et Raton de prendre parti.

* VAR. *Circonspect*, dans les éditions modernes, et même dans les exemplaires réimprimés de l'édition de 1694. Mais la Fontaine, par licence poétique et pour la rime, a eu soin de retrancher le *t* dans l'edition originale.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle,
D'insulter ainsi notre ami!
Le moineau du voisin viendra manger le nôtre!
Non, de par tous les chats! Entrant lors au combat,
Il croque l'étranger. Vraiment, dit maître chat,
Les moineaux ont un goût exquis et délicat!
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait?
Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.
J'en crois voir quelques traits; mais leur ombre m'abuse.
Prince, vous les aurez incontinent trouvés :
Ce sont des jeux pour vous, et non point pour ma muse :
Elle et ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

III. *Le Thésauriseur et le Singe.*

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
Va souvent jusqu'à la fureur.
Celui-ci ne songeait que ducats et pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.
Pour sûrete de son trésor,
Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté selon moi fort petite,
Et selon lui fort grande, il entassait toujours:
Il passait les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche,
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche:
Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
Un gros singe, plus sage, à mon sens, que son maître,
Jetait quelque doublon * toujours par la fenêtre,

* VAR. *Quelques doublons* au pluriel, dans les éditions modernes, contraires en cela à celle de 1694.

Et rendait le compte imparfait :
La chambre, bien cadenassée,
Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
Un beau jour dom Bertrand se mit dans la pensée
D'en faire un sacrifice au liquide manoir.
Quant à moi, lorsque je compare
Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare,
Je ne sais bonnement auxquels * donner le prix :
Dom Bertrand gagnerait près de certains esprits;
Les raisons en seraient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne songeait qu'à nuire,
Détachait du monceau, tantôt quelque doublon,
Un jacobus, un ducaton,
Et puis quelque noble à la rose[1];
Éprouvait son adresse et sa force à jeter
Ces morceaux de métal, qui se font souhaiter
Par les humains sur toute chose.
S'il n'avait entendu son compteur à la fin
Mettre la clef dans la serrure,
Les ducats auraient tous pris le même chemin,
Et couru la même aventure;
Il les aurait fait tous voler jusqu'au dernier
Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint et maint financier
Qui n'en fait pas meilleur usage!

[1] Le *ducaton* était une monnaie d'argent valant un peu plus d'un écu. Le *noble à la rose* et le *jacobus* étaient deux monnaies d'or d'Angleterre, la première équivalant à la guinée, la dernière valant environ un septième de plus. Il existait encore beaucoup de ces monnaies du temps de Louis XIV, et leur valeur comparative était réglée par une ordonnance du roi. Voyez l'*Évaluation et tarif des espèces d'or et d'argent*, fait et arrêté le deuxième de mai 1679. Rouen, in-8° de quatorze pages.

* VAR. Toutes les éditions modernes ont substitué à tort le mot *auquel* à *auxquels*, que porte l'édition originale.

IV. *Les deux Chèvres.*

Dès que les chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins fréquentés des humains :
Là, s'il est quelque lieu sans route et sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces dames vont promener leurs caprices.
Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quittèrent les bas prés, chacune de sa part :
L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'île de la Conférence[1].
Ainsi s'avançaient pas à pas,

[1] C'est l'*île des Faisans*, formée par la rivière Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne, entre Fontarabie et Andaye. C'est là que se tinrent les conférences pour la paix des Pyrénées et le mariage de Louis XIV; et on donna, par cette raison, à cette île le nom d'*île de la Conférence*. En 1722 on y fit aussi l'échange de Marie-Anne-Victoire, infante d'Espagne, accordée à Louis XV, et de mademoiselle de Montpensier, accordée au prince des Asturies. Le roi de France avait fait bâtir dans cette île, sur pilotis, un château de bois, peint en dehors, et magnifiquement meublé. Voyez le *Journal d'un voyage en Espagne, avec le plan de l'île de la Conférence*, 1722, in-12, page 79.

Nez à nez, nos aventurières,
Qui, toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race, à ce que dit l'histoire,
L'une, certaine chèvre, au mérite sans pair
Dont Polyphème fit présent à Galatée,
Et l'autre la chèvre Amalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer, leur chute fut commune :
Toutes deux tombèrent dans l'eau.

Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avait demandé à M. de la Fontaine une fable qui fut nommée *Le Chat et la Souris.*

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui, douce en apparence, et toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune?
Rien ne lui convient mieux : et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris.

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul, roi qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants, quand il lui plaît, se joue
Comme le chat de la souris?

Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre; et, si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

V. *Le vieux Chat et la jeune Souris.*

Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :
Laissez-moi vivre : une souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerais-je, à votre avis,
L'hôte, l'hôtesse, et tout leur monde?
D'un grain de blé je me nourris :
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps :
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.
Ainsi parlait au chat la souris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es trompée :
Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours?
Tu gagnerais autant de parler à des sourds.
Chat, et vieux, pardonner! cela n'arrive guères.
Selon ces lois, descends là-bas,
Meurs, et va-t'en, tout de ce pas,
Haranguer les sœurs filandières :
Mes enfants trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable
Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir :
La vieillesse est impitoyable.

VI. *Le Cerf malade.*

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade.
Incontinent maint camarade
Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.
Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expédie, et finissez vos pleurs.
Point du tout : les consolateurs
De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent,
Quand il plut à Dieu s'en allèrent :
Ce ne fut pas sans boire un coup,
C'est-à-dire, sans prendre un droit de pâturage.
Tout se mit à brouter les bois du voisinage.
La pitance du cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire[1] :
D'un mal il tomba dans un pire,
Et se vit réduit à la fin
A jeûner et mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme !
O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier,
Tout le monde se fait payer.

[1] Phrase proverbiale, pour dire : Il n'eut plus rien à manger.

VII. *La Chauve-Souris, le Buisson, et le Canard.*

Le buisson, le canard, et la chauve-souris,
Voyant tous trois qu'en leur pays
Ils faisaient petite fortune,
Vont trafiquer au loin, et font bourse commune.
Ils avaient des comptoirs, des facteurs, des agents
Non moins soigneux qu'intelligents,
Des registres exacts de mise et de recette.
Tout allait bien; quand leur emplette,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits,
Et de trajet très-difficile,
Alla tout emballée au fond des magasins
Qui du Tartare sont voisins.
Notre trio poussa maint regret inutile;
Ou plutôt il n'en poussa point :
Le plus petit marchand est savant sur ce point :
Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
Celle que, par malheur, nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer : le cas fut découvert.
Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
Prêts à porter le bonnet vert [1].
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.
Et le sort principal, et les gros intérêts,
Et les sergents, et les procès,

[1] C'est-à-dire prêts à se laisser revêtir du bonnet vert pour éviter la prison. Boileau a dit :

Ou que d'un *bonnet vert* le salutaire affront
Flétrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
Satire I, v. 18.

Sur quoi Boileau a lui-même fait cette remarque : « Du temps que cette « satire fut faite, un débiteur insolvable pouvait sortir de prison en fai- « sant *cession*, c'est-à-dire en souffrant qu'on lui mit en pleine rue un « bonnet vert sur le front. » Cette coutume, si peu conforme à nos mœurs, d'échapper au châtiment par la honte, nous était venue d'Italie dans le seizième siècle. Voyez Pasquier, *Recherches*, liv. IV, ch. X.

Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour,
N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le buisson accrochait les passants à tous coups.
Messieurs, leur disait-il, de grâce, apprenez-nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.
Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure :
Suivi de sergents à toute heure,
En des trous il s'allait cacher.

Je connais maint detteur[1] qui n'est ni souris-chauve,
Ni buisson, ni canard, ni dans tel cas tombé;
Mais simple grand seigneur, qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.

[1] On disait autrefois *debteur* ou *detteur* au lieu de *débiteur*. Un commentateur de notre poëte a eu tort d'avancer que ce mot était de l'invention de Rabelais : jusqu'au commencement du dix-septième siècle on n'en connaissait pas d'autre pour exprimer le mot *debitor* des Latins. Dans Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 178), on trouve *debteur*, et on ne trouve pas *débiteur;* mais ce dernier mot fut peu de temps après substitué à l'autre, qui se trouva en quelque sorte proscrit par une décision de Vaugelas. (Voyez *Remarques sur la langue françoise*, t. I, p. 939, édit. 1687, in-8°, au mot *detteur.*) Ce changement a été une perte pour la langue, puisqu'on n'a plus eu qu'un seul et même mot pour exprimer deux choses différentes, et qui n'ont point de rapport entre elles. On dit *dettier* en Normandie.

VIII[1] *La Querelle des Chiens et des Chats, et celle des Chats et des Souris*[2].

La Discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers :

[1] Cette fable a depuis été publiée, sur une autre copie, dans les *Œuvres posthumes de la Fontaine*, p. 225.
[2] Guill. Haudent, *trois cent soixante et six Apologues d'Ésope, etc.*,

Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les éléments :
Vous serez étonnés de voir qu'à tous moments
Ils seront appointés contraire *.
Outre ces quatre potentats [1],
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle !

Autrefois un logis plein de chiens et de chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,
Vit terminer tous leurs débats.
Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque aurait querelle,
Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.
Cette union si douce, et presque fraternelle,
Édifiait tous les voisins.
Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené
Représenter un tel outrage.
J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas
Aux passe-droits qu'avait une chienne en gésine [2].
Quoi qu'il en soit, cet altercas [3]
Mit en combustion la salle et la cuisine ;

traduits nouvellement en rithme françoyse, 1547, in-16, fable LXI, réimprimés dans Robert, *Fables inédites*, p. CLXXXIX de l'introduction, *de la Guerre des Chiens, des Chats, et des Souris.* Cette fable n'est pas dans Ésope, et paraît être de l'invention de Guill. Haudent.

[1] L'eau, l'air, la terre, et le feu.

[2] Vieux mot, encore usité au palais : il signifie l'état d'une femme en couche, et il s'appliquait aussi aux animaux. Rabelais a dit : « Les truies, « en *leur gésine*, ne sont nourries que de fleurs d'orangers. » *Pantagruel*, liv. IV, ch. VII.

[3] Vieux mot, pour altercation.

* VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, cette fable commence ainsi :

La Discorde, aux yeux de travers,
Reine du monde sublunaire,
Rit de voir que notre univers
Est devenu son tributaire.
Commençons par les éléments
Vous trouverez qu'à tous moments :
Ils sont appointés contraire

Chacun se déclara pour son chat, pour son chien.
On fit un règlement dont les chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien
Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent
Dans un coin où d'abord leurs agents les cachèrent :
Les souris enfin les mangèrent.
Autre procès nouveau. Le peuple souriquois
En pâtit : maint vieux chat, fin subtil, et narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main basse.
Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus.
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles [1].

[1] Coste explique ce mot de la manière suivante : « Terme plaisant et « burlesque emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un « maître d'école qui, pour se rendre plus vénérable à ses écoliers, porte « une longue barbe, *barbam colit.* » Cette explication a été répétée par tous les commentateurs de notre poëte. On peut douter qu'elle soit exacte. Le mot *barbacolet*, ou aucun autre semblable, ne se trouve point dans le grand dictionnaire de la langue italienne d'Alberti. On trouve dans un opéra intitulé *Carnaval Mascarade*, seconde entrée, un maître d'école italien nommé Barbacole. Le *Carnaval Mascarade* parut pour la première fois en 1675 ; c'est un ballet à neuf entrées. Voyez *Anecdotes dramatiques*, 1775, tome I, p. 176.

IX. *Le Loup et le Renard.*

D'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?

Tel voudrait bien être soldat
A qui le soldat porte envie.

Certain renard voulut, dit-on,
Se faire loup. Eh ! qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun loup ne soupire?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
Un prince [1] en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
Ne sont en l'ouvrage du poëte
Ni tous ni si bien exprimés :
Sa louange en est plus complète.

De la chanter sur la musette,
C'est mon talent; mais je m'attends
Que mon héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète :
Cependant je lis dans les cieux,
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères;
Et ce temps-ci n'en produit guères.
Laissant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher, pour tout mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.
Tu fais meilleure chère avec moins de hasard :

[1] Le duc de Bourgogne.

J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce,
Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras :
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint; et le loup dit : Voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le renard, ayant mis la peau,
Répétait les leçons que lui donnait son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel, vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
Mères, brus, et vieillards, au temple couraient tous.
L'ost[1] du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
Il entendit chanter un coq du voisinage.
Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
Jetant bas sa robe de classe,
Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?
Prétendre ainsi changer est une illusion :
L'on reprend sa première trace
A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,

[1] L'armée.

Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
Vous m'avez donné le sujet,
Le dialogue, et la morale.

X. *L'Écrevisse et sa Fille.*

Les sages quelquefois, ainsi que l'écrevisse,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'est l'art des matelots : c'est aussi l'artifice
De ceux qui, pour couvrir quelque puissant effort
Envisagent un point directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.
Mon sujet est petit, cet accessoire est grand :
Je pourrais l'appliquer à certain conquérant
Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, et ce qu'il entreprend,
N'est d'abord qu'un secret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher,
Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :
Le torrent à la fin devient insurmontable.
Cent dieux sont impuissants contre un seul Jupiter
Louis et le Destin me semblent de concert
Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :
Comme tu vas, bon dieu! ne peux-tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la fille ·
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?

Elle avait raison : la vertu
De tout exemple domestique
Est universelle, et s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des sages, des sots,
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos

A son but, j'y reviens ; la méthode en est bonne,
Surtout au métier de Bellone :
Mais il faut le faire à propos.

XI. *L'Aigle et la Pie.*

L'aigle, reine des airs, avec Margot[1] la pie,
Différentes d'humeur, de langage, et d'esprit,
Et d'habit,
Traversaient un bout de prairie.
Le hasard les assemble en un coin détourné.
L'agace[2] eut peur ; mais l'aigle, ayant fort bien dîné,
La rassure, et lui dit : Allons de compagnie :
Si le maître des dieux assez souvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'univers,
J'en puis bien faire autant, moi qu'on sait qui le sers
Entretenez-moi donc, et sans cérémonie.
Caquet-bon-bec[3] alors de jaser au plus dru,
Sur ceci, sur cela, sur tout. L'homme d'Horace,
Disant le bien, le mal, à travers champs, n'eût su
Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.
Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe,
Sautant, allant de place en place,
Bon espion, Dieu sait. Son offre ayant déplu,
L'aigle lui dit tout en colère :
Ne quittez point votre séjour,
Caquet-bon-bec, ma mie* : adieu ; je n'ai que faire

[1] Ce surnom, pour désigner la pie, est d'un usage populaire : notre poëte l'a-t-il emprunté du peuple, ou l'a-t-il introduit parmi lui ? C'est ce que nous ne pouvons décider.

[2] Vieux mot, pour désigner la *pie*. On le trouve dans Nicot. On dit encore en Picardie *agache*, et en provençal *ayasso*. La Fontaine écrit *agasse* dans son édition.

[3] Cette expression vraiment comique est de la création de notre poëte. Elle a réussi.

* Var. Dans les éditions modernes, *m'amie ;* mais *mie* est un mot fréquemment employé par nos vieux auteurs, et qui signifie bonne, maîtresse, amie.

D'une babillarde à ma cour :
C'est un fort méchant caractère.
Margot ne demandait pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux :
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.
Rediseurs, espions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux :
Quoiqu'ainsi que la pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux paroisses [1].

[1] La pie est de couleur noire, et a la poitrine et les côtés blancs.

XII. *Le Milan, le Roi, et le Chasseur.*

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI [1].

Comme les dieux sont bons, ils veulent que les rois
Le soient aussi : c'est l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance :
Prince, c'est votre avis. On sait que le courroux
S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du sien ne put se rendre maître,
Fut par là moins héros que vous.
Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes
Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :
L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.
Loin que vous suiviez ces exemples,
Mille actes généreux vous promettent des temples.
Apollon, citoyen de ces augustes lieux,

[1] François-Louis, prince de la Roche-sur-Yon et de CONTI, né à Paris en 1664, et mort le 22 février 1709, l'un des amis et des protecteurs de notre poëte. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine.*

Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.
Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux :
Un siècle de séjour doit ici vous suffire.
Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous [1].
Puissènt ses plaisirs les plus doux
Vous composer des destinées
Par ce temps à peine bornées !
Et la princesse et vous n'en méritez pas moins.
J'en prends ses charmes pour témoins,
Pour témoins j'en prends les merveilles
Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présents,
De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles
Voulut orner vos jeunes ans.
Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne :
Le ciel joignit en sa personne
Ce qui sait se faire estimer
A ce qui sait se faire aimer :
Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie ;
Je me tais donc, et vais rimer,
Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan, de son nid antique possesseur,
Étant pris vif par un chasseur,
D'en faire au prince un don cet homme se propose.
La rareté du fait donnait prix à la chose.
L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
Si ce conte n'est apocryphe,
Va tout droit imprimer sa griffe
Sur le nez de sa majesté. —
Quoi ! sur le nez du roi ? — Du roi même en personne. —
Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ? —
Quand il en aurait eu, ç'aurait été tout un :

[1] Ces vers et ceux qui suivent prouvent que cette fable fut composée lors du mariage du prince de Conti avec Marie-Thérèse de Bourbon, célébré le 29 juin 1688. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*.

Le nez royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des courtisans les clameurs et la peine
Serait se consumer en efforts impuissants.
Le roi n'éclata point : les cris sont indécents
A la majesté souveraine.
L'oiseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,
Lui présente le leurre [1], et le poing [2]; mais en vain
On crut que jusqu'au lendemain
Le maudit animal à la serre insolente
Nicherait là malgré le bruit
Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.
Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.
Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller
Ce milan, et celui qui m'a cru régaler.
Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
L'un en milan, et l'autre en citoyen des bois :
Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,
Je les affranchis du supplice.
Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
Élèvent de tels faits, par eux si mal suivis :
Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle;
Et le veneur l'échappa belle;
Coupables seulement, tant lui que l'animal,
D'ignorer le danger d'approcher trop du maître :
Ils n'avaient appris à connaître
Que les hôtes des bois : était-ce un si grand mal?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.
Là, nulle humaine créature

[1] Terme de fauconnerie. Le *leurre* est un morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau, auquel on attache de quoi manger, et dont les fauconniers se servent pour rappeler les oiseaux de fauconnerie lorsqu'ils ne viennent pas à la réclame.

[2] Pour qu'il vienne se placer dessus. C'est ce qui s'appelle *réclamer*, en terme de fauconnerie.

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher.
Le roi même ferait scrupule d'y toucher.
Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie
N'était point au siége de Troie?
Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros
Des plus huppés et des plus hauts :
Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.
Nous croyons, après Pythagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons :
Tantôt milans, tantôt pigeons,
Tantôt humains, puis volatilles [1]
Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons
L'accident du chasseur, voici l'autre manière.

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un milan (ce qui n'arrive guère),
En voulut au roi faire un don,
Comme de chose singulière :
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans :
C'est le *non plus ultra* de la fauconnerie.
Ce chasseur perce donc un gros de courtisans,
Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon [2] des présents

[1] *Volatille* se dit seulement des oiseaux bons à manger. La nécessité de la rime a forcé la Fontaine d'employer ce mot au lieu de celui de *volatile*. Ce dernier mot sert à désigner tout animal qui vole, ou les oiseaux en général. Du temps de notre poëte, ces deux mots, quoique presque semblables, avaient la même signification qu'ils ont aujourd'hui, et n'étaient nullement synonymes.

[2] Modèle parfait. On disait autrefois plus communément *paragon*. On trouve ce mot dans Nicot, qui le définit ainsi : « C'est une chose si « excellemment parfaite, qu'elle est comme une idée, un sep, un este- « lon à toutes les autres de son espèce, et lesquelles on rapporte et « compare à luy pour savoir à quel degré de perfection elles atteignent. « Ainsi dit-on *paragon* de chevalerie, de prudhomie, de sçavoir. » *Thresor de la langue françoyse*, 1606, in-folio, p. 469. Le mot de *parangon* est à regretter, et encore plus le verbe *paragonner,* qui s'employait fréquemment, et qui n'a plus d'équivalent.

Il croyait sa fortune faite :
Quand l'animal porte-sonnette,
Sauvage encore et tout grossier,
Avec ses ongles tout d'acier,
Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.
Lui de crier ; chacun de rire,
Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,
Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.
Qu'un pape rie, en bonne foi
Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
Bien malheureux, s'il n'osait rire :
C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourci [1]
Jupiter et le peuple immortel rit aussi.
Il en fit des éclats [2], à ce que dit l'histoire,
Quand Vulcain, clopinant, lui vint donner à boire.
Que le peuple immortel se montrât sage, ou non,
J'ai changé mon sujet avec juste raison ;
Car, puisqu'il s'agit de morale,
Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
Enseigné de nouveau ? L'on a vu de tout temps
Plus de sots fauconniers que de rois indulgents.

[1] *Sourci* au lieu de *sourcil*, pour la rime et par licence poétique. Les éditions modernes ont à tort mis souci.
[2] Des éclats de rire. Ellipse.

XIII. *Le Renard, les Mouches, et le Hérisson.*

Aux traces de son sang un vieux hôte des bois,
Renard fin, subtil, et matois,
Blessé par des chasseurs et tombé dans la fange,
Autrefois attira ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.
Il accusait les dieux, et trouvait fort étrange
Que le sort à tel point le voulût affliger,
Et le fit aux mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile
De tous les hôtes des forêts !
Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
Va, le ciel te confonde, animal importun !
Que ne vis-tu sur le commun !
Un hérisson du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin renard, dit-il, et terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre ; ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont soûls ; une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre et plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats.
Aristote appliquait cet apologue aux hommes.
Les exemples en sont communs,
Surtout au pays où nous sommes.
Plus telles gens sont pleins, moins ils sont importuns.

XIV. *L'Amour et la Folie.*

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance :
Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiser cette science.
Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire, à ma manière,
Comment l'aveugle que voici
(C'est un dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;

J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
Là-dessus le conseil des dieux ;
L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
Qu'il en perd la clarté des cieux.
Vénus en demande vengeance.
Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
Les dieux en furent étourdis,
Et Jupiter, et Némésis,
Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas ;
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé.
Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public, celui de la partie,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

XV. *Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue, et le Rat.*

A MADAME DE LA SABLIÈRE[1].

Je vous gardais un temple dans mes vers :
Il n'eut fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondait la durée
Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la divinité
Que dans ce temple on aurait adorée.

[1] Pour ce qui concerne madame de la Sablière, voyez la note sur la première fable du livre X.

Sur le portail j'aurais ces mots écrits :
PALAIS SACRÉ DE LA DÉESSE IRIS ;
Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;
Car Junon même et le maître des dieux
Serviraient l'autre, et seraient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose à la voûte eût paru ;
Là, tout l'Olympe en pompe eût été vu
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auraient amplement contenu
Toute sa vie ; agréable matière,
Mais peu féconde en ces événements
Qui des états font les renversements.
Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,
Ses agréments à qui tout rend hommage.
J'aurais fait voir à ses pieds des mortels
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux [1] : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
Tous les trésors, quoique imparfaitement :
Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement ;
Car cet esprit, qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grâces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui savez tout charmer,
Qui savez plaire en un degré suprême,
Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,

[1] Entre autres Jean Sobieski, qui depuis fut roi de Pologne, et qui fit une cour assidue à madame de la Sablière.

Laissons-le donc), agréez que ma muse
Achève un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée et le projet,
Pour plus de grâce, au devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sait point aimer :
C'est un mortel qui sait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La gazelle, le rat, le corbeau, la tortue,
Vivaient ensemble unis : douce société,
Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Assurait leur félicité.
Mais quoi! l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des déserts,
Au fond des eaux, au haut des airs,
Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
La gazelle s'allait ébattre innocemment,
Quand un chien, maudit instrument
Du plaisir barbare des hommes,
Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
Elle fuit. Et le rat, à l'heure du repas,
Dit aux amis restants : D'où vient que nous ne sommes
Aujourd'hui que trois conviés?
La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés?
A ces paroles, la tortue
S'écrie, et dit : Ah! si j'étais
Comme un corbeau d'ailes pourvue,
Tout de ce pas je m'en irais
Apprendre au moins quelle contrée,

Quel accident tient arrêtée
Notre compagne au pied léger;
Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.
Le corbeau part à tire-d'aile :
Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
Prise au piége, et se tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'instant;
Car, de lui demander quand, pourquoi, ni comment
Ce malheur est tombé sur elle,
Et perdre en vains discours cet utile moment,
Comme eût fait un maître d'école[1],
Il avait trop de jugement.
Le corbeau donc vole et revole.
Sur son rapport les trois amis
Tiennent conseil. Deux sont d'avis
De se transporter sans remise
Aux lieux où la gazelle est prise.
L'autre, dit le corbeau, gardera le logis :
Avec son marcher lent, quand arriverait-elle?
Après la mort de la gazelle.
Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
Leur chère et fidèle compagne,
Pauvre chevrette de montagne.
La tortue y voulut courir :
La voilà comme eux en campagne,
Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
Et la nécessité de porter sa maison.
Rongemaille (le rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
Le chasseur vient, et dit : Qui m'a ravi ma proie?
Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
Le corbeau sur un arbre, en un bois la gazelle :
Et le chasseur, à demi fou
De n'en avoir nulle nouvelle,

[1] Voyez la fable XIX du premier livre, et la fable V du livre IX.

Aperçoit la tortue, et retient son courroux.
D'où vient, dit-il, que je m'effraie?
Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous
Si le corbeau n'en eût averti la chevrette.
Celle-ci, quittant sa retraite,
Contrefait la boiteuse, et vient se présenter.
L'homme de suivre, et de jeter
Tout ce qui lui pesait : si bien que Rongemaille
Autour des nœuds du sac tant opère et travaille,
Qu'il délivre encor l'autre sœur,
Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
J'en ferais, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
Que l'Iliade ou l'Odyssée.
Rongemaille ferait le principal héros,
Quoique à vrai dire ici chacun soit nécessaire.
Porte-maison l'infante y tient de tels propos,
Que monsieur du corbeau va faire
Office d'espion, et puis de messager.
La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager
Le chasseur à donner du temps à Rongemaille.
Ainsi chacun en son endroit
S'entremet, agit, et travaille.
A qui donner le prix? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que n'ose et que ne peut l'amitié violente!
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur; cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas! il n'en rend pas mon âme plus contente!
Vous protégez sa sœur, il suffit; et mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître était l'Amour : j'en vais servir un autre,
Et porter par tout l'univers
Sa gloire aussi bien que la vôtre.

XVI. *La Forêt et le Bûcheron.*

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avait emmanché sa cognée.
Cette perte ne put sitôt se réparer
Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laisser tout doucement
Emporter une unique branche,
Afin de faire un autre manche :
Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche son fer :
Le misérable ne s'en sert
Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
De ses principaux ornements.
Elle gémit à tous moments :
Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde et de ses sectateurs :
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages,
Qui ne se plaindrait là-dessus ?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.

XVII *Le Renard, le Loup, et le Cheval.*

Un renard, jeune encor, quoique des plus madrés
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie.
Il dit à certain loup, franc novice : Accourez,
Un animal paît dans nos prés,
Beau, grand; j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait, je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant,
Repartit le renard, j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez. Que sait-on? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont; et le cheval, qu'à l'herbe on avait mis,
Assez peu curieux de semblables amis,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle [1].
Seigneur, dit le renard, vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval, qui n'était dépourvu de cervelle,
Leur dit : Lisez mon nom, vous le pouvez, messieurs :
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait instruire;
Ils sont pauvres, et n'ont qu'un trou pour tout avoir;
Ceux du loup, gros messieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le loup, par ce discours flatté,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui coûta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup; et haut le pied. Voilà mon loup par terre,
Mal en point [2], sanglant, et gâté.

[1] *Venelle* signifie sentier, passage étroit; et *enfiler la venelle* est une expression proverbiale qui signifie *s'enfuir* :

[2] C'est-à-dire vaincu, maltraité. *Mal en point* est l'inverse de *bien en*

Frère. dit le renard, ceci nous justifie
Ce que m'ont dit des gens d'esprit:
Cet animal vous a sur la mâchoire écrit
Que de tout inconnu le sage se méfie.

point, employé par nos anciens auteurs comme synonyme d'*accompli*, de *triomphant*.

XVIII. *Le Renard, et les Poulets d'Inde.*

Contre les assauts d'un renard
Un arbre à des dindons servait de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
Et vu chacun en sentinelle,
S'écria : Quoi! ces gens se moqueront de moi!
Eux seuls seront exempts de la commune loi!
Non, par tous les dieux! non. Il accomplit son dire.
La lune, alors luisant, semblait, contre le sire,
Vouloir favoriser la dindonnière gent.
Lui, qui n'était novice au métier d'assiégeant,
Eut recours à son sac de ruses scélérates,
Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes
Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.
Arlequin n'eût exécuté
Tant de différents personnages.
Il élevait sa queue, il la faisait briller,
Et cent mille autres badinages,
Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
Sur même objet toujours tendue.
Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
Toujours il en tombait quelqu'un : autant de pris,
Autant de mis à part : près de moitié succombe.
Le compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

XIX. *Le Singe.*

Il est un singe dans Paris
A qui l'on avait donné femme :
Singe en effet d'aucuns maris [1],
Il la battait. La pauvre dame
En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
Leur fils se plaint d'étrange sorte,
Il éclate en cris superflus :
Le père en rit, sa femme est morte;
Il a déjà d'autres amours,
Que l'on croit qu'il battra toujours;
Il hante la taverne, et souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre :
La pire espèce, c'est l'auteur.

[1] C'est-à-dire *de certains*, ou *de plusieurs* maris. *Aucuns* ne s'emploie au pluriel, dans le sens de *plusieurs*, de *quelques-uns*, que dans le style marotique ou badin. La Fontaine s'est servi encore de ce mot, liv. VI, fab. I et fab. VI. Voltaire l'a aussi employé plusieurs fois.

XX. *Le Philosophe scythe.*

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
Se proposant de suivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile [1],
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.

[1] C'est le vieillard des bords du Galèse :

. . . . Cui pauca relicti
Jugera ruris erant. . . . .
Regum æquabat opes animis; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
VIRG., *Georg*, lib. IV, v. 127-133.

Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
Ébranchait, émondait, ôtait ceci, cela,
Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.
Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage [1]
De mutiler ainsi ces pauvres habitants?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage;
Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.
J'ôte le superflu, dit l'autre; et l'abattant,
Le reste en profite d'autant.
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis
Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.
Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort;
Il font cesser de vivre avant que l'on soit mort [2].

[1] Était-ce l'action d'un homme sage? Ellipse.

[2] Sic isti apathiæ, qui videri esse tranquillos, et intrepidos, et immobiles volunt, dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioris animi officiis amputatis, in corpore ignavæ et quasi enervatæ vitæ consenescunt. *Aul. Gell.*

XXI. *L'Éléphant, et le Singe de Jupiter.*

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
En dispute du pas et des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
Que le singe de Jupiter,
Portant un caducée, avait paru dans l'air.
Ce singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
Aussitôt l'éléphant de croire
Qu'en qualité d'ambassadeur
Il venait trouver sa grandeur.
Tout fier de ce sujet de gloire
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.
Maître Gille enfin, en passant,
Va saluer son excellence.
L'autre était préparé sur la légation :
Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant ?
Il se vit donc réduit à commencer lui-même.
Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême,
Toute sa cour verra beau jeu.
Quel combat ? dit le singe avec un front sévère.
L'éléphant repartit : Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;
Qu'Éléphantide a guerre avecque Rhinocère ?
Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille : on ne s'entretient guère

De semblables sujets dans nos vastes lambris.
L'éléphant, honteux et surpris,
Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire? —
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis :
Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

XXII. *Un Fou et un Sage.*

Certain fou poursuivait à coups de pierre un sage.
Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage ;
Toute peine, dit-on, est digne de loyer [1] :
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer ;
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Auprès des rois il est de pareils fous :
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se venger [2].

[1] De salaire, de récompense. Ce mot est encore employé dans ce sens par les poëtes modernes.

[2] Dans un exemplaire des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs Maucroix et de la Fontaine*, je trouve à la suite de cette fable (p. 44) une note manuscrite, en écriture du temps, ainsi conçue : « Cette fable « fut faite contre le sieur abbé du Plessis, une espèce de fou sérieux, « qui s'était mis sur le pied de censurer à la cour les ecclésiastiques, et « même les évêques, et que M. l'archevêque de Reims fit bien châtier. »

XXIII. *Le Renard anglais.*

A MADAME HARVEY[1].

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens ;
Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'âme, un talent pour conduire
Et les affaires et les gens,
Une humeur franche et libre, et le don d'être amie
Malgré Jupiter même et les temps orageux,
Tout cela méritait un éloge pompeux :
Il en eût été moins selon votre génie;
La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie.
J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de votre patrie :
Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament :
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences.
Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour :
Vos gens, à pénétrer l'emportent sur les autres,
Même les chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
Vos renards sont plus fins ; je m'en vais le prouver
Par un d'eux, qui, pour se sauver,
Mit en usage un stratagème
Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

[1] Élisabeth Montaigu, veuve du chevalier Harvey, mort à Constantinople au service de Charles II. Madame Harvey eut beaucoup de part aux divers changements de ministère qui eurent lieu sous le règne de ce roi, et elle contribua fortement à attirer en Angleterre la duchesse de Mazarin, dont elle était devenue l'amie. En 1683, madame Harvey vint à Paris, et la Fontaine eut souvent occasion de la voir chez milord Montaigu, son frère, ambassadeur auprès de la cour de France. Madame Harvey mourut en 1702. La Fontaine a toujours écrit *Hervay* et *Harvay ;* mais il paraît, d'après l'éditeur de Saint-Évremond, que c'est à tort.

Le scélérat, réduit en un péril extrême,
Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez,
Passa près d'un patibulaire [1] :
Là, des animaux ravissants,
Blaireaux, renards, hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passants.
Leur confrère, aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui, pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait, en vieux renard, s'échapper de leurs mains.
Les clefs de meute [2], parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant;
Mes chiens n'appellent point au delà des colonnes [3]
Où sont tant d'honnêtes personnes.
Il y viendra, le drôle! Il y vint, à son dam.
Voilà maint basset clabaudant;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux;
Mais le pauvret, ce coup, y laissa ses houseaux[4] :
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème!
Le chasseur, pour trouver sa propre sûreté,

[1] C'est-à-dire près d'une potence.

[2] Terme de vénerie, pour désigner les chiens qui relèvent de défaut les autres chiens accoutumés à les suivre.

[3] Des fourches patibulaires où les animaux étaient pendus.

[4] Expression proverbiale, pour dire qu'il y mourut. Les *houseaux* étaient des espèces de bottines ou des brodequins qui se fermaient avec des boucles et des courroies. Il paraît que c'était une chaussure particulière aux Parisiens dans le treizième siècle; car Jean de Meung, décrivant de quelle manière Pygmalion habilla sa statue, dit :

N'est pas de *hosiaus* estrenée,
Car el n'est pas de Paris née.
Roman de la Rose, v. 21181, édit. 1814.

N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?
Mais le peu d'amour pour la vie
Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits sur votre sujet ;
Tout long éloge est un projet
Peu favorable pour ma lyre.
Peu de nos chants, peu de nos vers,
Par un encens flatteur amusent l'univers,
Et se font écouter des nations étranges [1].
Votre prince [2] vous dit un jour
Qu'il aimait mieux un trait d'amour
Que quatre pages de louanges.
Agréez seulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma muse.
C'est peu de chose ; elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire
A celle qui remplit vos climats d'habitants
Tirés de l'île de Cythère ?
Vous voyez par là que j'entends
Mazarin [3], des Amours déesse tutélaire.

[1] Pour dire les nations étrangères. Le mot *étrange* était en usage, dans ce sens, au temps de Nicot, qui traduit dans son dictionnaire *nations étranges* par *gentes exteræ*. Corneille a aussi employé cette expression ; mais elle était déjà vieille du temps de la Fontaine.

[2] Charles II.

[3] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, née à Rome en 1646, et morte à Chelsey, près de Londres, le 2 juillet 1699, était la nièce du cardinal de Mazarin : elle fut mariée en 1661 à Armand-Charles de la Porte, duc de la Meilleraie, à condition qu'il prendrait le nom et les armes de Mazarin. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1610, in-8°, p. 372-379.

XXIV. *Le Soleil et les Grenouilles.*

Les filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection :
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
Ne pouvaient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.
Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
Enfants de la bonne fortune,
Firent bientôt crier cette troupe importune :
On ne pouvait dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auraient, par leurs cris,
Soulevé grands et petits
Contre l'œil de la nature.
Le soleil, à leur dire, allait tout consumer ;
Il fallait promptement s'armer,
Et lever des troupes puissantes.
Aussitôt qu'il faisait un pas,
Ambassades coassantes
Allaient dans tous les états :
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde
Roulait sur les intérêts
De quatre méchants marets *.

* VAR. Dans les trois éditions du recueil du P. Bouhours, que j'ai sous les yeux, celle de Paris, 1693, p. 14, celle de Hollande, même année, p. 18, celle de Paris, 1701, p. 13, on trouve *marets ;* et il est évident que ce mot a été écrit ainsi par l'auteur pour rimer avec *intérêts ;* car cette orthographe n'était plus en usage de son temps. Dans le dictionnaire de Furetière, 1690, on trouve *ma-rest* et *marais*, mais nulle part *marets*.

Cette plainte téméraire
Dure toujours ; et pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant :
Car si le soleil se pique,
Il le leur fera sentir ;
La république aquatique
Pourrait bien s'en repentir.

XXV. *La Ligue des Rats.*

Une souris craignait un chat
Qui dès longtemps la guettait au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage
Consulte son voisin : c'était un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'était logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat, ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi! quoi que je fasse,
Seul, je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour,
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence ;
Et le rat court en diligence
A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisaient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essouflés.

Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats ; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris,
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !
Quelques rates [1], dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage ;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils allaient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenait déjà la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très-prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou ;
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou !

[1] Ce mot est forgé, et n'est point français.

XXVI. *Daphnis et Alcimadure.*

IMITATION DE THÉOCRITE[1].

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE[2].

Aimable fille d'une mère
A qui seule[3] aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en[4] cette préface
Je ne partage entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce serait trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces grâces, cet esprit ;
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit[5].
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais

[1] Théocrite, idylle XXIII.

[2] Madame de la Mésangère était la fille de madame de la Sablière. C'est elle que Fontenelle désigne sous le nom de *la Marquise*, dans son ouvrage intitulé *de la Pluralité des mondes*. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, 3e édit., p. 372.

[3] Un commentateur demande : Pourquoi le poëte dit-il, *à qui seule ?* Je réponds : Parce qu'alors madame de la Sablière, encore dans l'âge de plaire, s'était retirée du monde, et était livrée à la dévotion. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, in-8°, 3e édit., p. 338 à 346.

[4] Latinisme : *Non possum quin.* Madame de Sévigné commence ainsi une de ses lettres (12 février 1672, t. II, p. 324). « Je ne puis, ma chère « fille, qu'être en peine de vous. »

[5] C'est-à-dire sans votre mère. Le reconnaissant la Fontaine place toujours madame de la Sablière au-dessus de toutes les autres femmes.

L'amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir :
On l'appelait Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connaissant autres lois
Que son caprice; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs [1] !
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité [2],
Joignait aux fleurs de sa beauté

[1] C'est-à-dire, si on la trouvait aimable, même en ses rigueurs, combien l'eût-elle paru davantage à ceux qu'elle aurait comblés de ses faveurs!

[2] Le mot *nativité* ne s'emploie plus guère que dans le style de liturgie : mais il n'en était pas ainsi du temps de la Fontaine. Saint-Évremond a dit aussi :

Pour faire la solennité
De sa vieille *nativité*.

Voyez encore à ce sujet Nicot, *Thresor de la langue françoyse*, p 425, au mot *Naistre*.

Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérais, cria-t-il, expirer à vos yeux;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort (et je l'en ai chargé)
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai près de ce temple un simple monument :
On gravera sur la bordure :
« Daphnis mourut d'amour. Passant, arrête-toi,
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il aurait poursuivi; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide

S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr
Non plus qu'Ajax Ulysse [1], et Didon son perfide [2].

[1] Hom., *Odyss.*, lib. XI, v. 563.
[2] Virgil., *Æneid.*, lib. VI, v. 450.

XXVII. *Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.*

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendaient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié! les trois quarts, et bien souvent le tout
Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :
« Il a pour tels et tels un soin particulier.
« Ce sont ses amis; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats :
Aucun n'était content; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenait :

Jamais le juge ne tenait
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutaient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui, mieux que vous, sait vos besoins?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats;
Ces secours, grâce à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,

Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages:
Par où saurais-je mieux finir?

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

A M[gr] LE DUC DE VENDOME [1].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet [2].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour :
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme :
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,

[1] Louis Joseph, duc de Vendôme, arrière-petit-fils de Henri IV, naquit le 1[er] juillet 1654, et mourut le 11 juin 1712 en Catalogne. Il fut, ainsi que son frère le grand prieur, un des amis et un des protecteurs les plus généreux de notre poëte.

[2] C'est-à-dire : Ces soucis dévorants sont des vautours qui sont semblables à ceux que la fable, représente déchirant les entrailles sans cesse renaissantes de Prométhée, fils de Japet, enchaîné sur le sommet du mont Caucase.

Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence [1] ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :

[1] Mercure.

Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu! dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :

La volatille échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[1] :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus.

[1] Enceinte. *Pourpris* a vieilli pour la prose ; mais les poëtes l'ont avec raison conservé.

Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels.
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office;
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels.
Gens barbares, gens durs, habitacle [1] d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties [2].
Il ne resta que nous d'un si triste débris.
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris,
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt [3] plus que feuillage et que bois.

[1] Habitation.
[2] Les victimes.
[3] *Tantôt* est dans ce vers synonyme de *bientôt*, et il s'emploie encore ainsi dans le style familier.

D'étonnement la troupe ainsi qu'eux perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents [1].
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au lôs [2] que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps:
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie:
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer.
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages:
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.

[1] La pensée de la Fontaine se reporte ici vers sa femme avec laquelle il ne vivait pas bien; il regrette d'une manière touchante de ne pouvoir goûter les douceurs d'une union conjugale bien assortie. (Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, 3e édit. in-8°, p. 369.)

[2] Louange.

Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet[1] tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

[1] *Anet*, château célèbre que Henri II, en 1552, fit construire pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme, son architecte. Les sculptures avaient été exécutées par Goujon, et les arabesques et les peintures sur verre par Jean Cousin. Ce château était situé sur la rivière d'Eure, au confluent de celle de l'Avre, à trois lieues et un quart au nord-est de Dreux, dans le département d'Eure-et-Loire. Il est aujourd'hui détruit et quelques débris intéressants de cette superbe construction furent transportés à Paris, au Musée des monuments français. (Voyez Lenoir. *Musée des monuments français*, t. IV, p. 49 et 86.) Lorsque la Fontaine écrivait, ce château appartenait au duc de Vendôme, et avait le titre de principauté. Le duc y reçut le Dauphin en 1688, et y fit alors représenter *Acis et Galatée*, le dernier des opéras de Lulli.

LES FILLES DE MINÉE.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Je chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout dieu veut aux humains se faire reconnaître :
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérès.

La Grèce était en jeux pour le fils de Sémèle.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle :
Alcithoé, l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
Dit aux autres : Quoi donc ! toujours des dieux nouveaux !
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
Je ne dis rien des vœux dus aux travaux divers
De ce dieu qui purgea de monstres l'univers :
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles,
Affaiblir les plus sains, enlaidir les plus belles,
Souvent mener au Styx par de tristes chemins ?
Et nous irons chômer la peste des humains !
Pour moi, j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra, ce jour-ci, du relâche ;
Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits :
Toutes trois, tour à tour, racontons quelque histoire.
Je pourrais retrouver sans peine en ma mémoire
Du monarque des dieux les divers changements ;
Mais, comme chacun sait tous ces événements,
Disons ce que l'Amour inspire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille, en contant ces merveilles,

Accoutumer nos cœurs à goûter son poison ;
Car, ainsi que Bacchus, il trouble la raison.
Récitons-nous les maux que ses biens nous attirent.
Alcithoé se tut, et ses sœurs applaudirent.
Après quelques moments, haussant un peu la voix :

Dans Thèbes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimaient d'une égale tendresse :
Pyrame (c'est l'amant) eut Thisbé pour maîtresse.
Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
L'un bien fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimèrent sans peine ;
D'autant plus tôt épris, qu'une invincible haine
Divisant leurs parents ces deux amants unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour se servit.
Le hasard, non le choix, avait rendu voisines
Leurs maisons, où régnaient ces guerres intestines :
Ce fut un avantage à leurs désirs naissants.
Le cours en commença par des jeux innocents :
La première étincelle eut embrâsé leur âme,
Qu'ils ignoraient encor ce que c'était que flamme.
Chacun favorisait leurs transports mutuels ;
Mais c'était à l'insu de leurs parents cruels.
La défense est un charme : on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, et surtout ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos amants à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparait leurs maisons ;
Le temps avait miné ses antiques cloisons !
Là souvent de leurs maux ils déploraient la cause ;
Les paroles passaient, mais c'était peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pyrame dit un jour :
Chère Thisbé, le ciel veut qu'on s'aide en amour :
Nous avons à nous voir une peine infinie ;

Fuyons de nos parents l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce ; ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asile chez eux ;
Leur amitié, leur bien, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir ;
Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir.
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?
Ordonnez : j'y consens ; tout me semblera doux.
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrais dire autant, lui repartit l'amante :
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai partout ; notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos :
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrète,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles.
Je n'en fais point ici de peintures frivoles :
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi,
Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'aurore ;
N'attendez point les traits que son char fait éclore.
Tenez-vous aux degrés du terme de Cérès ;
Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près,
Une barque est au bord ; les rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
Et les dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
Deux baisers, par le mur arrêtés au passage.
Heureux mur ! tu devais servir mieux leur désir ;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort, et prévient Pyrame ;

L'impatience, hélas! maîtresse de son âme,
La fait arriver seule et sans guide aux degrés.
L'ombre et le jour luttaient dans les champs azurés.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte :
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit; et son voile, emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le souille, le déchire;
Et, l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'était cachée en un buisson épais.
Pyrame arrive, et voit ces vestiges tout frais.
O dieux! que devient-il? Un froid court dans ses veines.
Il aperçoit le voile étendu dans ces plaines,
Il le lève, et le sang, joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé! s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue!
Te voilà, par ma faute, aux enfers descendue!
Je l'ai voulu; c'est moi qui suis le monstre affreux
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
Attends-moi, je te vais rejoindre aux rives sombres.
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les ombres?
Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, et d'un poignard coupe aussitôt sa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pyrame:
Que devient-elle aussi? Tout lui manque à la fois,
Les sens et les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Clothon, pour l'amour d'elle,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumière des cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudrait lui parler; sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue.
Thisbé prend le poignard, et découvrant son sein :
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein,
Bien moins encor l'erreur de ton âme alarmée :

Ce serait t'accuser de m'avoir trop aimée.
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a, non plus que le tien, mérité son malheur.
Cher amant! reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main et le poignard font alors leur office ;
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :
Dernier trait de pudeur même aux derniers moments.
Les nymphes d'alentour lui donnèrent des larmes,
Et du sang des amants teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, et blanc jusqu'à ce jour,
Éternel monument d'un si parfait amour.

Cette histoire attendrit les filles de Minée.
L'une accusait l'amant, l'autre la destinée,
Et toutes, d'une voix, conclurent que nos cœurs
De cette passion devraient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'est-elle, elle devient aussitôt languissante :
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit.
Il y joint, dit Clymène, une âpre jalousie,
Poison le plus cruel dont l'âme soit saisie ·
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma sœur, attachant vos esprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite :
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite.
J'accourcirai le temps, ainsi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phébus ne partage le jour ;
A ses rayons perçants opposons quelques voiles.
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que. sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse apercevoir.
Cependant donnez-moi quelque heure de silence :
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence,
Souffrez-en les défauts. et songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimait Procris ; il était aimé d'elle :
Chacun se proposait leur hymen pour modèle.
Ce qu'amour fait sentir de piquant et de doux
Comblait abondamment les vœux de ces époux.
Ils ne s'aimaient que trop, leurs soins et leur tendresse
Approchaient des transports d'amant et de maîtresse.
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une divinité.
Il était jeune et beau : l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens chez elle accoutumée.
Nos belles cacheraient un pareil sentiment :
Chez les divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale :
Les jeunes déités qui n'ont qu'un vieil époux
Ne se soumettent point à ses lois comme nous :
La déesse enleva ce héros si fidèle.
De modérer ses feux il pria l'immortelle :
Elle le fit ; l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'était un javelot toujours sûr de ses coups.
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous
Fera le désespoir de votre âme charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.

Tout oracle est douteux, et porte un double sens :
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens.
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle !
Et comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidèle ?
Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
Éprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des mages aussitôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux

Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux ;
Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine ;
Il renonce aux cités, s'en va dans les forêts ;
Conte aux vents, conte aux bois, ses déplaisirs secrets,
S'imagine en chassant dissiper son martyre.
C'était pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphyrs.
Doux vents, s'écriait-il, prêtez-moi des soupirs !
Venez, légers démons par qui nos champs fleurissent,
Aure [1], fais-les venir, je sais qu'ils t'obéissent :
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer.
On l'entendit : on crut qu'il venait de nommer
Quelque objet de ses vœux, autre que son épouse.
Elle en est avertie, et la voilà jalouse :
Maint voisin charitable entretient ses ennuis.
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits ;
Il aime donc cette Aure, et me quitte pour elle ? —
Nous vous plaignons : il l'aime, et sans cesse il l'appelle :
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois ;
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne :
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger. —
Elle en profite, hélas ! et ne fait qu'y songer.
Les amants sont toujours de légère croyance :
S'ils pouvaient conserver un rayon de prudence,

[1] *Aura*, en latin, signifie l'air soufflant avec douceur. Les *Auræ* étaient des êtres aériens assez semblables aux sylphes des modernes : ces déités légères, vêtues de longues robes et de voiles flottants, compagnes de Zéphire, sèment l'air de fleurs, sans cesse occupées de jeux; et, satisfaites de leur bonheur, elles prennent soin de contribuer à celui des mortels.

(Je demande un grand point, la prudence en amours!)
Ils seraient aux rapports insensibles et sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose.
Elle se lève un jour; et lorsque tout repose,
Que de l'Aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque chasseur,
Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vue.
Il invoquait déjà cette Aure prétendue :
Viens me voir, disait-il, chère déesse, accours;
Je n'en puis plus, je meurs; fais que par ton secours
La peine que je sens se trouve soulagée.
L'épouse se prétend par ces mots outragée;
Elle croit y trouver, non le sens qu'ils cachaient,
Mais celui seulement que ses soupçons cherchaient.
O triste jalousie! ô passion amère!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mère!
Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas!
Procris s'était cachée en la même retraite
Qu'un faon de biche avait pour demeure secrète.
Il en sort; et le bruit trompe aussitôt l'époux.
Céphale prend le dard toujours sûr de ses coups,
Le lance en cet endroit, et perce sa jalouse :
Malheureux assassin d'une si chère épouse!
Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur :
Il accourt, voit sa faute; et, tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore et les Destins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, sans cesse s'affligeant,
Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines,
Si la déesse enfin, pour terminer ses peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ses jours :
Triste fin d'un hymen bien divers en son cours!

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire.

Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses lois,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois :
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Clymène, en un tissu riche, pénible, et grand,
Avait presque achevé le fameux différend
D'entre le dieu des eaux et Pallas la savante.
On voyait en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer, entre eux deux contesté,
Dépendait du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre :
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admirait la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, et nomma la cité :
Athène offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portaient force présents divers;
Tout le reste entourait la déesse aux yeux pers[1];
Avec un doux souris elle acceptait l'hommage.
Clymène ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit[2] :

Rarement pour les pleurs mon talent réussit;
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Chloris avait l'âme embrasée :

[1] *Pers* est un vieux mot qui signifie un bleu d'azur foncé. Il est resté en usage en parlant de Minerve. Il est employé souvent par nos vieux poëtes.

[2] L'histoire de Télamon et de Chloris est versifiée d'après une inscription tirée de Boissard, reproduite par Gruter, que la Fontaine a crue vraie, mais qui est supposée. (Voyez Boissardi *Antiquit. Romana*, 4ª *pars*, t. II, p. 49; Gruter, *inscript.*, t. II, p. XV, n° 8. *Spuria ac sup positiția.*)

Chloris pour Télamon brûlait de son côté.
La naissance, l'esprit, les grâces, la beauté,
Tout se trouvait en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes :
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amants, quoique épris d'un désir mutuel.
N'osaient au blond Hymen sacrifier encore.
Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passerait; l'autre état ne le peut.
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi, qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers :
Un pays contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Chloris y consentit, mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime et son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,
Un parent de Chloris meurt, et laisse à la belle
D'amples possessions et d'immenses trésors.
Il habitait les lieux où Mars régnait alors.
La belle s'y transporte; et partout révérée,
Partout des deux partis Chloris considérée
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venait de consacrer un trophée à son nom.
Lui de sa part accourt; et, tout couvert de gloire,
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère,
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Chloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie, et de l'aveu des siens.
Tout chemin, hors la mer, allongeant leur souffrance,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.

Zéphire les suivait, quand, presque en arrivant,
Un pirate survient, prend le dessus du vent,
Les attaque, les bat. En vain, par sa vaillance,
Télamon, jusqu'au bout, porte la résistance :
Après un long combat, son parti fut défait,
Lui pris ; et ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O dieux! qui l'eût pu croire?
Le Sort, sans respecter ni son sang, ni sa gloire,
Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Chloris,
Le fit être forçat aussitôt qu'il fut pris.

Le Destin ne fut pas à Chloris si contraire.
Un célèbre marchand l'achète du corsaire :
Il l'emmène ; et bientôt la belle, malgré soi,
Au milieu de ses fers range tout sous sa loi.
L'épouse du marchand la voit avec tendresse :
Ils en font leur compagne, et leur fils sa maîtresse.
Chacun veut cet hymen : Chloris à leurs désirs
Répondait seulement par de profonds soupirs.
Damon (c'était ce fils) lui tint ce doux langage :
Vous soupirez toujours ; toujours votre visage
Baigné de pleurs nous marque un déplaisir secret :
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verraient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits et l'excès de ma flamme?
Rien ne vous force ici : découvrez-nous votre âme :
Chloris, c'est moi qui suis l'esclave, et non pas vous.
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
Parlez ; nous sommes prêts à changer de demeure :
Mes parents m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre est à vous ; ne le dédaignez plus.
J'en sais qui l'agréeraient ; j'ai su plaire à plus d'une :
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune :
Quelle que soit la nôtre, usez-en : vous voyez
Ce que nous possédons et nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon ; et Chloris tout en larmes

Lui répond en ces mots accompagnés de charmes :
Vos moindres qualités et cet heureux séjour
Même aux filles des dieux donneraient de l'amour ;
Jugez donc si Chloris, esclave et malheureuse.
Voit l'offre de ces biens d'une âme dédaigneuse.
Je sais quel est leur prix : mais de les accepter,
Je ne puis ; et voudrais vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage :
Si toujours la naissance éleva mon courage,
Je me vois, grâce aux dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentiments, malgré tous mes ennuis ;
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort, ou dans les fers ;
Je prétends le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante ?
Je ne suis déjà plus aimable ni charmante ;
Chloris n'a plus ces traits que l'on trouvait si doux.
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle.
Fuyons, dit-il en soi ; j'oublierai cette belle :
Tout passe, et même un jour ses larmes passeront ;
Voyons ce que l'absence et le temps produiront.
A ces mots il s'embarque ; et, quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage,
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avait brisé sa chaîne :
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin ;
Puis le plaint, puis l'emmène et puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'âme :
Elle chérit un mort ! Un mort, ce qui n'est plus,
L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Chloris il lui fait la peinture.

Télamon dans son âme admire l'aventure,
Dissimule, et se laisse emmener au séjour
Où Chloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il voulait cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'était vile et commune.
On apprend leur retour et leur débarquement.
Chloris, se présentant à l'un et l'autre amant,
Reconnaît Télamon sous un faix qui l'accable.
Ses chagrins le rendaient pourtant méconnaissable;
Un œil indifférent à le voir eût erré :
Tant la peine et l'amour l'avaient défiguré!
Le fardeau qu'il portait ne fut qu'un vain obstacle;
Chloris le reconnaît, et tombe à ce spectacle :
Elle perd tous ses sens et de honte et d'amour.
Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
On demande à Chloris la cause de sa peine :
Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine.
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans les cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zèle avait changé de face :
On le crut. Cependant, quoi qu'on dise et qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur et le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon. Il restreignit son zèle
A sceller de l'hymen une union si belle;
Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
Il pria ses parents de doter son rival.
Il l'obtint, renonçant dès lors à l'hyménée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les noces se faisaient à l'ombre d'un ormeau;
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
Perce les deux époux d'une atteinte subite.
Chloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment.
Il s'écrie, en voyant finir ses destinées :

Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années!
Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisait-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots, il acheva de vivre :
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légèrement, il passa chez les morts :
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords.
Même accident finit leurs précieuses trames;
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statue et marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose :
Je ne garantis point cette métamorphose :
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Clymène; et, cherchant dans les siècles passés
Quelque exemple d'amour et de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
J'admirai, je plaignis ces amants malheureux :
On les allait unir, tout concourait pour eux,
Ils touchaient au moment; l'attente en était sûre :
Hélas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de jouir, tout s'enfuit de nos mains :
Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.

Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
La fête est vers sa fin, grâce au ciel, avancée;
Et nous avons passé tout ce temps en récits
Capables d'affliger les moins sombres esprits :
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste.
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps, mais de cœur.
Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur;
Il en fait tous les jours de diverse manière.
Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisait aux yeux; mais ce n'est pas assez :
Son peu d'esprit, son humeur sombre,

Rendaient ces talents mal placés.
Il fuyait les cités, il ne cherchait que l'ombre,
Vivait parmi les bois, concitoyen des ours,
Et passait, sans aimer, les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire.
J'en blâme en nous l'excès; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soupire.
Hé quoi! ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? Ce n'est pas mon avis :
Je veux des passions : et si l'état le pire
Est le néant, je ne sais point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, et le voilà frappé :
Voilà son cœur développé.
Amour, par son savoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.
Zoon rend grâce au dieu qui troublait son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille.
A la fin Iole s'éveille.
Surprise et dans l'étonnement,
Elle veut fuir; mais son amant
L'arrête, et lui tient ce langage :
Rare et charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?
Je ne suis plus celui qu'on trouvait si sauvage :
C'est l'effet de vos traits, aussi puissants que doux!
Ils m'ont l'âme et l'esprit et la raison donnée.
Souffrez que, vivant sous vos lois,
J'emploie à vous servir des biens que je vous dois.
Iole, à ce discours encor plus étonnée,
Rougit, et sans répondre elle court au hameau,
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :
Zoon suit en triomphe, et chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit,

Ni ses soins pour plaire à la belle :
Leur hymen se conclut. Un satrape voisin,
Le propre jour de cette fête,
Enlève à Zoon sa conquête :
On ne soupçonnait point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur, et le joint, et l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix aussi bien que le juge.
Le satrape, vaincu, trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas ! cette bonté lui devint inutile ;
Il mourut du regret de cet hymen fatal :
Aux plus infortunés la tombe sert d'asile.
Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
Iole, qui mouilla de pleurs son mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'âme est envolée ?
Ce satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevait cette histoire ;
Et ses sœurs avouaient qu'un chemin à la gloire,
C'est l'amour. On fait tout pour se voir estimé :
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louer par une bouche
Qui, même sans s'ouvrir, nous enchante et nous touche !
Ainsi disaient ces sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remords dans leur profane sein.
Bacchus entre, et sa cour, confus et long cortége :
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilége ?
Que Pallas les défende, et vienne en leur faveur
Opposer son égide à ma juste fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offense.
Voyez : et qu'on se rie après de ma puissance !
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
Ailés, noirs et velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois sœurs ; on n'en voit nulle trace.

Leurs métiers sont brisés ; on élève en leur place
Une chapelle au dieu, père du vrai nectar.
Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
Au destin de ces sœurs par elle protégées ;
Quand quelque dieu, voyant ses bontés négligées,
Nous fait sentir son ire [1], un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
Chômons : c'est faire assez qu'aller de temple en temple
Rendre à chaque immortel les vœux qui lui sont dus :
Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

[1] Son courroux. Ce mot, dont l'emploi est fréquent dans Marot et les poëtes de ce temps, se conserve encore en poésie dans le style badin.

MORCEAUX CHOISIS

DE J. DE LA FONTAINE.

ADONIS.

POEME.

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les Zéphyrs et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros;
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage:
Trop heureux si j'osais compter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts!
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais;
Ne le dédaignez pas : lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.

Aux monts idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.

Sous ces ombrages verts loge la Solitude.
Là le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités, s'exerçait à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux :
Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélene,
Ni celui qui jadis aimait une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas .
Tous ont cédé le prix aux fils de Cyniras [1].
Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphe qui cache enfin sa tête dans la nue,
Par un charmant récit amusant l'univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son âme une ardeur violente :
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
Rien ne lui semble bien, les Grâces ont beau faire.
Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours.
Aux monts idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,

[1] Selon la tradition la plus commune, Adonis fut le fruit du commerce incestueux de Myrrha avec son père Cynire. (Voyez Ovide, *Métam.*, liv. X, fab. X, v. 503.) Hygin, fable LVIII, nomme Smyrne la fille de Cynire, mère d'Adonis. Une autre tradition nommait Theios le père d'Adonis; mais toutes disent que ce père était roi d'Assyrie : ce qui prouve que cette fable a une origine orientale. (Voyez Apollodore, livre III, § IV; Antoninus Liberalis, *Narrat.* 34; Oppien, *Halieut.* III, v. 403; Lucien, *de la Déesse de Syrie*, ch. VI; et Pindare, *Pyth.* II, v. 27 et 28.

A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau;
Couché sur des gazons, il rêve, au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne, et le confond;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde
Avait abandonné ses cheveux aux zéphyrs;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit, Aminte : une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle;
Et, s'il fallait juger de l'objet le plus doux,
Le sort serait douteux entre Vénus et vous.
Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son âme rassurée :
Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect,
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine.
Je les quitte pour toi; vois si tu veux m'aimer.
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
O dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe?
Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?
Charmante déité, vous dois-je ajouter foi?
Quoi! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi
Il me serait permis d'aimer une immortelle!

Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose :
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose :
Tout est né pour aimer. Ainsi parle Vénus;
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus;
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis?
Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines :
Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
Tous deux de leur amour semblent douter encore;
Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments.
Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent!
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien-aimé,
Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
Écho, qui ne tait rien, vous conta ces amours;
Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds :
Faites que j'en retrouve au temple de mémoire
Les monuments sacrés, source de votre gloire,
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent passer aux derniers des humains!
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,

Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants;
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage.
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumaient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachaient au héros leurs regards languissants.
Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs peines
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
Suivaient les longs replis du cristal vagabond :
Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansaient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais [1] l'émail d'une prairie,
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les antres creux
Complice des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

Il est temps de passer au funeste moment

[1] Rayons.

Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée,
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soins de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui causa de douleurs !
Un jour que son amant la voyait tout en pleurs,
Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?
Vous aurais-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus?
Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;
Adonis tâcherait en vain de me déplaire :
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :
Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint ;
Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un cœur plein de constance ;
Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux nymphes de ces bois :
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.
Surtout de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions ;
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons !
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage ;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes.
Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
Que deviendrais-je, hélas ! si le sort rigoureux
Me privait pour jamais de l'objet de mes vœux !...
Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes.
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux ;

Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs où leur âme se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus!
Adonis voit un char descendre de la nue :
Cythérée y montant disparaît à sa vue.

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs :
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts.
Les vents, sourds à ses cris, renfoncent leur haleine :
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
Ce que naguère il eut de plaisir et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil :
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu ;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu :
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse ;
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramene leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne.
De sanglots redoublés sa demeure résonne.
Cet amant toujours pleure, et toujours les zéphyrs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède.

Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'amour,
Ce plaisir occupait les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de rage.
Ce tyran des forêts porte partout l'effroi ;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi :
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille :
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets ;
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès :
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible :
Il habite en un fort épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous :
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices.
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle blessure!

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avait ouvert les portes d'orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble,
Jamais tant de héros ne s'étaient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil ;
La déesse des bois n'est point si matinale :

Cent fois il a surpris l'amante de Céphale ;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets ;
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'aurait pas sitôt traversé l'onde noire.
Comment l'aurait-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avaient sollicité d'avoir soin de ses jours ?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps ;
L'autre, pour tous appas, possède les trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle :
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
Philègre accourt, et Mimas, Palmyre aux blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar ;
Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse :
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
Qui pour le blond Palmyre a des feux innocents ?
On ne l'instruisit point à manier la laine ;
Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,
Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur
Eût pu se garantir d'amour comme de peur !
On la voit arriver sur un cheval superbe

Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe ;
D'une charge si belle il semble glorieux :
Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux :
D'une fatale ardeur déjà son front s'allume ;
Il marche avec un air plus fier que de coutume.
Tel Apollon marchait quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le ciel en retentit, les échos se confondent,
De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes :
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts ;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale :
Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser : du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir,
Rien ne saurait encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryope la première évente sa demeure :
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête :
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur :
Mais le fier animal n'a point encor de peur.

Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe.
Ne peut plus retenir son ardeur violente :
Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents;
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrières
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons;
D'haleine en le suivant manquent les aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race
Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris :
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage;
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendait même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête,
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête :
Il connaît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, son sang devient glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte :
Sur les traits des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre :
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
Le sanglier coupe l'arbre, et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie :
Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.
Conterai-je en détail tant de puissants efforts,
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire?
Seules vous les savez, ô filles de Mémoire :
Venez donc m'inspirer, et, conduisant ma voix,

Faites-moi dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est [1] prête à se lancer.
Un mâtin les devance, et se jette en leur place;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux :
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire;
Ses flancs sont décousus; et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.

Cependant le sanglier passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées!
Combien en coupe-t-il! Que d'hommes terrassés!
Que de chiens abattus, mourants, morts, et blessés!
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon, messager de l'orage;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile :
En vain du coup fatal il veut se détourner;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche,

[1] Solécisme que la Fontaine aurait pu facilement éviter.

L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche :
Le fer ou se rebouche [1], ou ne fait qu'entamer
Sa peau, que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre :
Certain de succomber, il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente.
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie:
L'ardeur qu'ils témoignaient est bientôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous;
Ce n'est pas du sanglier que son cœur craint les coups,
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable;
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,
Elle voit son amant poussé d'un beau désir,
Elle le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
Quoi! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres!
Non, non; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.
Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant

[1] Ou s'émousse. Le mot *reboucher* a actuellement une tout autre signification; mais celle que lui donne ici la Fontaine est la seule qui se trouve indiquée dans la première édition du dictionnaire de l'Académie.

S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent allait d'un coup s'immoler deux victimes :
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmire et lui l'amazone se lance;
Palmire craint pour elle, et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger :
Toutefois à Palmire il porte un coup léger;
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte; elle suit, inquiète et tremblante :
Le coup est sans danger; cependant les esprits,
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmire un effort inutile.
Il devint aussitôt pâle, froid, immobile;
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler :
Heureux s'il pouvait voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours :
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avaient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire;
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire.
A tarder plus longtemps on ne peut l'obliger;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'était fait un passage,
Et, courant vers son fort, il se lançait parfois

Aux chiens, qui dans le ciel poussaient de vains abois.
On ne l'ose approcher, tous les traits qu'on lui lance,
Étant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux,
Mais Capys l'arrêtant s'écrie. Où courez-vous?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez; il vient à vous, ô dieux!
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort.
A ces mots, dans les airs le trait se fait entendre:
A l'endroit où le monstre a la peau le plus tendre
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudraient lancer leurs dards
Mais peut-être Adonis en recevrait l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte.
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants,
Détournez de vos noms un éternel reproche:
Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments!
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire!

Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,

Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant un atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers :
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts :
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche était peinte,
On n'en voit que les traits; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnaient tant d'appas
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présents de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue :
Il cherche encore un coup la lumière des cieux,
Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle âme
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.

Prêtez-moi des soupirs, ô Vents, qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gemissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,

Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours;
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte.
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu.....
On ne le peut fléchir; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accents;
Son désespoir éclate en regrets impuissants;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes,
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes.
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!
Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte!
Hélas! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte :
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvais le suivre en ces lieux sombres!
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres!
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr,
Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandais pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,

Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Roi des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure [1].
Quoi! vous me refusez un présent si léger!
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes;
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi : deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle âme!
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme.
Je ne te verrai plus; adieu, cher Adonis!

Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes :
Zéphyre en soupira : le jour voila ses charmes,
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit.
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

[1] Ceci est imité d'Ovide, dans le discours que ce poëte prête à Orphée, lorsqu'il supplie les divinités de l'enfer de lui rendre son épouse, *Métam.*, l. X, vers 29

Per ego hæc loca plena timoris,
Per chaos hoc ingens, vastique silentia regni
Eurydices, oro, properata retexite fila.
Omnia debemur vobis : paulumque morati,
Serius aut citius sedem properamus ad unam.
Tendimus huc omnes, hæc est domus ultima : vosque
Humani generis longissima regna tenetis.
Hæc quoque, cum justos matura peregerit annos,
Juris erit vestri.

FRAGMENTS

DU

SONGE DE VAUX.

I.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie :
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature ;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour :
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots :
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère.
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort, en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;

Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte :
Fais que par ces démons [1] leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels ·
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière.
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière;
Et, refermant les yeux presque au même moment :
Contentez ce mortel, dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue;
Artisans qui peu chers, mais qui, prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs et des ombrages
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

II.

Ariste [2], vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les grâces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard [3] :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :

[1] Par ces génies. Le mot *démons* est pris ici dans l'acception que les anciens donnaient à ce mot.

[2] Sous ce nom je crois que la Fontaine désigne Pellisson, qui faisait aussi de très-bons vers.

[3] Nul n'a au contraire mieux possédé cet art que la Fontaine, et ce vers exprime admirablement bien le caractère de son talent.

C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourraient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas; et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers;
Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour à tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi; ses amis disparurent;
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs [1].
Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées;
Il voulut que ma main leur dressât des trophées :
OEuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris [2].
Écoutez ces quatre arts [3], et décidez du prix.

[1] La Fontaine fait ici allusion à Fouquet, et à l'élégie adressée aux nymphes de Vaux. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, édit. in-18, t. I, p. 83; édit. in-8°, p. 51.

[2] Les travaux que Fouquet fit exécuter à Vaux-le-Vicomte n'ayant commencé qu'en 1653, la Fontaine avait au moins trente-quatre ans lorsqu'il commença cet ouvrage; mais il s'était adonné tard à la poésie; et après la traduction de l'Eunuque de Térence, le Songe de Vaux fut le premier ouvrage qu'il entreprit.

[3] Ces quatre arts représentés par quatre fées sont l'Architecture, la Peinture, le Jardinage et la Poésie.

III.

Juges[1], pardonnez-moi cette plainte forcée :
Je sais qu'en suppliante il fallait commencer;
C'est à vous que ma voix se devait adresser;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire[2],
Dont vous reconnaissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui :
N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image
Hé bien! vous la tracez, mais imparfaitement;
Et moi je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les le Bruns, les le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux :
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres se trouvaient des humains habités;
Avec les animaux ils formaient des cités :
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne voulait alors que de simples asiles;
Sur la nécessité se réglaient les souhaits :
Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière :

[1] C'est l'Architecture qui parle.
[2] Fée qui représente la Peinture.

Des cinq ordres divers la grâce singulière
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte [1]
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte :
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celles mêmes des dieux,
Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite ;
Car on n'aurait pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il fallait l'obtenir.

IV.

Juges [2], si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles :
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous imposer des lois :
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes ;
Ce serait trop pour nous que d'être ses suivantes :
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler ;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler ?
Sans tous ses ornements, serais-je pas la même ?
Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penserait pas ;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les aquilons elle m'est nécessaire ;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher le premier des humains ?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains ?

[1] Fouquet.
[2] C'est la Peinture qui parle.

Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile;
C'est assez de causer le plaisir seulement,
Pour satisfaire aux lois de cet enchantement;
En termes assez clairs la chose est exprimée :
Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée.
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme, et de la vie :
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts :
Quand je veux, avec art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantaient leurs mains
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
Je transporte les yeux aux confins de la terre :
Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois, et les cités,
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages :
Tout y rit, tout y charme; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Clothon qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours :
Je console un amant privé de ses amours,

Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
Si vous avez jamais adoré quelque belle
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
Vous savez ce que peut un portrait animé :
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes
Je pourrais vous prier par celui de vos dames ;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendrait le prix ?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits :
Voyez, et puis jugez ; je ne veux autre grâce.

V

J'ignore l'art de bien parler [1],
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau ;
L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces et tranquilles ;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin hôte des villes,
Et la crainte hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage :
Seule, j'arrête ses transports ;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence :
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur [2] sur tous habile,

[1] C'est Hortésie, la déesse des jardins, qui parle.
[2] Dioclétien.

Et le plus sage dès humains
Vint chez moi chercher un asile :
Charles [1], d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il était plus qu'un homme :
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'univers.

Ils étaient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces :
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée errait autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tel, de mets non achetés,
Vivait sous les murs d'OEbalie [2]
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquait d'aucunes choses;
Il détachait les premiers fruits,
Il cueillait les premières roses;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtait le cours des torrents
Et leur donnait un frein de glace.
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservaient encore leur grâce,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes :

[1] Charles-Quint.
[2] *Namque sub Œbaliæ...* VIRG., Georg., IV.

Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des zéphyrs ;
Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs ;
Je sais parer Pomone et Flore.
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore :
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces nonpareilles,
Là j'ai des prés, là j'ai des bois ;
Et j'ai partout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes ;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités :
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux ;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :
On aurait plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages :
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,

Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits ?

Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée
Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée;
En voilà les traits éclatants;
Elle était telle avant que le printemps
Lui rendît ses cheveux avec ses autres charmes :
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes.

VI.

. . . .

Ce fut par Calliopée [1].
Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner :
Le temps a beau les combattre [2];
L'eau ne les saurait miner,
Le vent ne peut les abattre.

[1] C'est la Poésie qui parle sous le nom de Calliopee, et qui répond aux autres arts.
[2] HORAT., Carm. IV, od. XXX.

Sans moi tant d'œuvres fameux,
Ignorés de nos neveux,
Périraient sous la poussière :
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

VII.

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire,
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui;
Pour comble de bonheur, Alcandre [1] en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité;
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On dirait que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits :
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers;

[1] Louis XIV.

Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie;
Mais Alcandre lui-même aurait beau l'espérer,
S'il n'implorait mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devrait me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel, sans doute est quelque chose.
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la Peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvaient seuls rappeler les morts et les absents!
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image :
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La Peinture après tout n'a droit que sur les corps
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme, et la rendent visible :
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle,
Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants :

C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême;
Je peins, quand il me plaît, la Peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie,
Si je donne aux mortels une seconde vie;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau;
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire,
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables ni forts;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
Juges, qu'attendez-vous? et pourquoi consulter?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter?
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre :
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre [1].
On sait que les trésors me touchent rarement :
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement.
Gardez ce diamant dont le prix est extrême :
Je serai riche assez, pourvu qu'Alcandre m'aime [2].

[1] Louis XIV.

[2] L'écrin qui devait être donné en prix a l'une des fées renfermait un diamant d'une beauté extraordinaire, et sur le couvercle le portrait du roi.

ÉLÉGIE.

POUR M. FOUQUET.

AUX NYMPHES DE VAUX [1].

1661.

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux; faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil [2] enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux:
Les Destins sont contents: Oronte est malheureux *.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels [4].
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!

[1] Fouquet, dans le moment de sa plus grande fortune, et, à ce qu'il croyait, de sa plus haute faveur, fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, c'est-à-dire dix-neuf jours après avoir donné à Louis XIV et à toute sa cour une fête splendide dans son superbe château de Vaux. Les rigueurs du roi à son égard firent craindre qu'on n'eût le dessein de le faire périr. La Fontaine s'adresse dans cette élégie aux nymphes de Vaux; il leur confie ses douleurs sur le malheur de son ami, et il les supplie de fléchir le roi en faveur de celui qui a embelli leurs demeures avec tant de magnificence. Voyez, pour de plus grands éclaircissements, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 74 à 92.

[2] L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux. (*Note de la Fontaine*.

[4] La Fontaine rappelle ici la fête de Vaux, qui eut lieu le 17 août 1661, et qu'il a décrite dans une lettre à de Maucroix, qu'on trouvera ci-après.

* VAR. Voltaire, dans sa lettre à M. de la Visclède (t. XLIII, p. 318, edition de Renouard), prétend que la Fontaine avait mis,

La cabale est contente: Oronte est malheureux,

mais que depuis il changea ce vers, pour ne pas trop irriter Colbert.

Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité!
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût point fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour :
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre, et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,

Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux;
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux;
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

ODE AU ROI.

POUR M. FOUQUET[1].

1663.

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

[1] La rigueur avec laquelle on traitait Fouquet dans sa prison fit comprendre à ses amis qu'on ne pouvait espérer pour lui de pardon du roi, et qu'on serait trop heureux si l'on parvenait à sauver ses jours. C'est dans cet esprit que cette ode fut composée; mais on verra ci-après, par une lettre de la Fontaine à Fouquet, que celui-ci n'en était pas satisfait, parce que sa grande âme se révoltait à la seule idée d'avouer qu'il était coupable, et de demander pour lui la conservation de sa vie comme une grâce.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année,
Deux fois de pampre couronnée,
Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui,
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre:
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles:
Ou, si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée[1],
Ses monarques en sont jaloux:
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux[2].

[1] Le traité entre la France, l'Angleterre, et la Hollande, dans le dessein d'abaisser la maison d'Autriche, fut conclu à la fin de l'année 1662.

[2] Le duc de Créqui, ambassadeur de France, fut insulte par les gardes du corps du pape, le 20 août 1662. Louis XIV se saisit d'Avignon, et força le saint-père à lui envoyer son neveu le cardinal Chigi pour lui faire des excuses, à bannir les gardes du corps à perpétuité, et à éle-

Va-t'en punir l'orgueil du Tibre,
Qu'il se souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois;
Mais parmi nous sois débonnaire.
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce serait trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer.

L'amour est fils de la clémence,
La clémence est fille des dieux :
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédait point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut point être innocent.

ver à Rome, vis-à-vis de leur ancien corps de garde, une pyramide, avec une inscription qui contenait les articles de la satisfaction exigée. Voyez la relation de tout ce qui se passa entre le pape Alexandre VII et le roi de France, au sujet de l'insulte que les papelins firent au duc de Créqui l'an 1662, dans l'ouvrage intitulé : *l'Origine des cardinaux du saint-siége;* Cologne, 1670, in-12, p. 295 à 437.

Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les faibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au delà de tes désirs !

ÉPITRES.

A M. FOUQUET[1].

1659.

Dussé-je une fois vous déplaîre,
Seigneur, je ne me saurais taire.
Celui qui, plein d'affection,
Vous promet une pension
Bien payable et bien assignée[2]
A tous les quartiers de l'année;
Qui, pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré sommet,
Et, n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,

[1] La Fontaine alla un jour à Saint-Mandé pour voir Fouquet; mais, n'ayant pu être admis, il envoya cette épître. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 59 à 63.

[2] Je ne doute pas que la Fontaine n'ait écrit *assnée* pour la rime, et qu'*assignée* ne soit ici une correction du copiste ou de l'éditeur; mais, comme je n'ai point vu le manuscrit de l'auteur, j'ai dû laisser ce mot tel qu'il a été imprimé par le premier éditeur.

Pour l'amour de vous seulement.
J'entends à la bonne mesure,
Et de cela je vous assure;
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de courroux.

L'autre jour, étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, et puis partir.
J'eus le cœur gros, sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage,
Car enfin ce serait dommage
Que, prenant trop mon intérêt,
Vous en crussiez plus qu'il n'en est.
Comme on ne doit tromper personne,
Et que votre âme est tendre et bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort
Si, vous mandant mon déconfort[1],
Je ne contais au vrai l'histoire;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.

Je me console, et vous excuse :
Car, après tout, on en abuse;
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Choses dont aux courts jours se plaignent

[1] Affliction accompagnée de découragement. Nous avons laissé perdre le mot *confort*, dont les Anglais font un si grand usage, et qu'on trouve fréquemment dans nos vieux poëtes et dans Montaigne; et nous avons cependant conservé les composés de ce mot, tels que *déconfort* et *réconfort*.

Moines d'Orbais [1], et surtout craignent;
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas
Le roi, l'État, votre patrie,
Partagent toute votre vie;
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage!
Seigneur, vous êtes bon et sage,
Et je serais trop familier
Si je faisais le conseiller.
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême:
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitants
Les requêtes, les ordonnances,
Le parlement et les finances,
Le vain murmure des frondeurs,
Mais, plus que tous, les demandeurs,
La cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage [2],
Qui rend nos coffres épuisés,
Et nos guerriers les bras croisés.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont où les savantes sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amants des Muses
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un.
Je ne serai pas importun:
Je prendrai votre heure et la mienne.

[1] Abbaye qui était dans le voisinage de Château-Thierry.

[2] Ces vers ont rapport aux événements du temps; à la paix des Pyrénées, au mariage du roi, et au besoin d'argent qu'éprouvait le gouvernement, qui forçait Mazarin à recourir à des emprunts.

Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement
Où l'on a fait d'étrange terre [1],
Depuis peu, venir à grand'erre [2]
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe, ou la bière:
Pour les rois, ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulais venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monuments antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loisir.
Certes j'y pris un grand plaisir.
Vous semble-t-il pas que l'image
D'un assez galant personnage
Sert à ces tombeaux d'ornement?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire.
Messire Orus, me mis-je à dire,
Vous nous rendez tous ébahis:
Les enfants de votre pays
Ont, ce me semble, des bavettes
Que je trouve plaisamment faites.
On m'eût expliqué tout cela;
Mais il fallut partir de là
Sans entendre l'allégorie.

Je quittai donc la galerie,
Fort content, parmi mon chagrin,
De Kiopès et de Céphrim,
D'Orus, et de tout son lignage,
Et de maint autre personnage.

[1] C'est-à-dire de terre étrangère.
[2] Promptement. Cette expression *à grand'erre* se rencontre fréquemment dans nos vieux poëtes, et la Fontaine s'en est servi plusieurs fois.

Puissent ceux d'Égypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe
Jusques au bout du genre humain!
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.

Et vous, seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,
Vous que s'efforce de charmer
L'antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre,
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis [1] à Saint-Mandé [2],
Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses!
Mille moissons, c'est un peu trop;
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas! les belles destinées
Ne devraient aller que le pas.

[1] La Fontaine parle ici, selon Matthieu Marais, d'un tombeau de certains rois d'Égypte, que l'on avait fait venir pour satisfaire la curiosité de Fouquet. En 1657, il fit venir de Lyon des statues et des figures antiques de marbre à Vaux, qui provenaient de la démolition d'une vieille masure de la ville de Lyon, qui lui avait été donnée par le Tellier. Voyez *Recueil des défenses de M. Fouquet*, t. I, p. 266

[2] Un des chefs d'accusation dirigés contre Fouquet fut la somptuosité de sa maison de Saint-Mandé. La bibliothèque était une des plus riches de l'Europe. Fouquet, dans ses défenses, déclare qu'elle lui avait été donnée par son père, et que le reste provenait des livres de MM. de Morangis, le Ragois, Arnoul, Cramoisy, et des dons des auteurs et des libraires. (Voyez *La production de M. Fouquet contre celle de M. Talon*, 1665, in-18, t. III, p. 139 du *Recueil des défenses*.) Cette maison de Saint-Mandé se trouve décrite dans le tome I, p. 26 du même recueil. M. Titon l'acheta pour les hospitalières de Chantilly, et elles s'y sont établies en 1705. Marolles, dans ses *Mémoires*, t. I, p. 278 et 285, parle des belles peintures que Fouquet avait fait exécuter à Saint-Mandé, et pour lesquelles la Fontaine avait composé des vers français, et Nicolas Gervaise, médecin et ami de Fouquet, des vers latins.

Mais quoi ! le ciel ne le veut pas.
Toute âme illustre s'en console,
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom
Qui fait encor vivre le nom
Quand le héros n'est plus que cendre.
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

1662.

Fils et neveu de favoris de Mars[1],
Qui ne voyez chez vous de toutes parts
Ni de vertu ni d'exemple vulgaire,
Qui de par vous et de par votre père
Avez acquis l'amour de tous les cœurs,
Digne héritier d'un peuple de vainqueurs,
Écoutez-moi : qu'un moment de contrainte
Tienne votre âme attentive à ma plainte :
Sur mon malheur daignez vous arrêter ;
En ce temps-ci c'est beaucoup d'écouter.

La sotte peur d'importuner un prince,
Vice non pas de cour, mais de province.

[1] L'oncle de Godefroy-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, était le grand Turenne; et son père était Frédéric-Maurice de la Tour, qui naquit le 22 octobre 1605, et mourut le 9 août 1652. C'est l'année même de sa mort que Frédéric-Maurice effectua, le 10 mars, l'échange de la principauté de Sedan contre les comtés d'Auvergne et d'Évreux, les duchés d'Albret et de Château-Thierry. Il fit ses premières armes sous Maurice et Henri-Frédéric de Nassau, prince d'Orange, ses oncles maternels. Il marcha sur les traces de ces grands capitaines, et s'acquit en peu de temps une grande réputation. Son fils Godefroy-Maurice, auquel cette épître est adressée, se distingua aussi dans les combats; et les louanges données ici par notre poëte sont des vérités historiques.

Comme Phébus est mauvais courtisan,
M'avait lié la voix jusqu'à présent :
Une autre peur à son tour me domine,
Et j'ai chassé cette honte enfantine;
Je parle enfin, et fais parler encor,
Non mon mérite, il n'est pas assez fort
Mais mon seul zèle et sa ferveur constante,
Car tout héros de cela se contente;
Puis, pour toucher un prince généreux,
C'est bien assez que l'on soit malheureux.
Je le suis donc, grâces à l'*écurie*[1],
Et ne suis pas seul de ma confrérie[2].
Un partisan nous ruine tout net :
Ce partisan, c'est la Vallée Cornay.
Dessous sa griffe il faut que chacun danse:
D'autre Antechrist je ne connais en France :
Homme rusé, Janus à double front,
L'un de rigueur, l'autre à composer prompt.
Les distinguer n'est pas chose facile;
L'un après l'autre ils exercent ma bile :
Quand la Vallée, en se faisant prier,
Dit qu'il me veut manger tout le dernier,
Cornay poursuit; et quand Cornay retarde,
A la Vallée il me faut prendre garde.

Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers
L'ennui me vient de mille endroits divers,
Du parlement, des aides, de la chambre[3],

[1] La Fontaine, dans des actes, avait pris, à l'exemple de ses ancêtres, la qualité d'*écuyer;* ce qui n'était pas permis, à moins de faire preuve de noblesse. Le fisc dirigea contre lui des poursuites, et en son absence un arrêt rendu par défaut le condamna à deux mille francs d'amende. Il s'adressa au duc de Bouillon, comme à son protecteur naturel, puisqu'il était seigneur de Château-Thierry.

[2] Les poursuites contre ceux qui usurpaient le titre de nobles se continuèrent et se renouvelèrent avec plus d'activité encore en 1666, ainsi qu'on le voit par un passage de la *Muse dauphine* de Subligny, vingt-cinquième semaine, 1667, in-12, p. 235.

[3] La chambre de l'Arsenal instruisait alors le procès de Fouquet.

Du lieu fameux [1] par le sept de septembre [2],
De la Bastille [3], et puis du Limosin [4];
Il me viendra des Indes à la fin.
Je ne dis pas qu'il soit juste qu'on voie
Le nom de noble à toutes gens en proie;
C'est un abus, il faut le prévenir;
Et sans pitié les coupables punir;
Il le faut, dis-je, et c'est où nous en sommes :
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui veulent le paraître *,
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être;
C'est ce qui rend mon esprit étonné.
Avec cela je me vois condamné,
Mais par défaut. J'étais lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne,
Mon procureur dessus quelque autre point [5],

[1] Nantes.

[2] *C'est le jour où M. Fouquet fut arrêté.* (Note de la main de la Fontaine, écrite en marge à côté de ce vers.) Elle n'en est pas moins inexacte. C'est le 3 septembre que Fouquet fut arrêté à Nantes. Voyez les *Conclusions de ses défenses*, 1668, in-18, p. 261; sa *requête* présentée au parlement le 19 juillet 1662; la lettre de Louis XIV à la reine mère, en date du 5 septembre 1661 (*Œuvres de Louis XIV*, t. V, p. 52), et les registres de la Bastille. (*Mémoires historiques sur la Bastille*, 1789, in-8°, t I, p. 26.)

[3] Pellisson, l'ami intime de la Fontaine, et premier commis de Fouquet, avait été arrêté en même temps que le surintendant, et conduit à la Bastille dans le mois de septembre 1661. Il n'en sortit que quatre ans après. (Voyez les *Œuvres diverses de M. Pellisson*, t. I, p. 91.)

[4] Madame Fouquet avait été conduite à Limoges. (Voyez *Œuvres de Louis XIV*, t. V, p. 52.) Un acte reçu par Blaise, notaire royal, le 27 octobre 1661, visé dans une sentence du Châtelet, en date du 23 décembre 1661, constate la présence de la femme du surintendant à Limoges à la fin de 1661. (*Note communiquée par M. de Monmerqué.*)

[5] C'est-à-dire, mon procureur était dessus quelque autre point. On trouve dans la Fontaine d'assez fréquents exemples de ces sortes d'ellip-

* VAR. *parêtre*, dans le manuscrit, par licence poétique, et pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Il y a un grand nombre d'exemples de même nature dans notre auteur.

Et ne songeant à moi ni peu ni point,
Tant il croyait que l'affaire était bonne.
On l'a surpris : que Dieu le lui pardonne!
Il est bon homme, habile, et mon ami,
Sait tous les tours; mais il s'est endormi.
Thomas Bousseau [1] n'en a pas fait de même,
Sa vigilance en tel cas est extrême;
Il prend son temps, et fait tout ce qu'il faut
Pour obtenir un arrêt par défaut.
Le rapporteur m'en a donné l'endosse,
En celui-ci mettant toute la sauce [2].
S'il eût voulu quelque peu différer,
La cour, seigneur, eût pu considérer
Que j'ai toujours été compris aux tailles;
Qu'en nul partage, ou contrat d'épousailles,
En jugements intitulés de moi,
En acte aucun qui puisse nuire au roi,
Je n'ai voulu passer pour gentilhomme.
Thomas Bousseau n'a su produire en somme
Que deux contrats [3], si chétifs que rien plus,

ses, peu d'accord avec les règles ordinaires de la grammaire. Ainsi dans la fable XXVI du livre VIII, il a dit :

Ces gens étaient les fous, Démocrite le sage.

Le mot *était* se trouve encore ici sous-entendu.

[1] Me Bousseau, procureur au parlement de Paris, occupait pour les traitants qui, ayant affermé les tailles, avaient droit aux amendes prononcées contre ceux qui cherchaient à se soustraire au payement de cet impôt. On le voit par la déclaration du 8 janvier 1661, où il est dit que Mes Bousseau et du Caution seront tenus de mettre au greffe un état signé d'eux, contenant les noms de ceux qu'ils prétendent faire assigner comme usurpateurs de noblesse. (*Note communiquée par M. de Monmerqué.*)

[2] Il y a *sausse* dans le manuscrit, et la Fontaine a mis à dessein deux *ss*, par licence poétique, et pour rimer aux yeux.

[3] Nous avons la certitude que la Fontaine s'est qualifié du titre d'écuyer dans un acte où il était partie, passé devant Saint-Vaast, notaire au Châtelet de Paris, le 15 août 1661. Il est aussi qualifié écuyer dans un extrait des registres de la prévôté de Château-Thierry, qui constate que sa femme a renoncé aux biens de la communauté : mais cet acte n'aurait pu le faire condamner, parce qu'il n'y était pas partie. (*Note communiquée par M. de Monmerqué.*)

Signés de moi, mais sans les avoir lus :
Et lisez-vous tout ce qu'on vous apporte ?
J'aurais signé ma mort de même sorte.
Voilà, seigneur, le fait en peu de mots.
Je vous arrête à d'étranges propos :
N'en accusez que ma raison troublée ;
Sous le chagrin mon âme est accablée ;
L'excès du mal m'ôte tout jugement.
Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste, et cultiver les Muses ?
Hélas ! qu'un jour elles seront confuses,
Quand on viendra leur dire en soupirant :
« Ce nourrisson que vous chérissiez tant,
« Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
« Qui préférait à la pompe des villes
« Vos antres cois, vos chants simples et doux,
« Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,
« Est succombé sous une injuste peine ;
« Et, d'affecter une qualité vaine
« Repris à faux, condamné sans raison,
« Couvert de honte, est mort dans la prison ! »

Voilà le sort que les dieux me promettent.
Et sous Louis ces choses se permettent,
Louis, ce sage et juste souverain !
Que ne sait-il qu'un arrêt inhumain
M'a condamné, moi qui n'ai point fait faute,
A quelle amende ? Elle est, seigneur, si haute,
Qu'en la payant je ne ferai point mal
De stipuler qu'au moins dans l'hôpital,
Puisqu'il ne faut espérer nulles grâces,
Pour mon argent j'obtiendrai quatre places :
Une pour moi, pour ma femme une aussi,
Pour mon frère [1] une, encor que de cec[i]

[1] Ce frère, nommé Claude de la Fontaine, et retiré à Nogent-l'Artaut, avait fait à notre poète, par acte sous seing privé écrit de sa propre

Il soit injuste après tout qu'il pâtisse;
Bref, pour mon fils [1], y compris sa nourrice.
Sans point d'abus les voilà justement,
Comptant pour un la nourrice et l'enfant,
Il est petit, et la chose est bien juste.
Si toutefois notre monarque auguste
Cassait l'arrêt, cela serait, seigneur,
Selon mon sens, bien plus à son honneur
De lui parler je n'en vaux pas la peine.
S'il s'agissait de quelque grand domaine,
De quelque chose importante à l'État,
Si c'était, dis-je, une affaire d'éclat,
Je vous prierais d'implorer sa justice :
A ce défaut il est bon que j'agisse
Près de celui qui dispose de tout,
Qui par ses soins peut seul venir à bout [2]
De réformer, de rétablir la France,
Chasser le luxe, amener l'abondance,
Rendre le prince et les sujets contents.
Mais il lui faut encore un peu de temps,
Et le mal est que je ne puis attendre;
Moi mort de faim, on aura beau m'apprendre
L'heureux état où seront ces climats,
Pour en jouir je ne reviendrai pas.
Demandez donc à ce ministre rare
Que par pitié du reste il me sépare.
Il le fera, n'en doutez point, seigneur.
Si votre épouse [3] était même d'humeur

main, en date du 21 janvier 1649, donation de tous ses biens moyennant onze cents livres de pension.

[1] Il se nommait Charles de la Fontaine, et, d'apres son extrait de baptême que nous avons sous les yeux, il était né le 8 octobre 1653. Il avait donc alors neuf ans. Son parrain fut François de Maucroix, l'ami intime de notre poëte; et sa marraine, Herbelin, femme de Mᵉ Jean Josse, avocat au parlement.

[2] C'est Colbert que la Fontaine désigne ici.

[3] Marie-Anne Mancini, que le duc de Bouillon avait épousée cette même année 1662, le 20 avril. Le contrat de mariage, en date du 19 avril,

A dire encore un mot sur cette affaire;
Comme elle sait persuader et plaire,
Inspire un charme à tout ce qu'elle dit,
Touche toujours le cœur quand et l'esprit[1],
Je suis certain qu'une double entremise
De cette amende obtiendrait la remise.
Demandez-la, seigneur, et m'en croyez :
Mais que ce soit si bien que vous l'ayez;
Et vous l'aurez; j'engage à votre altesse
Ma foi, mon bien, mon honneur, ma promesse,
Que ce ministre, aimé de notre roi,
Si vous parlez, inclinera pour moi.

se trouve imprimé dans Baluze, *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne*, t. II, p. 835.

[1] Avec l'esprit. Cette tournure est commune dans Amyot. Dans la traduction de Longus, il dit : « Ils serrèrent ce qui s'étoit trouvé quand et lui. »

A MADAME LA PRINCESSE DE BAVIÈRE[2].

JUILLET 1669.

Votre altesse sérénissime
A dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'univers;
J'entends les affaires de France :
J'obéis, et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne[3].

[2] Mauricette-Fébronie de la Tour, sœur du duc de Bouillon qui, le 28 avril 1668, épousa à Château-Thierry Maximilien-Philippe-Jérôme, comte palatin du Rhin, duc de Bavière. Elle était fille de Frédéric-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, mort en 1652, et d'Élisabeth-Fébronie, morte en 1657. Mauricette-Fébronie mourut à Turckheim le 20 juin 1706, à l'âge de cinquante-quatre ans.

[3] Casimir, roi de Pologne, avait abdiqué la couronne le 16 septembre 1668, et s'était retiré à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

On croit ici que la besogne
Est avancée; et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain [1], puis au Moscovite [2],
Condé [3], Nieubourg [4], car le mérite
De tous côtés fait embarras.
Condé, je crois, n'en manque pas.
Si votre époux voulait, madame,
Régner ailleurs que sur votre âme,
On ne peut faire un meilleur choix.
Heureux qui vivrait sous ses lois!
Ceux qui des affaires publiques
Parlent toujours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela
(Et je suis de ce nombre-là);
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs princes tendent.
Quant à Moscou, nous l'excluons;
Voici sur quoi nous nous fondons :
Le schisme y règne; et puis son prince
Mettrait la Pologne en province:
Nieubourg nous accommoderait :
Au roi de France il donnerait
Quelque fleuron pour sa couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas.
Nous serions voisins des États [5];

[1] Le duc Charles de Lorraine, né le 5 avril 1614, mort le 18 septembre 1675.

[2] Alexis Mikhaïlovitch, czar de Russie, né l'an 1630, et mort le 8 février 1676.

[3] A Condé, à Nieubourg : il y a ellipse. Louis II, ou le grand Condé, naquit le 8 septembre 1621, et mourut le 11 décembre 1686.

[4] Philippe-Guillaume, duc de Nieubourg, né le 25 novembre 1615. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 164.

[5] C'est-à-dire de la Hollande. Louis XIV, pour prix de l'appui qu'il accordait au duc de Nieubourg, espérait obtenir la cession du duché de Juliers, ce qui aurait rendu la France limitrophe des États de Hollande.

Ils en ont l'alarme, et font brigue.
Contre Louis chacun se ligue.
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.
Que craindrait-il, lui dont les armes
Vont aux Turcs causer des alarmes [1] ?
Nous attendons du Grand Seigneur
Un bel et bon ambassadeur;
Il vient avec grande cohorte :
Le nôtre est flatté par la Porte [2].
Tout ceci la paix nous promet
Entre Saint-Marc et Mahomet [3].
Notre prince en sera l'arbitre :
Il le peut être à juste titre;
Et ferait même, contre soi,
Justice au Turc en bonne foi.

Pendant que je suis sur la guerre
Que Saint-Marc souffre dans sa terre,
Deux de vos frères [4] sur les flots
Vont secourir les Candiots.
Oh! combien de sultanes prises!
Que de croissants dans nos églises!

[1] En guerre avec les Vénitiens, les Turcs assiégeaient Candie. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 166

[2] Les secours que Louis XIV venait de donner à la république de Venise n'empêchèrent pas que le Grand Seigneur ne fît rendre de grands honneurs à M. de Nointel ambassadeur de France à la Porte Ottomane, et qu'il n'envoyât Soliman en ambassade en France. Voyez Reboulet, *Histoire du règne de Louis XIV*, t. II, p. 15.

[3] C'est-à-dire, entre la république de Venise, qui est sous la protection de saint Marc, et le Grand Seigneur, qui est mahométan.

[4] C'étaient les deux plus jeunes. L'aîné des deux, Constantin-Ignace de la Tour, mourut le 3 octobre 1670, à l'âge de vingt-quatre ans, des blessures qu'il avait reçues deux jours auparavant dans un combat singulier. Son plus jeune frère, Henri-Maurice, selon Baluze (Henri-Ignace, selon *l'Art de vérifier les dates*), fut également tué en duel, et mourut à Colmar le 20 février 1675. Il avait le titre de duc de Château-Thierry. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 167.

Quel nombre de turbans fendu!
Tête et turban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matières
Me voici tombé sur vos frères,
Vous saurez que le chambellan [1]
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairait beaucoup davantage;
Mais de longtemps il n'en courra :
Son ardeur se contentera,
S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.

D'Auvergne [2] s'est dans notre terre
Rompu le bras : il est guéri.
Ce prince a dans Château-Thierry
Passé deux mois et davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les grands ne fut jamais.

Le duc d'Albret [3] donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toujours il augmente en savoir.
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premières têtes.
Son bel esprit, ses mœurs honnêtes,
L'élèveront à tel degré
Qu'enfin je m'en contenterai [4].

[1] Godefroy-Maurice de la Tour, duc de Bouillon, grand chambellan, l'aîné des frères de la princesse, le mari de Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, protectrice de notre poëte.

[2] Frédéric-Maurice de la Tour, comte d'Auvergne, colonel général de cavalerie légère, le second des frères de la princesse.

[3] Emmanuel-Théodose, troisième frère de la princesse, par rang d'âge, duc d'Albret, depuis cardinal et grand aumônier de France, mort à Rome le 7 mars 1715.

[4] Ces vers sont une prédiction du chapeau de cardinal que le duc d'Albret obtint quelque temps après, le 4 août 1669.

Veuille le ciel à tous ses frères
Rendre toutes choses prospères,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat et de renom,
Autant de lauriers et de gloire,
Que par les mains de la victoire
L'oncle [1] en reçoit depuis longtemps!
Si leurs désirs n'en sont contents,
Et que plus haut leur âme aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, et que les cœurs
Ne sont jamais soûls de grandeurs.
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons et par les filles,
Par le père et par les aïeux,
Un tel nombre de demi-dieux,
Et de déesses tout entières?
Car demi-déesses n'est guères
En usage, à mon sentiment;
Puis, quand je n'aurais seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression serait petite.
Veuille le ciel, à votre tour,
Vous donner un petit Amour
Qui, par la suite des années,
D'un grand Mars ait les destinées!
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle:
C'est que, pour éviter querelle.
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski [2]
Ces messieurs du Nord font la nique

[1] Le grand Turenne.
[2] Michel Konibut ou Coribut Wieçnowieçki, né l'an 1638, élu le 19 juin 1669.

A toute notre politique.
Notre argent, celui des États,
Et celui d'autres potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire;
Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des princes,
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

A M. DE TURENNE.

1674.

Hé quoi! seigneur, toujours nouveaux combats!
Toujours dangers! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout héros passe.
Clothon ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement:
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne[1],
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer:

[1] Cet avis fut une espèce de prophétie qui s'accomplit peu de temps après. Turenne fut tué le 27 juillet 1675.)

Tout est perdu, l'hydre va s'avancer [1];
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue;
Et se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas?
Quelque démon, que l'on ne connaît pas,
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.

Voilà, seigneur, ce qui nous en paraît.
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A nos guerriers, qui n'estiment leur vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de le vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourraient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un oracle; et ceci
Vient de plus haut: Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.

L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes
L'Hélicon même avait quelques alarmes.
Le dieu sourit, et nous tint ce propos:

[1] Lorsque Turenne eut envahi le Palatinat et l'eut ruiné, les Impériaux passèrent le Rhin à Strasbourg et à Mayence, et pénétrèrent dans la haute Alsace. On eut des craintes, et l'on convoqua l'arrière-ban. Turenne avait feint d'abandonner l'Alsace aux Impériaux; mais bientôt il y rentra par la plaine de Béfort, et força les ennemis, par de savantes manœuvres et des victoires répétées, à repasser le Rhin. Voyez les *Mémoires de Villars*, 1758, in-12, t. I, p. 27-41; et Reboulet, *Histoire du siècle de Louis XIV*, in-4°, t. II, p. 126.

Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes picards et poëtes de Champagne;
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront éveiller de cet an,
Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira [1].
Malheur alors à qui ne se rendra!
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature;
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang [2].
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre :
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand de tels gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poëtes picards;
Devers la Somme on est en assurance;
Devers le Rhin tout va bien pour la France :
Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ses soldats dorment bien;
Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.

[1] Le sort des armes n'avait pas été aussi favorable à Louis XIV dans le Nord que dans la Franche-Comté et sur le Rhin. Les alliés, par la prise de Grave, de Huy, et de Dinan, avaient forcé les Français d'abandonner la Hollande.

[2] C'est bien ainsi que le peint *Mademoiselle*, lorsque, après avoir raconté comment elle le sauva ainsi que son armée, en lui assurant sa retraite dans Paris elle ajoute : « J'entrai dans la maison d'un maître des « comptes nommé M. de la Croix, qui me la vint offrir; c'est la plus « proche de la Bastille, et les fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que « j'y fus, M. le prince m'y vint voir; il était dans un état pitoyable, il « avait deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés; « son collet et sa chemise étaient pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été « blessé; sa cuirasse était pleine de coups, et il tenait son épée nue à la « main, ayant perdu le fourreau. » (Mademoiselle de Montpensier, *Mémoires*, t. II, p. 262, édit. in-8°, 1825, t. XLI de la collection de Petitot et Monmerqué.)

Deux de la troupe avec peine marchaient;
Les pauvres gens à tout coup trébuchaient,
Et ne laissaient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
« Quand il voudra, nous fera reposer [1]. »
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poëtes picards et poëtes champenois.

Ainsi parla le dieu qui nous inspire;
Et je ne fais, seigneur, que vous redire,
Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté :

« Turenne eut tout : la valeur, la prudence,
« L'art de la guerre, et les soins sans repos.
« Romains et Grecs, vous cédez à la France :
« Opposez-lui de semblables héros. »

[1] La vie de Turenne est pleine de traits semblables, qui prouvent l'amour des soldats pour ce héros, et la confiance qu'ils avaient en lui.

A MADAME DE FONTANGES.

1680.

Charmant objet [1], digne présent des cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse,

[1] Marie-Angélique de Scoraille de Roussille, duchesse de Fontanges, à laquelle cette épître est adressée, naquit en 1661. Elle devint la maîtresse de Louis XIV en 1679, et mourut des suites de couches, le 28 juin 1681, à Port-Royal. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, 3e édition, p. 308 à 311.

Votre beauté vient de la main des dieux :
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grâce
Que d'être offerts au dompteur des humains [1],
Accompagnés d'un mot de votre bouche,
Et présentés par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche!

Je me trouvai chez les dieux l'autre jour :
Par quel moyen? J'en perdis la mémoire.
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un dieu s'en vint; et m'ayant abordé :
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grâce singulière,
L'Olympe entier et tout le firmament.
Ce dieu c'était Mercure, assurément :
Il en avait tout l'air et la manière.

Après l'abord, il me montra du doigt
Force clartés qui partaient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumière?
C'est le palais du monarque des dieux.
Et moi d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis était d'une matière
Qui ne saurait dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout ensemble;
Astres brillants et soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

Avec Mercure en ce palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degre
Les dieux assis, Jupiter à la tête :
Tous paraissaient en des atours de fête.

[1] Louis XIV.

Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs,
Puis fit crier dans les sacrés manoirs
Par trois hérauts, à trois fois différentes,
Le contenu des paroles suivantes :

De par Jupin soient les dieux avertis,
Conformément à nos divins usages,
Que l'on va faire au ciel deux mariages
Avant qu'ils soient sur la terre accomplis.

Au mot d'hymen je vis chacun se taire,
Et les ouï par trois fois publier :
L'un pour Conti [1], l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémisphère [2].
On applaudit; puis silence étant fait,
Le dieu des vers lut deux épithalames.
En voici l'un : Couple heureux et parfait,
Couple charmant, faites durer vos flammes
Assez longtemps pour nous rendre jaloux;
Soyez amants aussi longtemps qu'époux.
Douce journée! et nuit plus douce encore,
Heures, tardez, laissez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole; il est cher aux amants,
Profitez donc de ses moindres moments;
Jeune princesse, aimable autant que belle,
Jeune héros, non moins aimable qu'elle:
Le temps s'envole, il faut le ménager,
Plus il est doux, et plus il est léger.

[1] Il s'agit ici de Louis-Armand de Bourbon, prince de Conti, pair de France, né en 1661, marié le 16 janvier 1680 à Marie-Anne de Bourbon, dite mademoiselle de Blois, duchesse de la Vallière, fille naturelle du roi et de madame de la Vallière, le 2 octobre 1666, morte le 3 mai 1739, depuis princesse douairière de Conti, son mari étant mort sans postérité le 9 novembre 1685. Voyez Anselme, *Histoire généalogique et chronologique de la maison de France,* troisième édition, in-folio, 1726, t. I, p. 348-350.

[2] Le Jupiter de ce bas hémisphère est Louis XIV, et son héritier est Louis de France, ou le Dauphin, marié le 7 mars 1680 à Anne-Marie-Christine, fille de l'électeur de Bavière.

Phébus se tut : et bien que dans leur âme
Les immortels enviassent Conti,
Du couple heureux et si bien assorti
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvait. Puis le père des vers,
Changeant de ton pour l'autre épithalame,
Lut ce qui suit : Chantez, peuples divers,
Que tout fleurisse aux terres leurs demeures *.
Ne tardez plus ; avancez, lentes Heures ;
Allez porter aux humains un printemps
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez ; hâtez l'heur [1] et la joie
Du fils des dieux, à qui l'Olympe envoie
Une princesse [2] au regard enchanteur.
Mille beaux dons éclatent dans son cœur ;
En son esprit, en son corps mille charmes :
Amour la suit, Amour a pris des armes
Qui soutiendront l'honneur de son carquois.
Prince, il faudra se rendre cette fois.

Ces chants finis, je ne saurais vous dire
Comment enfin chacun se sépara.
Mercure seul avec moi demeura.
J'obtins de lui que de ce vaste empire
L'on m'ouvrirait les temples ; et je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
Le premier rang aux célestes lambris :

[1] Le bonheur. « *Heur*, dit la Bruyère, se plaçait où *bonheur* ne sau« rait entrer : il a fait *heureux*, qui est français, et il a cessé de l'être. » Le défaut qui se trouve dans ce vers de la Fontaine donne, suivant nous, la raison qui a fait disparaître ce mot de la langue ; il ressemblait trop au mot *heure*, qui a une tout autre signification.

[2] Marie-Christine de Bavière.

* VAR. Dans les éditions modernes :

Que tout fleurisse aux terrestres demeures.

Cette leçon est peut-être préférable pour l'élégance et l'harmonie ; mais ce n'est pas celle de la Fontaine. Les éditions des *OEuvres posthumes* et celle des *OEuvres diverses* de 1729 s'accordent à donner ce vers tel que je l'ai rétabli dans le texte.

L'un, c'est LOUIS; l'autre, c'est ALEXANDRE.
De ces deux rois je comparai les faits,
Non la personne; elle est trop différente:
Et Statira, qui se méprit aux traits
Du conquérant dont la Grèce se vante[1],
Au roi des Francs n'aurait jamais erré :
Toujours ce prince aux regards se présente
Mieux fait qu'aucun dont il soit entouré.
Je vis encore une jeune merveille;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille :
Mais c'est vous-même; et Mercure me dit
Comment le ciel un tel œuvre entreprit.

Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin, se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venait de lui rendre,
Nous dit à tous : Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser;
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque déesse, et chaque objet charmant
Qui brille au ciel avec plus d'avantage,
Contribua du sien à cet ouvrage.
Pallas y mit son esprit si vanté.
Junon son port, et Vénus sa beauté,
Flore son teint, et les Grâces leurs grâces.
Heureux mortel! en un point tu surpasses
Tous tes pareils; car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vu l'Olympe et sa structure ?
Retourne-t'en, conte ton aventure,
Chante aux humains ces miracles divers.

[1] Femme de Darius Codoman, qui prit Éphestion pour le conquérant macédonien.

Il n'eut pas dit, que, sans autre machine,
Je me revis dans le bas univers.
Divin objet, voilà votre origine;
Agréez-en le récit dans ces vers.

LE FLORENTIN.

SATIRE SUR LE MÊME SUJET QUE L'ÉPITRE SUIVANTE[1].

1680.

Le Florentin[2]
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire:
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien,
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.
J'en étais averti; l'on me dit: Prenez garde;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde:
Vous ne connaissez pas encor le Florentin,
C'est un paillard, c'est un mâtin
Qui tout dévore,
Happe tout, serre tout: il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glout[3] demande encore:
Le roi même aurait peine à le rassasier.

Malgré tous ces avis, il me fit travailler.

[1] Boutade satirique contre Lulli, qui avait engagé la Fontaine à faire un opéra. La Fontaine composa *Daphné*: et quand cet ouvrage fut achevé, Lulli le refusa, comme peu propre à la musique, et préféra l'opéra de *Proserpine* de Quinault, qu'il mit en musique. Notre poëte, irrité d'un tel procédé, écrivit alors cette pièce de vers, qui circula d'abord en manuscrit, et fut imprimée, contre le gré de l'auteur, dans un recueil de ses contes, publié à Amsterdam en 1691, t. II, p. 1.

[2] Jean-Baptiste Lulli, né à Florence en 1633, et mort le 22 mars 1687, fut amené en France, à l'âge de treize à quatorze ans, par le chevalier de Guise, et a composé tous ses ouvrages à Paris.

[3] Vieux mot, pour glouton. On le trouve dans le *Thrésor de la langue françoyse*, de Nicot, in-folio, 1606, p. 315. *Glout* se dit encore en basse Bretagne.

Le paillard s'en vînt réveiller
Un enfant des nœuf Sœurs; enfant à barbe grise,
Qui ne devait en nulle guise
Être dupe : il le fut, et le sera toujours.
Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.

Celui-ci me dit : Veux-tu faire,
Prestò, prestò, quelque opéra,
Mais bon? ta muse répondra
Du succès par-devant notaire.
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons :
L'argent pour moi, pour toi les sons :
Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons[1];
Volontiers je paye en gambades.
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue;
Mais s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur. Il me persuada,
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel; bref, il *m'enquinauda*[2].
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter :
Mes amis devaient m'assister;
J'eusse, en cas de besoin, disposé de leurs veines.

[1] Le teston était à cette époque une monnaie de France, en argent ayant cours, dont le poids était de sept deniers dix grains trébuchant, et qui valait une livre trois deniers. Voyez l'*Ordonnance du 2 mai* 1679, in-8°, p. 9.

[2] Du nom de *Quinault* la Fontaine fait un verbe expressif et plaisant.

Des amis ! disait le glouton,
En a-t-on ?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel est l'esprit du Florentin :
Soupçonneux, tremblant, incertain
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois ;
Le b... [1] avait juré de m'amuser six mois.
Il s'est trompé de deux ; mes amis, de leur grâce,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux et sans moi.

Voilà l'histoire en gros : le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites ;
Mais j'en aurais pour tout un an,
Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham.
Son architecte, et son libraire,
Et son voisin, et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain,
Petits et grands, dans leurs prières,
Disent le soir et le matin :
Seigneur par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin.

[1] Cette grossière injure n'était malheureusement pas une calomnie; les mœurs de Lulli étaient infâmes, et connues de tous ses contemporains. Malgré la faveur dont jouissait auprès du roi ce musicien, la police, avertie par la clameur publique, fit enlever son petit valet Brunet, et le fit mettre à Saint-Lazare. Voyez à ce sujet les *Œuvres de Pavillon*, t. II, p. 177, et les *Œuvres de Chaulieu*, t. II, p. 91, édit. 1774, in-8°.

A MADAME DE THIANGES.[1]

SUR LE MÊME SUJET QUE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

1680.

Vous trouverez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange;
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par là :
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire. On le lui ravira,
Et vous croyez qu'il s'en taira?
Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne.
Je suis cet indulgent; s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrais alléguer encore un autre point :
Les conseils. — Et de qui? — Du public. C'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférents,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile :
Ils ne pouvaient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritais-je? on dit que non.
Mon opéra, tout simple, et n'étant, sans spectacle,

[1] Madame de Thianges, sœur de madame de Montespan, et la protectrice de notre poëte, le blâma de s'être abandonné à la colère, et d'avoir écrit la satire précédente : elle entreprit de le raccommoder avec Lulli, et y parvint. Voyez, pour plus d'éclaircissements sur ce sujet, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 304.

Qu'un ours qui vient de naître, et non encor léché,
Plaît déjà. Que m'a donc Saint-Germain [1] reproché?
Un peu de pastorale? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisais d'abord des bergers; et le roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.
Je l'en loue. Il fallait qu'on lui vantât la suite;
Faute de quoi ma muse aux plaintes est réduite.
Que si le nourrisson de Florence [2] eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide
(Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault [3]), Quinault donc pour sa part aurait eu
Saint-Germain [4], où sa muse au grand jour eût paru;
Et la mienne, moins parfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de cadette:
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pu divertir le monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marque!
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris.
Qu'est-ce qu'un auteur de Paris?
Paris a bien des voix; mais souvent, faute d'une,
Tout le bruit qu'il fait est fort vain.
Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune
Du suffrage de Saint-Germain.
Le maître y peut beaucoup; il sert de règle aux autres:
Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres
Qui voudra l'éprouver obtienne seulement
Que le roi lui parle un moment.
Ah! si c'était ici le lieu de ses louanges!
Que ne puis-je en ces vers avec grâce parler

[1] C'est-à-dire la cour.
[2] Jean-Baptiste Lulli.
[3] Dans son opéra d'*Alceste*.
[4] Saint-Germain en Laye, où la cour se tenait alors.

Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges [1] !
On verrait qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime :
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage;
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avantage :
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse ?
D'en dire aussi du mal, la chose est dangereuse :
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour
Pour le roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique !
Il est homme de cour, je suis homme de vers;
Jouons-nous tous deux de paroles :
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné [2] vaut mieux que se venger.
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche et belle et bien-disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne et bienfaisante,
Servez ma muse auprès du roi.

[1] C'est-à-dire les nations étrangères. On retrouve fréquemment cette locution dans Malherbe, et dans d'autres poëtes de cette époque.

[2] C'est le titre de cet opéra rejeté, et notre poëte trouvait plus sage de le perfectionner que de se venger de celui qui l'avait dédaigné.

—

DISCOURS

A MADAME DE LA SABLIÈRE[1].

1681.

Désormais que ma muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu ?
Si le ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer; suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir ?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre,
Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques;
Les romans et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

[1] Cette épître a le titre de *Discours* dans les ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine, t. I, p. 126, où elle a été publiée pour la première fois. Notre poëte lut cette épître à la séance publique de l'Académie française qui fut tenue pour sa réception. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 335

L'usage des vrais biens réparerait ces maux,
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors, ou de gloire, ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les cieux.
Si faut-il [1] qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car, qui sait les moments prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts: à quoi les emploierai-je?

Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilége
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter.
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter [2].
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser!

J'entends que l'on me dit: Quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus [3] ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos :
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère.
Inquiète, et partout hôtesse passagère ·
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :

[1] Pourtant il faut.
[2] Madame de la Sablière était alors très-pieuse; elle communiait souvent, et faisait de fréquentes retraites dans la maison des incurables.
[3] La Fontaine avait soixante-trois ans lorsqu'il fit lecture de cette épître à l'Académie.

On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style,
Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Et bien! prends, si tu vœux, encor d'autres chemins,
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière;
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes contes d'autrefois [1].
J'ai presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi ?
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon [2] compare nos merveilles :
Je suis chose légère, et vole à tout sujet;
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
Mais, quoi! je suis volage en vers comme en amours.

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon âme
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.

[1] On avait fait promettre à la Fontaine de ne plus composer de contes quand il serait reçu de l'Académie. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 327.

[2] La Fontaine fait ici allusion à ce passage de Platon, dans le dialogue intitulé *Ion* : « Ce que se vantent de faire les poëtes lyriques, leur « imagination le fait véritablement; ils nous disent que les vers qu'ils « nous apportent ils les ont cueillis dans les vergers et les jardins des « Muses, où coulent des fontaines de miel; et que, semblables aux abeilles, ils voltigent çà et là, et ils nous disent la vérité : car le poëte est un « être sacré, léger, volage. » (Traduction de l'abbé Arnaud, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t XXXIX, p. 263.

Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre :
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans;
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Quest-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité;
Faire usage du temps et de l'oisiveté;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême;
Renoncer aux Phylis en faveur de soi-même;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

REMERCIMENTS DU COMTE DE FIESQUE AU ROI[1].

1684.

Vous savez conquérir les États et les hommes:
Jupiter prend de vous des leçons de grandeur;
Et nul des rois passés, ni du siècle où nous sommes,
N'a su si bien gagner l'esprit avec le cœur.

[1] Louis XIV força la république de Gênes à payer cent mille écus au comte de Fiesque, en dédommagement des droits que celui-ci prétendait avoir sur cette république, et sur lesquels il avait fait imprimer un mémoire. Cette somme fut payée avant la signature du traité avec cette république, qui n'eut lieu qu'à la fin de février 1685. Le comte de Fiesque récita au roi la pièce que la Fontaine avait composée pour lui à ce sujet, le 7 novembre 1684. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 356.

Dans les emplois de Mars, vos soins, votre conduite,
Votre exemple et vos yeux animent nos guerriers,
Vous étendez partout l'ombre de vos lauriers:
La terre enfin se voit réduite
A vous venir offrir cent hommages divers;
Vous avez enfin su contraindre
Tous les cantons de l'univers
A vous obéir ou vous craindre.

J'étais près de céder aux destins ennemis,
Quand j'ai vu les Génois soumis,
Malgré les faveurs de Neptune,
Malgré des murs où l'art humain
Croyait enchaîner la fortune
Que vous tenez en votre main.

Cette main me relève, ayant abaissé Gêne,
Je ne l'espérais plus, je n'en suis plus en peine.
Vos moindres volontés sont autant de décrets,
Vos regards sont autant d'oracles :
Je ne consulte qu'eux; et, malgré les obstacles,
Je laisse agir pour moi vos sentiments secrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde,
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
Qu'on ne vit jamais dans le monde
De roi qui donnât plus, ni qui sût donner mieux.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI.

1685.

Pleurez-vous aux lieux ou vous êtes [1] ?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites?

[1] François-Louis de Conti, après la mort d'Armand de Conti, son frère aîné, qu'il chérissait tendrement, s'était retiré à son château de l'Isle-Adam, sur les bords de l'Oise, où il se trouvait exilé par la volonté du

Ne pouvez-vous lui résister?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre, ou la flatter,
Pour adoucir sa violence?
Le dieu de l'Oise est sur ces bords.
Qui prend part à votre souffrance;
Il voudrait les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avais assez d'éloquence,
Je dirais qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux
Je ne le dirais pas : rien ne rit sous les cieux
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frère aimé d'amour extrême [1].
Ce moment, pour en parler mieux,
Nous ravit dès lors à vous-même.
Conti dès l'abord nous fit voir
Une âme aussi grande que belle.
Le ciel y mit tout son savoir,
Puis vous forma sur ce modèle.
Digne du même enceus que les dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage;
L'un et l'autre servait d'exemplaire et d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvais qu'un seul défaut,
C'était d'avoir trop de courage.
Par cet excès on peut pécher :
Conti méprisa trop la vie
A travers le péril pourquoi toujours chercher
Les noms dont après lui sa mémoire est suivie?
Ces noms, qu'alors aucun n'envie,

roi, qui avait saisi sa correspondance tandis qu'il était à l'armée. Voyez à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 398.

[1] Armand de Bourbon-Conti, né en 1661, mort le 9 novembre 1685, à Fontainebleau, de la petite vérole, qu'il avait gagnée en soignant sa femme, atteinte de la même maladie.

N'ont rien là-bas de consolant :
Achille en est un témoignage.
Il eut un désir violent
De faire honneur à son lignage :
Il souhaita d'avoir un temple et des autels :
Homère en ses vers immortels
Le lui bâtit. Sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitants de l'univers.
Cependant Achille, aux enfers,
Prise moins l'honneur de ce temple
Que la cabane d'un berger.
Profitez-en : c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, seigneur ; examinez la chose,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois :
L'Achéron ne rend rien. Si nos pleurs étaient cause
Qu'il révoquât ses tristes lois,
Nous reverrions Conti ; mais ni le sang des rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance,
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance
Qui rend sourd à nos cris le noir tyran des morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée : a-t-il lui-même
Rien gagné sur la Parque blême ?
Il obtint en vain ses amours.
Tous deux avaient du Styx repassé les contours :
Il vit redescendre Eurydice.
Il protesta de l'injustice :
Il implora l'Olympe, et neuf jours et neuf nuits
Importuna de ses ennuis
Les échos des rivages sombres.
Quand j'irais, comme lui, redemander aux ombres
Les Contis, princes belliqueux,
On me dirait que le Cocyte

Ne considère aucun mérite;
Je ne reviendrais non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture[1].
L'ami de Mécénas, Horace[2], dans ses sons
L'avait dit devant lui; devant[3] eux la nature
L'avait fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs et leurs nourrissons
Depuis longtemps, en leurs chansons,
Répètent que l'on voit recommencer l'année,
Et que jamais la destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc, seigneur, des jours si précieux;
Que le temps sèche au moins vos larmes :
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous possède;
Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remède?

[1] Cela est vrai, et la Fontaine a exprimé exactement ici les mêmes idees que Voiture dans l'*Épître au prince de Condé*, édition de 1678, in-12, t. II, p. 124 à 126.

[2] Dans l'ode adressée à Virgile.

Multis ille bonis flebilis occidit :
Nulli flebilior quam tibi, Virgili!
Tu frustra pius, heu! non ita creditum
Poscis Quinctilium deos.
Quid? si Threicio blandius Orpheo
Auditam moderere arboribus fidem
Num vanæ redeat sanguis imagini,
Quam virga semel horrida,
Non lenis precibus fata recludere,
Nigro compulerit Mercurius gregi?

HORAT., *Carm.*, lib. I, od. XXIV.

[3] *Devant*, deux fois employé dans ce vers pour *avant*, ce qui n'était pas une faute du temps de la Fontaine. On trouve des exemples semblables dans Boileau, dans Racine, et même dans Voltaire. Actuellement *devant* ne s'emploie plus que pour l'ordre des lieux; mais, quand on parle de l'ordre des temps, on met toujours *avant*.

A Mgr L'ÉVÊQUE DE SOISSONS[1],

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN DE LA TRADUCTION D'ORAZIO TOSCANELLA[2].

1687.

Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire :
Car enfin qui le suit? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens tant estimés chez lui?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre[3].
Mais, si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule; et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans faiblesse,
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
Craindre ces écrivains! on écrit tant chez nous!
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes;
Et sans art nous louerions le succès de ses armes!
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents?
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles :
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles;

[1] Pierre-Daniel Huet, nommé évêque de Soissons en 1685, est plus connu comme évêque d'Avranches, parce qu'il permuta avec Bruslard de Sillery pour ce second siége en 1680, avant d'avoir reçu les bulles du premier. Huet naquit à Caen le 8 février 1630, et mourut le 26 janvier 1721, à quatre-vingt-onze ans. Il était ami intime de notre poëte.

[2] La traduction italienne de Quintilien, d'Orazio Toscanella, parut à Venise en 1566 et 1568, in-4°.

[3] Perrault avait lu, dans la séance de l'Académie française qui se tint le 27 janvier 1687, son poëme intitulé *le Siècle de Louis-le-Grand*, dans lequel il dépréciait les anciens pour exalter les modernes. La Fontaine écrivit aussitôt cette épître pour répondre au poëme de Perrault. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 429 à 431.

Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue [1].
J'en use d'autre sorte; et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les champs Élysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Horace,
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
Je le dis aux rochers; on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.
Je pris certain auteur [2] autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter [3]. A la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

[1] Virgile. (*Note de la Fontaine.*)

[2] Voiture, pour lequel la Fontaine eut dans sa jeunesse une admiration presque exclusive.

[3] Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses, et ces sortes de pensées qu'on appelle CONCETTI. Cela a suivi immédiatement Malherbe. (*Note de la Fontaine.*)

L'auteur avait du bon, du meilleur; et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés? J'en demeurai ravi :
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses [1].
On me dit là-dessus : De quoi vous plaignez-vous?
De quoi? Voilà mes gens aussitôt en courroux;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature [2].
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.
J'avouerai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux, et se soutiennent.
Je les prise et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens,
Ils sont de tous pays, du fond de l'Amérique *;

[1] Vers de Malherbe. (*Note de la Fontaine.*) Ce vers n'est pas exactement ainsi; il se trouve dans la pièce intitulée *Récit d'un berger, au ballet de Madame, princesse d'Espagne*, douzième stance :

La terre en tous endroits produira toutes choses :
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront roses.

[2] Il a prêché d'exemple.

* VAR. Dans les *OEuvres posthumes*, dans les *OEuvres diverses*, et dans toutes les éditions, on lit :

Ils sont tous d'un pays du fond de l'Amerique.

Cette version absurde ne pouvait être corrigée qu'en ayant recours à l'édition originale, qu'aucun éditeur n'a connue avant nous. Le sens du vers est que le goût et le bon sens sont de tout pays, et peuvent se trouver même au fond de l'Amérique, où il se formera des savants comme ailleurs, si on y mène un rhéteur habile et bon critique, un Quintilien; mais la phrase est incorrecte, trop concise, et obscure.

Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon [1]?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
La France a la satire et le double théâtre [2];
Des bergères d'Urfé [3] chacun est idolâtre :
On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet [4].
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet :
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.

[1] La Fontaine avait une grande admiration pour Platon; et dans l'avertissement des *Ouvrages de prose et de poésie* qu'il a publiés en commun avec de Maucroix, il a très-bien apprécié le caractère particulier de ses Dialogues. C'est précisément l'auteur que Perrault déprécie le plus dans son poëme sur le Siècle de Louis-le-Grand, p. 2.

[2] Je crois que la Fontaine entend par là le théâtre ordinaire où l'on jouait la comédie et la tragédie, et le théâtre de l'Opéra, inconnu aux anciens.

[3] Honoré d'Urfé, auteur de l'*Astrée*. Le goût a bien changé depuis. On ne lit plus guère aujourd'hui cet auteur, dont nos pères étaient idolâtres.

[4] Louis XIV avait, en 1677, chargé Racine et Boileau d'écrire l'histoire de son règne, et leur avait donné à tous deux une pension à cet effet. Pellisson avait déjà commencé cette histoire, et le roi avait été si satisfait de ce commencement, qu'il lui avait donné l'ordre de continuer, et lui avait accordé à cette occasion ses entrées, et une pension de six mille livres. Mais madame de Montespan eut une affaire au conseil d'état pour un droit sur les boucheries que le roi lui avait concédé. Pellisson fut chargé du rapport, et lui fit perdre son procès. Madame de Montespan, pour s'en venger, fit donner à Racine et à Despréaux les charges d'historiographes. Pellisson fut par là dégoûté de continuer la tâche qu'il avait entreprise. Racine et Despréaux ne s'y adonnèrent jamais sérieusement; et Louis XIV, avec ses trois historiographes, n'eut pas un historien.

Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu [1],
Veut de la patience; et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,
Ont emporté leur lyre; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.
Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

[1] On n'avait encore, dans l'ode, surpassé, ni même égalé Malherbe. Mais Jean-Baptiste Rousseau allait bientôt paraître : il avait seize ans lorsque la Fontaine écrivait cette épître.

LE SONGE.

POUR MADAME LA PRINCESSE DE CONTI[1].

1689.

La déesse Conti [2] m'est en songe apparue :
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue.
Elle étalait aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçait les cœurs du moindre de ses traits.
Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vue,
On reconnaît bientôt de quel sang vous sortez.

[1] La Fontaine, dans le carnaval de 1688, avait vu la jeune princesse douairière de Conti parée, et prête à partir pour le bal. Il en rêva la nuit. Tel est le sujet de ces vers, qu'il envoya le jour suivant à la princesse. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, p. 495.

[2] C'est de Marie-Anne ou Anne-Marie de Bourbon, fille du roi et de mademoiselle de la Vallière qu'il est ici question Elle naquit le 2 octobre 1666, et mourut le 3 mai 1739. Alors veuve de Louis-Armand de Conti, elle était, lorsque la Fontaine composa cette piece, princesse douairière de Conti; et on la désignait toujours ainsi pour la distinguer de l'autre princesse de Conti, ou de Marie-Thérèse de Bourbon, petite-fille du grand Condé, mariée au prince de la Roche-sur-Yon ou au second prince de Conti, frère d'Armand.

L'air, la taille, le port, un amas de beautés,
Tout excelle en Conti; chacun lui rend les armes :
Sa présence en tous lieux fera dire toujours :
Voilà la fille des Amours;
Elle en a la grâce et les charmes.
On ne dira pas moins, en admirant son air,
C'est la fille de Jupiter.
Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle allait en un bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux; ses regards et son port
Remplissaient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le songe me l'offrit par les Grâces parée :
Telle aux noces des dieux ne va point Cythérée;
Telle même on ne vit cette fille des flots
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère :
L'herbe l'aurait portée; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas :
Elle semblait raser les airs à la manière
Que les dieux marchent dans Homère.
Ceci n'est-il point trop savant?
Des éruditions la cour est ennemie :
Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'Académie.
Hélas! en cet endroit mon songe fut trop court;
Je sentis effacer de si douces images;
Et, la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai de perfides courages;
Je ramassai les bruits que de divers endroits
Vient répandre chez nous la déesse aux cent voix,
Qui du songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée, accompagné de ses plus noirs démons,
Me peignit cent États brouillés en cent façons.
A Conti succéda ce que fait l'Angleterre :
Je ne vis qu'un chaos plein d'appareils de guerre.

Que les enfants de Mars ont un différent air
De la fille de Jupiter!
Songe, par qui me fut son image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juste partage,
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.

BALLADES.

AU ROI.

1684.

Roi vraiment roi (cela dit toutes choses),
Forcez encor quelques remparts flamands,
Et puis la paix, jointe au retour des roses,
Repeuplera l'univers d'agréments.
Vous domptez tout, même les éléments,
Tant vous savez à propos entreprendre.
Mars, chaque hiver, s'en revenait attendre
A son foyer les zéphyrs paresseux;
D'autres leçons vous lui faites apprendre:
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable;
Attaquez-vous, tout cède en peu de temps:
Il faut dix ans aux héros de la fable,
A vous dix jours, quelquefois des instants.
Le bruit que font vos exploits éclatants
Perce les cieux: l'Olympe les admire:
Ses habitants protégent votre empire;
Le ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il? car vous n'avez qu'à dire,
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter, dans Homère,
Emporter seul tout le reste des dieux,
Tel, balançant l'Europe tout entière,
Vous luttez seul contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui, monts sur monts, déclarèrent la guerre
Aux immortels. Jupin, croulant la terre,
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui, prenez votre tonnerre :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand art qui fait les conquérants :
Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste et Jule, en vertus différents,
Vous feront place entre eux deux dans l'histoire.
Vos premiers pas, courant à la victoire,
Ont tout soumis ; et ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire :
L'événement n'en peut être qu'heureux.

ENVOI.

Ce doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes muses inquiètes [1].
Quelques esprits [2] ont blâmé certains jeux,
Certains récits, qui ne sont que sornettes.
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux ;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut m'être qu'heureux.

[1] La Fontaine venait d'être nommé à l'Académie française ; mais le roi ne paraissait pas disposé à consentir à son élection. Notre poëte fit cette ballade pour le fléchir. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 330.

[2] Le président Rose et d'autres rigoristes, qui ne voulaient pas que notre poëte fût reçu de l'Académie, parce qu'il avait composé les contes.

BOUTS-RIMÉS,

SERVANT DE RÉPONSE A UN AUTRE SONNET EN BOUTS-RIMÉS DU SIEUR FURETIÈRE[1].

1686.

Te mettre à Saint-Lazare est acte de justice;
J'en veux faire un placet à notre protecteur.
Apollon ne lit point le tien qu'il ne vomisse,
Et ne connaît en toi qu'un calomniateur.

Il semble à tes discours que chacun t'applaudisse;
Et toujours, du bon sens cruel persécuteur,
Tu veux parler de mots, et confonds l'artifice
Avec l'art : cette faute est crime en un auteur.

Ne t'imagine pas qu'on la laisse impunie :
Mais l'insolence suit en toi la calomnie;
N'en est-ce pas un trait que de blâmer le roi?

Tu contrôles ses dons, homme plein d'impudence;

[1] Antoine Furetière, né en 1620, reçu membre de l'Académie française le 15 mai 1662, mourut à Paris le 14 mai 1688, à l'âge de soixante-huit ans. Il avait été l'ami de Boileau, de Racine, et de la Fontaine; mais il se brouilla avec eux, et avec tous ses confrères, pour la malheureuse affaire du dictionnaire, dont nous avons fait le récit dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 415 à 421. La Fontaine, impatienté des injures de Furetière, fit contre lui une épigramme, que l'on trouvera ci-après. Furetière répliqua par trois ou quatre autres épigrammes. Boyer ayant écrit ensuite un sonnet adressé au chancelier, dirigé contre Furetière, celui-ci répondit par un autre sonnet, non-seulement se terminant par les mêmes rimes, mais par les mêmes mots, et adressé au chancelier, plein de fiel et d'injures. C'est pour répliquer à ce sonnet de Furetière que la Fontaine a composé ce sonnet, qui se termine aussi par les mêmes mots que ceux de Furetière et de Boyer. Voyez le *Nouveau recueil des factums du procès entre défunt l'abbé Furetière, l'un des quarante de l'Académie françoise, et quelques-uns des autres membres de ladite Académie*, 1694, in-12, t. II, intitulé *les Preuves par écrit*, etc., p. 344-347, et p. 359-363.

Ma foi, l'Académie est plus sage que toi.
Apprends d'elle à parler, ou garde le silence[1].

[1] Boyer, parlant de l'Académie, avait terminé son sonnet adressé au chancelier par ces quatre vers :

Nous consacrons nos voix à la gloire du roi
Si notre retenue enhardit l'impudence,
Le mérite et l'honneur se reposent sur toi.
Oracle de Thémis, venge notre silence.

Furetière avait terminé sa réponse par ceux-ci :

Leurs pensions font tort à la gloire du roi.
Il leur faut pour répondre un excès d'impudence;
Mais tout déguisement disparaît devant toi.
Oracle de Thémis, excuse leur silence.

C'est à ces quatre vers que la Fontaine réplique dans les quatre derniers de son sonnet.

MADRIGAL.

A M. ***[1].

1657.

Je ne m'attendais pas d'être loué de vous,
Cet honneur me surprend, il faut que je l'avoue :
Mais de tous les plaisirs le plaisir le plus doux
C'est de se voir loué de ceux que chacun loue.

[1] Imprimé par la Fontaine à la suite du dizain sur madame de Sévigné; ce qui donne lieu de penser que ce quatrain fut fait à l'occasion des éloges donnés à notre poëte pour l'épître adressée à M. D. C. A. D. M. : à madame de Coucy, abbesse de Mouzon. Tout porte à croire que ce madrigal est adressé à Pellisson, auquel la Fontaine transmettait les vers qu'il destinait à Fouquet.

ÉPITAPHES.

D'UN PARESSEUX,

OU

ÉPITAPHE DE LA FONTAINE, FAITE PAR LUI-MÊME[1].

1659.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait[2] passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

[1] Pour les éclaircissements relatifs à cette pièce, voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 52 et 53.

[2] Avait coutume. *Souloir* est dérivé du mot latin *solere*.

SUR MOLIÈRE[1].

1673.

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière, sont morts.

[1] Molière mourut le 17 février 1673; et un mois après, cette épitaphe, composée par la Fontaine, circulait déjà en manuscrit, puisque mademoiselle du Pré l'envoya à Bussy-Rabutin, dans une lettre en date du 19 mars 1673. Voyez *Lettres* de messire Roger de Rabutin, comte de Bussy, édit. de 1737, t. IV, p. 48.

ÉPIGRAMMES.

CONTRE LE MARIAGE.

TIRÉE D'ATHÉNÉE [1].

1660.

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire.
Fol était le second qui fit un tel contrat :
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

[1] Cette épigramme est tirée d'un passage de la comédie intitulée *la Catonide*, composée par un poëte comique grec nommé Aristophon, et cité par Athénée, l. XIII, t. V, p. 14 de la traduction française.

SUR DES BAINS MALPROPRES.

TIRÉE D'ATHÉNÉE [1].

Ubi lavantur qui hic lavantur?

1660.

Ne cherchons point en ce bain nos amours;
Nous y voyons fréquenter tous les jours,
De gens crasseux une malpropre bande.
Sire baigneur, ôtez-moi de souci;
Je voudrais bien vous faire une demande :
Où lave-t-on ceux que l'on lave ici?

[1] Le sujet de cette épigramme n'a pu être retrouvé dans Athénée; mais il est dans Diogène Laërce, qui attribue ce trait à Diogène le cynique. « Diogenes ingressus sordidum balneum, *qui hic se lavant*, ait, *ubi* « *lavantur?* » (Diog. Laert., VI, § XLVII, édit. de 1615, p. 394.)

SUR UN MOT DE SCARRON [1].

QUI ÉTAIT PRÈS DE MOURIR.

1660.

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : Attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire.
Ah! dit Clothon, vous la ferez là-bas :
Marchons, marchons; il n'est pas temps de rire.

[1] Scarron, malade, eut un hoquet si violent qu'on crut qu'il allait expirer. Quand la crise fut calmée, Scarron dit : « Si j'en reviens, je « ferai une belle satire contre le hoquet. » La Fontaine fit à ce sujet cette épigramme. Selon Bruzen de la Martinière, Paul Scarron naquit en 1610, et mourut en juin 1660, âgé d'environ cinquante ans.

CONTRE FURETIERE [*].

1686.

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours, et sur toute matière;

[*] VAR. Furetière, dans un de ses factums contre l'Académie française, avait reproché à la Fontaine, qui était maître des eaux et forêts, de ne pas savoir ce que c'était que bois de grume et bois de marmenteau : notre poëte, impatienté de ce reproche, improvisa cette épigramme, mais ne la publia jamais. C'est Furetière lui-même qui la fit imprimer le premier; et on la trouve dans un recueil intitulé *Plusieurs épigrammes et autres pièces qui ont été faites contre l'abbé Furetière et contre l'Academie*, 1687, p. 8, ou 1691, t. II, p. 344. Mais la version qui est dans ce recueil est différente de celle que nous donnons ici, et qui, nous le croyons, parut pour la première fois dans le *Recueil des plus belles épigrammes des poëtes françois*, 1698, in-12, t. I, p. 242. Cette version fut reproduite dans les *Œuvres diverses* de la Fontaine, édition de 1729, t. I, p. 123; et nous avons dû nous y conformer, parce qu'elle est probablement prise dans les manuscrits de l'auteur. Voici celle de Furetière :

Toi qui de tout as connaissance entière,
Écoute, ami Furetière :
Lorsque certaines gens,
Pour se venger de tes dits outragants,
Frappaient sur toi comme sur une enclume,
Avec un bois porté sous le manteau,
Dis-moi si c'était bois de grume,
Ou si c'était bois marmenteau?

Furetière, en publiant cette épigramme, y a ajouté la remarque suivante.

Quand, de tes chicanes outré,
Guilleragues [1] t'eut rencontré,
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau,
Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau?

« *Nota.* Cette epigramme montre clairement que l'objection qu'on a citée au sieur de la Fontaine, d'ignorer la nature du bois de grume et du bois de marmenteau, est bien fondée. Le bois en grume est du bois de charpente et de charronnage débité avec son écorce, et qui n'est point équarri. Le bois de marmenteau est un bois de haute futaie, qui est conservé pour l'ornement d'une maison à laquelle il est attaché, et qu'il n'est pas même permis à un usufruitier de couper. L'un et l'autre bois n'est pas propre à venger des traits médisants. »

[1] Le comte de Lavergne de Guilleragues, dont Boileau disait :

Esprit né pour la cour, et maître en l'art de plaire,

fut d'abord premier président de la cour des aides à Bordeaux, puis nommé en 1679 ambassadeur à Constantinople, où il mourut le 5 mars 1684.

TRADUCTIONS

EN VERS

D'APRÈS DIFFÉRENTS POETES ANCIENS.

INSCRIPTION TIRÉE DE BOISSARD[1].

AVERTISSEMENT.

Un des quatre récits que j'ai fait faire aux Filles de Minée contient un événement véritable, et tiré des antiquités de Boissard. J'aurais pu mettre en la place la métamorphose de Céix et d'Alcione, ou quel-

[1] Cette traduction d'une antique inscription a été imprimée pour la première fois, avec l'avertissement qui la précède, à la suite du poëme intitulé *les Filles de Minée*, et dans le recueil des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine*, t. I, p. 250 à 261. Ce récit est en effet tiré d'une longue inscription qui se trouve dans

que autre sujet semblable. Les critiques m'allégueront qu'il le fallait faire, et que mon ouvrage en serait d'un caractère plus uniforme. Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier; il est impossible de le contrefaire. Mais, après avoir fait réflexion là-dessus, j'ai appréhendé qu'un poëme de six cents vers ne fût ennuyeux, s'il n'était rempli que d'aventures connues. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler : et comme une chose en attire une autre, le malheur de ces amants tués le jour de leurs noces m'a été une occasion de placer ici une espèce d'épitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquités. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne m'en semblent que plus belles; et, selon mon goût, elles plairaient moins si elles se suivaient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de règle à aucun particulier, et encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons : quiconque serait capable de les sentir ne le sera guère moins de se les imaginer lui-même. J'ai traduit cet ouvrage en prose et en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un et en l'autre : j'ai voulu voir, par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, et si la prose s'éloigne beaucoup des grâces. Mon sentiment a toujours été que quand les vers sont bien composés, ils disent en une égale étendue plus que la prose ne saurait dire. De plus habiles que moi le feront voir plus à fond. J'ajouterai seulement que ce n'est point par vanité, et dans l'espé-

les antiquités de Boissard. (Voyez J.-J. Boissard, *Antiquitatum romanarum quarta pars, sive* t. II, p. 49, in-folio, 1598.) Notre fabuliste a considéré cette aventure comme véritable, parce que Boissard n'élève aucun doute sur l'authenticité de cette inscription; mais elle est évidemment supposée, et elle a été redonnée comme telle dans l'édition que Grævius a publiée du recueil d'inscriptions de Gruter. (*Corpus inscriptionum*, 1707, in-folio, t. II, p. xv, n° 8, des *Spuria ac supposititia.*) Dans l'inscription, les noms des deux amants sont M. Lucius et Sardica. On voit, d'après cet éclaircissement, qu'on a eu tort d'avancer que le récit des aventures de Télamon et de Chloris était tout entier de l'invention de la Fontaine. (Voyez *Observations sur les quatre dernières fables de la Fontaine restées jusqu'ici sans commentaires*, 1821, in-8°, p. 130.) On n'a pas fait attention que notre poëte avait dit précisément le contraire.

rance de consacrer tout ce qui part de ma plume, que je joins ici l'une et l'autre traduction; l'utilité des expériences me l'a fait faire. Platon, dans Phædrus, fait dire à Socrate qu'il serait à souhaiter qu'on tournât en tant de manières ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos auteurs en voulussent faire l'épreuve, et que le public les y invitât! Voici le sujet de l'inscription :

Atimète, affranchi de l'empereur, fut le mari d'Homonée, affranchie aussi, mais qui par sa beauté et par ses grâces mérita qu'Atimète la préférât à de célèbres partis. Il ne jouit pas longtemps de son bonheur : Homonée mourut qu'elle n'avait pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, et où ces vers sont gravés[1] :

[1] Non-seulement cette inscription se trouve rapportée dans Boissard, mais le tombeau sur lequel elle est gravée y est figuré. (Voyez Jani-Jacobi Boissard, *Antiquitatum romanarum tertia pars, sive* t. I, pl. LXXXVII, in-folio, 1687. Cette planche de Boissard a été reproduite dans Gruter, *Corpus inscriptionum*, 1707, in-folio, p. 607, n° IV. L'inscription se trouve sur les deux côtés du marbre qui formait le tombeau; le côté principal, et le plus large, contient les titres d'Atimète, et quatre vers grecs, qui sont le résumé de l'éloge d'Homonée. On trouvera ces quatre vers dans les *Analecta græca* de Brunck, t. IV, p. 278, n° 732. La Fontaine a commencé la lecture de cette inscription par la façade du monument gravée à gauche, et a continué ainsi jusqu'à la fin. Wernsdorf, qui a donné cette épitaphe dans ses *Poetæ latini minores*, 1782, in-8°, t. III, p. 213, commence au contraire l'inscription par la façade gravée à droite, et lit de suite les paragraphes que nous avons numérotés III et IV; il revient après à la façade gauche, et transcrit tout ce qui s'y trouve, c'est-à-dire les paragraphes I et II; puis il termine l'inscription par les deux vers qui sont à la fin de la colonne gravée à droite, et qui forment le paragraphe n° V. Nous ne disserterons point ici sur ces deux manières de lire cette inscription; nous n'examinerons pas non plus si on ne pourrait pas en adopter une troisième, en considérant comme deux inscriptions distinctes ce qui est gravé sur chacun des côtés du tombeau : nous devons seulement reproduire cette inscription telle que notre auteur l'a lue et traduite, en ajoutant le titre qu'il avait omis de donner, et en disposant les traductions en vers et prose de manière à ce qu'on puisse plus facilement les comparer à l'original.

ÉPITAPHE

DE CLAUDE HOMONÉE,

ÉPOUSE D'ATIMÈTE,

AFFRANCHI DE TIBÈRE CÉSAR AUGUSTE.

ATIMÈTE.

I. Si l'on pouvait donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le sort,
Quels que soient les moments qui me restent encor,
Mon âme avec plaisir rachèterait la vôtre :
Mais le destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurais que fuir les dieux et la clarté,
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

EPITAPHIUM

CLAUDIÆ HOMONŒÆ,

CONJUGIS ATIMETI,

TIB. CÆSARIS A. L.

ATIMETUS.

I. Si pensare animas sinerent crudelia fata,
Et posset redimi morte aliena salus;
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensassem pro te, cara Homonœa, libens.
At nunc, quod possum, fugiam lucemque deosque,
Ut te matura per Styga morte sequar.

ATIMÈTE.

I. *S'il suffisait aux destins qu'on donnât sa vie pour celle d'un autre, et qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quel que soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerais avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chère Homonée; mais cela ne se pouvant, ce que je puis faire est de fuir le jour et la présence des dieux, pour aller bientôt vous suivre le long du Styx.*

HOMONÉE.

II. Quittez, ô cher époux! cette triste pensée;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans :
Cessez de fatiguer par des cris impuissants
La Parque et le Destin, déités inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point :
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême point.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles,
Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs!
Ainsi l'Olympe entier s'accorde à vos désirs!
Veuille enfin Atropos au cours de votre vie
Ajouter l'étendue à la mienne ravie!

III. Et toi, passant tranquille, apprends quels sont nos maux:
Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

IV. Celle qui, préférée aux partis les plus hauts,

HOMONOEA.

II. Parce tuam, conjux, fletu quassare juventam,
Fataque mœrendo sollicitare mea.
Nil prosunt lacrymæ, nec possunt fata moveri :
Viximus, hic omnes exitus unus habet.
Parce ita non unquam similem experiare dolorem,
Et faveant votis numina cuncta tuis!
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

III. Tu qui secura procedis mente, parumper
Siste gradum, quæso, verbaque pauca lege.

IV. Illa ego quæ claris fueram prælata puellis

HOMONÉE.

II. *O mon cher époux! cessez de vous affliger; ne corrompez plus la fleur de vos ans; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles : toutes les larmes sont ici vaines : on ne saurait émouvoir la Parque; me voilà morte; chacun arrive à ce terme-là. Cessez donc, encore une fois : ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! ainsi tous les dieux soient favorables à vos souhaits! et veuille la Parque ajouter à votre vie ce qu'elle a ravi à la mienne!*

III. *Et toi qui passes tranquillement, arrête ici, je te prie, un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.*

IV. *Moi, cette Homonée, que préféra Atimète à des filles considéra-*

Sur le cœur d'Atimète acquit un doux empire,
Qui tenait de Vénus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Grâces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avaient pas ma carrière éclairée,
Le sort jeta sur moi ses envieuses mains;
C'est Atimète seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amère.

V. O FEMME, QUE LA TERRE A TES OS SOIT LÉGÈRE!
FEMME DIGNE DE VIVRE; ET BIENTOT PUISSES-TU
RECOMMENCER DE VOIR LES TRAITS DE LA LUMIÈRE,
ET RECOUVRER LE BIEN QUE TON CŒUR A PERDU!

Hoc Homonœa brevi condita sum tumulo.
Cui formam Paphiæ, Charites tribuere decorem,
Quam Pallas cunctis artibus erudiit.
Nondum bis denos ætas mea viderat annos
Injecere manus invida fata mihi.
Nec pro me queror hoc : mihi morte est tristius ipsa,
Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

V. SIT TIBI TERRA LEVIS, MULIER DIGNISSIMA VITA,
QUÆQUE TUIS OLIM PERFRUERERE BONIS[1].

bles; moi, à qui Vénus donna la beauté, les grâces, et les agréments, que Pallas enfin avait instruite dans tous les arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avais pas encore vingt ans quand le sort jeta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

V. QUE LA TERRE TE SOIT LÉGÈRE, Ô ÉPOUSE DIGNE DE RETOURNER A LA VIE, ET DE RECOUVRER UN JOUR LE BIEN QUE TU AS PERDU!

[1] Ce sont les vœux du public, ou de celui qui a élevé ce monument. (*Note de la Fontaine*). Wernsdorf attribue ces deux lignes à Atimète. Je crois que notre poëte a mieux saisi le sens de l'inscription.



TRADUCTION DE DIVERS PASSAGES

DE POETES ANCIENS,

EXTRAITS DE L'OUVRAGE INTITULÉ *les Épîtres de Sénèque*;
NOUVELLE TRADUCTION PAR FEU M. PINTREL,
REVUE ET IMPRIMÉE PAR LES SOINS DE M. DE LA FONTAINE,
PARIS, 1681, DEUX VOLUMES IN-8.

TRADUCTION DES PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

C'est un dieu, Mélibée, à qui nous devons tous
Le bonheur de la paix et d'un repos si doux.
Je le tiendrai toujours pour un dieu...
C'est lui qui me permet de mener dans nos plaines
Ces bœufs et ces troupeaux, ces moutons porte-laines;
C'est par lui que je joue, au pied de cet ormeau,
Les chansons qu'il me plaît dessus mon chalumeau.

II.

Considérez du sol la nature secrète,
Ce qu'une terre veut, ce que l'autre rejette;
Ce fonds est propre au blé, cette côte au raisin,
L'herbe profite ici, là le mil et le lin;
Les arbres et les fruits croissent ailleurs sans peine,

PASSAGES TIRÉS DE VIRGILE.

I.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper deus.
VIRG., *Bucol.*, I, v. 6, 7

Ille meas errare boves (ut cernis), et ipsum
Ludere quæ vellem, calamo permisit agresti.
Bucol., I, v. 9, 10

II.

Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset:
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ.

En ces lieux le safran du mont Tmole s'amène :
On doit l'ivoire à l'Inde, aux Sabéens l'encens,
Aux Calybes le fer.

III.

La plus belle saison fuit toujours la première :
Puis la foule des maux amène le chagrin,
Puis la triste vieillesse ; et puis l'heure dernière
Au malheur des mortels met la dernière main.

IV.

Un homme était tenu pour injuste et méchant,
S'il plantait une borne ou divisait un champ.
Les biens étaient communs, et la terre féconde
Donnait tout à foison dans l'enfance du monde.

V.

Un coursier généreux, bien fait, d'illustre race,
Des fleuves menaçants tente l'onde, et la passe :
Il craint peu les dangers, et moins encor le bruit ;

Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum.

Georg., lib. I, v. 83.

III.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Georg., lib. III, v. 66 et seq.

IV.

Nulli subigebant arva coloni ;
Nec signare quidem, aut partiri limite campum
Fas erat : in medium quærebant, ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Georg., lib. I, v. 125.

V.

Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit :
Primus inire viam, et fluvios tentare minaces

Aime à faire un passage à quiconque le suit;
Va partout le premier, encourage la troupe :
Il a tête de cerf, larges flancs, large croupe,
Crins longs, corps en bon point; la trompette lui plaît :
Impatient du frein, inquiet, sans arrêt,
L'oreille lui roidit, il bat du pied la terre,
Ronfle, et ne semble plus respirer que la guerre.

VI.

O mille fois heureux
Le sort de ces Troyens hardis et généreux,
Qui, défendant les murs de leur chère patrie,
Aux yeux de leurs parents immolèrent leur vie!

VII.

Auprès du mont Alburne, et du bois de Siler,
On voit par escadrons un insecte voler :
Il est craint des troupeaux; au seul bruit de son aile,
Ils semblent agités d'une fureur nouvelle :
Tout s'enfuit aux forêts sans prendre aucun repos.
Le nom de cet insecte chez les Grecs est œstros,
Asilus parmi nous.

Audet, et ignoto sese committere ponto :
Nec vanos horret strepitus : illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
Luxuriatque toris animosum pectus :
Tum, si qua sonum procul arma dedere,
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

Georg., lib. III, v. 78 et seq.

VI.

O terque quaterque beati,
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere!

Æneid., lib. I, v. 94.

VII.

Est lucum Silari juxta ilicibusque virentem
Pluribus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Græci vertere vocantes,
Asper, acerba sonans, quo tota exterrita silvis
Diffugiunt armenta.

Georg., lib III, v. 146.

VIII.

Comment t'appellerai-je, en te rendant hommage,
Princesse? car ton port, ta voix et ton visage
N'ont rien qui ne paraisse au-dessus des humains.
Mais, quelle que tu sois, soulage nos chagrins.

IX.

Moi qui n'étais ému ni des armes lancées,
Ni des Grecs m'entourant de phalanges pressées,
Je tremble maintenant, et crains, au moindre bruit,
Pour celui que je porte, et celle qui me suit.

X.

Son visage est de femme, et jusqu'à la ceinture
Elle en a les beautés et toute la figure;
Le reste, plein d'écaille, est d'un monstre marin :
Elle a ventre de loup, et finit en dauphin.

VIII.

O quam te memorem, virgo? namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat. . . . .
Sis felix, nostrúmque leves quæcumque laborem.

Æneid., lib. I, v. 327.

IX.

Et me, quem dudum non nulla injecta movebant
Tela, nec adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Æneid., lib. II, v. 726 et seq.

X.

Prima homini facies, et pulchro pectore virgo
Pube tenus, postrema immani corpore pistrix,
Delphinum caudas utero commissa luporum.

Æneid., lib. III, v. 426 et seq.

XI.

O vierge ! je suis fait dès longtemps aux travaux ;
Je n'en trouverai point les visages nouveaux :
Je me suis des malheurs une image tracée ;
Et je les ai déjà vaincus par ma pensée.

XII.

Les chevaux sont couverts de housses d'écarlate,
Où l'or semé de fleurs et de perles éclate ;
Ils ont des colliers d'or sous la gorge pendants,
Et des mors d'or massif, qui sonnent sous leurs dents.

XIII.

Couple heureux ! si mes vers sont des ans respectés,
Vos noms ne mourront point par ma muse chantés :
Je les ferai durer tant que la destinée
Rendra Rome soumise aux descendants d'Énée,
Tant que ceux de son sang, par leurs honneurs divers,
Régneront sur ces murs, ces murs sur l'univers.

XI.

Non ulla laborum,
O virgo, nova mi facies inopinave surgit :
Omnia præcepi, atque animo mecum ipse peregi.
Æneid., lib. VI, v. 103 et seq.

XII.

Instrati ostro alipedes, pictisque tapetis.
Aurea pectoribus demissa monilia pendent :
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Æneid., lib. VII, v. 277 et seq.

XIII.

Fortunati ambo ! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo,
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.
Æneid. lib. IX, v. 446 et seq.

TRADUCTION

DES PASSAGES DE DIVERS POETES.

I.

Tantôt deux cents valets paraissent à sa suite,
Puis à dix seulement on la trouve réduite;
Il ne parle tantôt que de grands et de rois;
En termes relevés il conte leurs exploits;
Puis, changeant tout d'un coup de style et de matière.
Je ne veux rien, dit-il, qu'une simple salière,
Une table à trois pieds, du bureau [1] seulement,
Pour me parer du froid, sans aucun ornement.
A ce bon ménager, si modeste en paroles,
Donnez, si vous voulez, un plein sac de pistoles;
Vous serez étonné, l'oyant ainsi prêcher,
Qu'il n'aura pas la maille avant de se coucher.

II.

Pour éteindre la soif quand elle est bien ardente,
Demandons-nous à boire en un vase de prix?
Et, pour rassasier la faim qui nous tourmente,
Faut-il n'avoir recours qu'aux mets les plus exquis?

PASSAGES DE DIVERS POETES.

I.

Habebat sæpe ducentos,
Sæpe decem servos: modo reges atque tetrarchas,
Omnia magna loquens: modo, sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri, et toga quæ defendere frigus,
Quamvis crassa, queat. Decies centena dedisses
Huic parco paucis contento: quinque diebus
Nil erat in loculis.

HORATIUS, sat. III, lib. I, v. 11.

II.

Num tibi, cum fauces urit sitis, aurea quæris
Pocula? Num esuriens fastidis omnia, præter
Pavonem rhombumque?

HORAT, lib. I, sat. II, v. 111.

[1] Étoffe de laine grossière.

III.

Entre deux rangs de fils sur le métier tendus,
La navette en courant entrelace la trame,
Puis le peigne aussitôt en serre les tissus.

IV.

J'examine d'abord les dieux, les éléments :
Combien grands sont les cieux, quels sont leurs mouvements;
D'où la nature fait et nourrit toutes choses;
Leur fin, et leur retour, et leurs métamorphoses.

V.

Aux plus grands maux l'oubli sert de remède.
Soyez hardi, la fortune vous aide.
Au paresseux tout fait de l'embarras.

VI.

Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, impotent,
Qu'on ne me laisse aucune dent,
Je me consolerai; c'est assez que de vivre.

III.

Tela jugo vincta est, stamen secernit arundo.
Inseritur medium radiis subtemen acutis;
Quod lato feriunt insecti pectine dentes.

OVID., *Metam.*, lib. VI, v. 55.

IV.

Nam tibi de summa cœli ratione, deumque,
Disserere incipiam, et rerum primordia pandam
Unde omnis natura creet res, auctet, alatque,
Quoque eadem rursus natura perempta resolvat.

LUCRET. *de Natur. rer.*, lib. I, v. 40 et seq.

V.

Injuriarum remedium est oblivio
Audentes fortuna juvat.
Piger sibi ipse obstat.

VI.

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxa
Tuber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes.
Vita dum superest, bene est.
Hanc mihi, vel acuta
Si sedeam cruce, sustine.

MÆCENAS.

VII.

Père de l'univers, dominateur des cieux,
Mène-moi, je te suis à toute heure, en tous lieux.
Rien ne peut arrêter ta volonté fatale;
Que l'on résiste ou non, ta puissance est égale;
Tu te fais obéir ou de force ou de gré;
Les âmes des mutins te suivent enchaînées.
Que sert-il de lutter contre les destinées?
Le sage en est conduit, le rebelle entraîné.

VIII.

Le jour dorait déjà le sommet des montagnes;
Déjà les premiers traits échauffaient les campagnes,
L'hirondelle, cherchant pâture à ses petits,
Sortait, rentrait au nid, attentive à leurs cris.
Les bergers ont enfin renfermé leurs troupeaux,
La nuit couvre la terre, et s'épand sur les eaux.

IX.

Que je passe pour fourbe, homme injuste, et sans foi,
Je m'en soucierai peu, tant que j'aurai de quoi.
Citoyens, c'est l'or seul qui met le prix aux hommes.

VII.

Duc me parens, celsique dominator poli,
Quocumque placuit. Nulla parendi mora est.
Assum impiger. Fac nolle. Comitabor gemens:
Malusque patiar, quod pati licuit bono.
Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

SENEC., *Epist.* CVII

VIII.

Incipit ardentes Phœbus producere flammas,
Spargere se rubicunda dies; jam tristis hirundo
Argutis reditura cibos immittere nidis
Incipit, et molli partitos ore ministrat.
Jam suas pastore stabulis armenta locarunt,
Jam dare sopitis nox nigra silentia terris
Incipit.

MONTANUS JULIUS

IX.

Sine me vocari pessimum, ut dives vocer.
An dives, omnes quærimus: nemo an bonus.

Accumulez sans fin, mettez sommes sur sommes.
Vous serez honorés. On dit, A-t-il du bien?
L'on ne demande pas d'où, ni par quel moyen.
Il n'est point d'infamie à l'indigence égale :
Arrivons, s'il se peut, à notre heure fatale
Étendus sur la pourpre, et non dans un grabat :
Toute vie est cruelle en ce dernier état.
L'opulence adoucit la mort la plus terrible.
Qu'aux nœuds du parentage un autre soit sensible,
Pour moi, j'enferme tout au fond de mon trésor.
Si les yeux de Vénus brillent autant que l'or,
Je ne m'étonne pas qu'on la dise si belle,
Que tout lui sacrifie et soupire pour elle,
Qu'ainsi que les mortels les dieux soient ses amants.

X.

Je puiserai pour vous chez les vieux écrivains.
Écoutez seulement leurs préceptes divins :
Soyez-leur attentif, même aux choses légères;
Rien chez eux n'est léger.

Non quare, et unde : quid habeas, tantum rogant.
Ubique tanti quisque, quantum habuit, fuit.
Quid habere nobis turpe sit, quæris? Nihil.
Aut dives opto vivere, aut pauper mori.
Bene moritur, qui, dum moritur, lucrum facit.
Pecunia ingens generis humani bonum,
Cui non voluptas matris, aut blandæ potest
Par esse prolis, non sacer meritis parens.
Tam dulce si quid Veneris in vultu micat,
Merito illa amores cœlitum atque hominum movet.

X.

Possum multa tibi veterum præcepta referre
Ni refugis, tenuisque piget cognoscere curas.

LETTRES.

A M. RACINE.

Du 6 juin 1686. Château-Thierry.

Poignan [1], à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avait assuré que je travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avais que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement ; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans ; j'y ai répondu ; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée. Voici donc le couplet, avec le billet qui l'accompagne :

SUR L'AIR DE JOCONDE.

« Quand je veux faire une chanson
« Au parfait la Fontaine,
« Je ne puis tirer rien de bon
« De ma timide veine.
« Elle est tremblante à ce moment,
« Je n'en suis pas surprise :
« Devant lui mon faible talent
« Ne peut être de mise.

« Je crois en vérité que je ne serais jamais parvenue à faire une chanson pour vous, monsieur, si je n'avais en vue de m'en attirer une des vôtres ; vous me l'avez promise, et vous avez affaire à une personne qui est vive sur ses intérêts : songez que je vous assassinerai jusqu'à ce que vous m'ayez tenu votre parole. De grâce, monsieur, ne négligez point une petite muse qui pourrait parvenir, si vous lui jetiez un regard favorable. »

Ce couplet et cette lettre, si ce qu'on me mande de Paris est bien vrai, n'ont pas coûté une demi-heure à la demoiselle, qui quelque-

[1] Ami intime de la Fontaine et de Racine. Voyez, sur ce qui le concerne, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 13 ; et les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, dans les *Œuvres de Racine*, édition de 1820, in-8°, t. I, p. cxliij.

fois met de l'amour dans ses chansons, sans savoir ce que c'est qu'amour. Comme j'ai vu qu'elle ne me laisserait point en repos que je n'eusse écrit quelque chose pour elle, je lui ai envoyé les trois couplets suivants : ils sont sur le même air.

Paule, vous faites joliment
Lettres et chansonnettes :
Quelques grains d'amour seulement,
Elles seraient parfaites.
Quand ses soins au cœur sont connus,
Une muse sait plaire.
Jeune Paule, trois ans de plus
Font beaucoup à l'affaire.

Vous parlez quelquefois d'amour,
Paule, sans le connaître;
Mais j'espère vous voir un jour
Ce petit dieu pour maître.
Le doux langage des soupirs
Est pour vous lettre close :
Paule, trois retours de zéphyrs
Font beaucoup à la chose.

Si cet enfant dans vos chansons
A des grâces naïves,
Que sera-ce quand ses leçons
Seront un peu plus vives?
Pour aider l'esprit en ses vers
Le cœur est nécessaire :
Trois printemps sur autant d'hivers
Font beaucoup à l'affaire.

Voyez, monsieur, s'il y avait là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au prince de Conti; elle est à présent sur le métier : les vers suivants y trouveront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme[1];
Je le fuirais jusques à Rome;
Et j'aimerais mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout passer,

[1] Molière a dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant

Et d'érudition ne se pouvaient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oserait à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très-sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire :
On voit bien qu'il a lu; mais ce n'est pas l'affaire :
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit.
Racan ne savait rien; comment a-t-il écrit?
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usait plus fréquemment :
Sous lui la cour n'osait encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne ; car madame de la Sablière ne les a pas encore vus.

A M. DE MAUCROIX.

RELATION D'UNE FÊTE DONNÉE A VAUX.

22 AOUT 1661.

Si tu* n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite [1], ce n'est pas ma faute ; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le surintendant : non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable; l'entreprise serait trop grande, et en ce cas-là je le supplierais très-humblement de se donner quelquefois la peine de

[1] De Maucroix était alors à Rome; il s'y était rendu, sous le faux nom d'abbé de Crussy, pour remplir une mission secrète que Fouquet lui avait donnée. Il est écrit, en marge des manuscrits de Tallemant des Réaux, cette note sur de Maucroix : « Le surintendant l'avait envoyé à Rome comme ami de Pellisson. » Voyez le *Recueil des défenses de Fouquet*, in-18, t. III, p. 366, 368, 392; t. VIII (ou t. III de la continuation), p. 117 à 140; et la *Vie de François de Maucroix*, dans les *Nouvelles Œuvres diverses de J. de la Fontaine*, 1820, in-8°, p. 183.

* VAR. Il y a *vous* partout dans les manuscrits de Tallemant des Réaux ; mais le billet autographe adressé à de Maucroix, dont nous sommes possesseur, prouve que la Fontaine tutoyait son ami, et que la leçon *vous* n'est pas bonne.



faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer. Mais je crois qu'il y serait aussi empê-ché que je le suis à présent. On dirait que la Renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches; encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudrait pour célébrer dignement un si grand héros; et je crois que, quand elle en aurait mille, il trouverait de quoi les occuper toutes.

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois [1]. Le roi, la reine-mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs, s'y trouvèrent : il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un feu qui ne devait rien à celui qu'on fit pour l'entrée [2].

Tous les sens furent enchantés;
Et le régal eut des beautés
Dignes du lieu, dignes du maître,
Et dignes de leurs majestés,
Si quelque chose pouvait l'être.

On commença par la promenade. Toute la cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquait [3]. Elle était demeurée à Fontainebleau pour une affaire fort importante : tu vois bien que j'entends parler de sa grossesse [4]. Cela fit qu'on se consola, et enfin on ne pensa plus qu'à se réjouir. Il y eut grande contestation entre la cascade, la gerbe d'eau, la fontaine de la couronne, et les animaux, à qui plairait davantage; les dames n'en firent pas moins de leur part.

[1] Loret (*Muse historique*, liv. XII, p. 129, lett. XXXIII, en date du 20 août) nous apprend que cette fête eut lieu un mercredi. Pour les éclaircissements qui y sont relatifs, on doit consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 70. Fouquet avait déjà traité la cour à Vaux dans le mois de juin précédent. On y avait joué l'*École des Maris*, de Molière. La reine d'Angleterre, MONSIEUR et MADAME, se trouvaient à cette fête; mais le roi n'y était pas. Voyez la *Muse historique* de Loret, l. XII, p. 129.

[2] C'est-à-dire l'entrée de la reine, qui a été le sujet de la lettre à Fouquet.

[3] Sur ce passage les manuscrits de Tallemant des Réaux contiennent la note suivante : « Le roi avait demandé encore une fête pour les relevailles de la reine. »

[4] Cette dernière phrase n'est pas dans Tallemant des Réaux.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi, chacune à sa manière :
La reine avec ses fils [1] contesta de bonté;
Et Madame [2], d'éclat avecque la lumière.

Je remarquai une chose à quoi peut-être on ne prit pas garde : c'est que les nymphes de Vaux eurent toujours les yeux sur le roi : sa bonne mine les ravit toutes, s'il est permis d'user de ce mot en parlant d'un si grand prince.

Ensuite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes; mais la grâce avec laquelle monsieur et madame la surintendante firent les honneurs de leur maison le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des sapins.

En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraicheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre, et des zéphyrs,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée :
Le ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
Que, lorsqu'on eut tiré les toiles,
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du roi :
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli [3],
Magicien expert et faiseur de miracles;

[1] C'est-à-dire la reine-mère. Ses fils étaient le roi et MONSIEUR.

[2] Henriette d'Angleterre, mariée à MONSIEUR seulement depuis quelques mois.

[3] Jacques Torelli naquit en 1608, et était un gentilhomme de Fano, en Italie, où il mourut en 1678, après y avoir construit un magnifique théâtre. Louis XIV l'avait attiré en France, et c'est à la cour de ce monarque qu'il fit sa fortune.

Et l'autre c'est le Brun[1], par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles;
Le Brun, dont on admire et l'esprit et la main,
Père d'inventions agréables et belles,
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au romain.
Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait,
Qu'on le crut rocher en effet;
Mais, insensiblement se changeant en coquille[2],
Il en sortit une nymphe gentile
Qui ressemblait à la Béjart[3],
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire;
Car il est de la façon

[1] Charles le Brun, né à Paris le 2 mars 1619, mort dans la même ville le 26 juin 1699. Le chancelier Séguier fut son premier protecteur; mais Fouquet, habile à discerner tous les genres de mérite, attacha le Brun à son service, en lui faisant douze mille livres de pension, outre le payement de ses ouvrages. Ce furent les embellissements qu'il fit à Vaux, et dans la maison de Fouquet à Saint-Mandé, qui le firent connaître à Mazarin, à la reine mère et au roi, et qui devinrent la source de sa faveur et de sa fortune. Voyez les *Vies des premiers peintres du Roi*, par Lépicié, t. I, p. 4, 28 et 98, et les *Hommes illustres* de Perrault, 1696, in-folio, p. 91.

[2] Une des choses qui charma le plus dans cette fête fut la coquille dont parle ici la Fontaine, et la Béjart qui en sortit brillante d'attraits et de grâces. On fit dans le temps une chanson sur ce sujet, qui se terminait ainsi :

Peut-on voir nymphe plus gentille
Qu'était Béjart l'autre jour,
Lorsqu'on vit ouvrir sa coquille?
Tout le monde disait à l'entour,
Lorsqu'on vit ouvrir sa coquille :
Voici la mère d'Amour.

Recueil manuscrit de chansons historiques et critiques, in-folio, t. IV, p. 283.

[3] Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart, actrice de la troupe de Molière : ce dernier l'épousa le 20 fevrier 1652. Après la mort de cet homme illustre, elle se maria à un acteur de sa troupe, nommé Guérin d'Estriches, sans talent, sans fortune, sans esprit, sans figure. Elle quitta le théâtre en 1694, et mourut le 3 octobre 1700.

De notre ami Pellisson[1].
Ainsi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis[2].

Dans ce prologue ; la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au divertissement de sa majesté : aussitôt les termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un terme, et danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comédie, dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse[3].

C'est un ouvrage de Molière[4].
Cet écrivain, par sa manière,
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome[5] :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie
De maint trait jadis admiré,
Et bon IN ILLO TEMPORE[6] :

[1] Le prologue de la comédie des *Fâcheux* fut composé par Pellisson, et se trouve dans ses *Œuvres*.

[2] Ces trois derniers vers ne sont pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

[3] *Les Fâcheux*, comédie de Molière, conçue, faite, et apprise pour cette fête, dans l'espace de quinze jours; depuis jouée, à Paris le 4 novembre 1661. Elle eut quarante-quatre représentations, et fut imprimée en février 1662. Cette comédie fut le premier exemple des comédies-ballets et des pièces à tiroir.

[4] Il y a, en marge des manuscrits de Tallemant des Réaux, cette note aujourd'hui curieuse sur Molière : « Le chef de la troupe des comédiens de *Monsieur*, où est la Béjart. »

[5] Où de Maucroix était alors.

[6] Les quatre vers qui suivent ne sont pas dans les manuscrits de Tallemant des Réaux.

Nous avons changé de méthode
Jodelet [1] n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas [2].

On avait accommodé le ballet à la comédie autant qu'il était possible, et tous les danseurs y représentaient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard; au contraire, on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrais bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui, par des routes embrasées,
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.
Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamare,
Le fracas, et les sifflements,
Qu'on entendait à tous moments.
De ces colonnes embrasées
Il renaissait d'autres fusées,

[1] Personnage dont le type a été emprunté au théâtre espagnol, et qui fut mis plusieurs fois sur la scène française avec succès. Scarron donna d'abord *Jodelet, ou le Maître valet*, en 1645; d'Ouville, *Jodelet astrologue*, en 1646; Scarron, la même année, *Jodelet duelliste*; Thomas Corneille, *Jodelet, prince*, en 1655; et Brécourt, *la Feinte mort de Jodelet*, en 1655 : mais cette mort ne fut pas feinte, car cette pièce ennuya; et, comme le dit la Fontaine, Molière fit changer la mode, et chassa *Jodelet* du théâtre.

[2] Il est curieux d'opposer à ce jugement prophétique la manière froide et dédaigneuse avec laquelle s'exprimait, sur le compte de Molière, un homme du monde qui écrivait, vers ce temps, ses souvenirs pour lui-même ou pour ses amis. Je veux parler de Tallemant des Réaux. Tallemant se trompe sur la Béjart, qui, à l'époque dont il parle, n'était pas celle que Molière épousa, mais sa sœur; erreur qui n'infirme pas le reste du récit de Tallemant. C'est le seul témoignage contemporain sur la jeunesse de notre grand comique; et ceux qui ont écrit sur lui des notices ou des biographies n'en ont pas senti toute l'importance.

Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelque autre effet de cet art;
Et l'on voyait régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre,
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant et pirouettant,
Faisant un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré, par sa présence,
Ce dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des naïades.
Enfin la peur l'ayant quitté,
Il salua sa majesté :
Je n'en vis rien, mais il n'importe.
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon; et, quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

Au bruit de ce feu succéda celui des tambours; car, le roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étaient commandés. On retourna donc au château, où la collation était préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenait de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendait plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpenteaux. Faut-il dire obscurci ou éclairé? Cela partait de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres, grands et petits, étaient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux, qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étaient attelés à l'un des carrosses de la reine; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyais pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoya-

ble[1]. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es[2].

[1] Si propre à exciter la compassion.

[2] C'est-à-dire de tous les monuments antiques et modernes qu'on admire dans la ville de Rome, où de Maucroix était alors.

A M. FOUQUET[1].

Paris, ce 30 janvier 1663.

MONSEIGNEUR,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses[2] : il ne se peut rien voir de plus convaincant, ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode[3] ne sauraient partir non plus que d'un jugement très-solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, monseigneur, que l'endroit de Rome soit supprimé; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires[4]. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu. Cela pourrait arriver, sans le jour que les écrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi, parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs, ayant déjà parlé de Henri IV dans mon élégie[5], je ne voulais pas proposer à notre prince de moindres modèles que les actions de clémence du plus grand personnage de l'antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre monarque, je le puis changer, en cas que l'on lui présente mon ode; ce que je n'ai jamais

[1] La Fontaine avait fait parvenir à Fouquet, dans sa prison, l'ode qu'il avait composée pour lui. Celui-ci la lui renvoya avec quelques observations critiques. C'est à ces observations que notre poëte répond dans cette lettre.

[2] Ces défenses ont été recueillies, et imprimées par les Elzévirs, en quatorze volumes in-18. Quelques auteurs ont à tort confondu ces défenses de Fouquet avec les beaux plaidoyers que composa pour lui Pellisson, et qui se trouvent dans les *Œuvres diverses* de ce dernier, 1735, trois volumes in-12.

[3] Voyez ci-dessus, p. 462.

[4] Fouquet était si étroitement gardé, qu'il ignorait l'insulte faite au duc de Créqui, et la saisie d'Avignon ordonnée par le roi.

[5] Voyez ci-dessus, p. 460

prétendu. Que pourraient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous? car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y emploient. J'ai donc composé cette ode à la considération du Parnasse. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or, ce sont les traits de poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au roi. Je viens enfin à cette apostille où vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, monseigneur; et, en vérité, celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques, et si pressants, que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. Cependant permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit; et je serai toujours, etc.

A M. DE SAINT-ÉVREMOND.

Paris, ce 18 décembre 1687.

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont su charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurais rien penser d'agréable.
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée était le dieu Morphée.
Si me faut-il [1] répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie.
Deux déités, par leurs charmes divers,
Ont d'agrément votre lettre remplie.
Si celle-ci n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner, à mon sens :
Le mal me tient, Hortense [2] vous amuse

[1] Pourtant me faut-il.
[2] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.

Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier, aussitôt que je le devais, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritais une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnaissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale, et cela de si bonne grâce que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux :
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs.
Cause en partie, et non toute;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns [1] de nos beaux esprits,
J'ai profité dans Voiture;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut son maître :
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

J'oubliais maître François [2], dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent [3] et celui de maître Clément [4]. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railleur, où vous excellez, je prétends en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrène; bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent. Nous serons entourés de Nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration et avec finesse.

Vous possédez cette science;
Vos jugements en sont les règles et les lois :
Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux rois [5].

[1] De quelques-uns. Locution ancienne.
[2] François Rabelais.
[3] Vincent Voiture.
[4] Clément Marot.
[5] Louis XIV et Jacques II.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ses trois puissances, aussi bien à madame Mazarin qu'aux deux princes, vous me faites son portrait en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des grâces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la fable, et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables, et propres à enchanter. Je vous ferais mal ma cour, si je me laissais rebuter par de telles difficultés. Il faut vous présenter votre héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux. Toutefois, afin de vous plaire, et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible, j'ai parcouru le pays des Muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là j'ai passé au pays des Grâces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connaissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage?
Hortense eut du ciel en partage
La grâce, la beauté, l'esprit : ce n'est pas tout;
Les qualités du cœur, ce n'est pas tout encore;
Pour mille autres appas le monde entier l'adore
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France :
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ces dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense!
Je pourrais en charger le dieu du double mont;
Mais j'aime mieux Saint-Évremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puisque vous voulez que la gloire de madame Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrais que celle de madame de Bouillon allât au delà, ne dormons ni vous ni moi que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table Ronde : aussi bien est-ce en Angleterre que cette chevalerie a commencé. Nous aurons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les deux portraits des divinités que nous adorons.

Au passage d'un pont, ou sur le bord d'un bois,



Nos hérauts publieront ce ban à haute voix :
MARIANNE [1] SANS PAIR, HORTENSE [2] SANS SECONDE,
VEULENT LES COEURS DE TOUT LE MONDE.
Si vous en êtes cru, le parti le plus fort
Penchera du côté d'Hortense;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortense ou Marianne, il faut y venir tous;
Je n'en sais point de si profane
Qui, d'Hortense évitant les coups,
Ne cède à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier monsieur l'ambassadeur [3]
Que, sans égard à notre ardeur,
Il fasse le partage, à moins que des deux belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux de deux rois.

Nous attendrons le retour des feuilles et celui de ma santé; autrement il me faudrait chercher en litière les aventures. On m'appellerait le chevalier du rhumatisme : nom qui, ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant. Autrefois, que toutes saisons m'étaient bonnes, je me serais embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose,
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose :
Ce pli l'avait blessé. Par quels cris forcenés
Aurait-il exprimé sa plainte,
Si de mon rhumatisme il eût senti l'atteinte?
Il eût été puni de ceux qu'il a donnés.

C'est dommage que M. Waller nous ait quittés, il aurait été du voyage. Je ne devrais peut-être pas le faire entrer dans une lettre aussi peu sérieuse que celle-ci. Je crois toutefois être obligé de vous rendre compte de ce qui lui est arrivé au delà du fleuve d'Oubli. Vous regarderez cela comme un songe, si c'en peut être un; cependant la chose m'est demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux esprits, les sages, les amants,
Sont en débat dans les champs Élysées;
Ils veulent tous en leurs départements
Waller pour hôte, ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit : — J'ai vos raisons pesées;

[1] Marianne Mancini, duchesse de Bouillon.
[2] Hortense Mancini, duchesse de Mazarin.
[3] Barillon.

Cet homme sut en quatre arts exceller :
Amour et vers, sagesse, et beau parler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son domaine? —
Sire Pluton, vous voilà bien en peine!
S'il possédait ces quatre arts en effet,
Celui d'amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter; car, quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre;
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers :
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur des hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté, les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires;
Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons?

On peut goûter la joie en diverses façons :
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau,
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau,
Pourvu que ce dernier se traite à la légère,
Et que la nymphe ou la bergère
N'occupe notre esprit et nos yeux qu'en passant.
Le chemin du cœur est glissant;
Sage Saint-Évremond, le mieux est de m'en taire,
Et surtout n'être plus chroniqueur de Cythère,
Logeant dans mes vers les Chloris,
Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces belles;
Elles s'en vont peupler l'Amérique d'Amours [1].
Que maint auteur puisse avec elles
Passer la ligne pour toujours!
Ce serait un heureux passage.

[1] Dans le temps que M. de la Fontaine écrivit cette lettre, on fit enlever à Paris un grand nombre de courtisanes, qu'on envoya peupler l'Amérique. (*Note de l'éditeur de Saint-Évremond*, t. v, p. 235.) On peut consulter, sur ces exécutions de la police de Paris, la note 58 du liv. V de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J. de la Fontaine*, première édition, 1820, p. 465.

Ah! si tu les suivais, tourment qu'à mes vieux jours
L'hiver de nos climats promet pour apanage!
Triste fils de Saturne, hôte obstiné d'un lieu,
Rhumatisme, va-t'en : suis-je ton héritage?
Suis-je un prélat [1]? Crois-moi, consens à notre adieu;
Déloge enfin, ou dis que tu veux être cause
Que mes vers, comme toi, deviennent malplaisants.
S'il ne tient qu'à ce point, bientôt l'effort des ans
Fera sans ton secours cette métamorphose,
De bonne heure il faudra s'y résoudre sans toi.
Sage Saint-Évremond, vous vous moquez de moi :
De bonne heure! est-ce un mot qui me convienne encore,
A moi qui tant de fois ai vu naître l'aurore,
Et de qui les soleils se vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend?

Madame de la Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus véritablement que moi votre, etc.

[1] Voyez la fable intitulée *la Goutte et l'Araignée*, livre III, fable VIII.

FIN DES MORCEAUX CHOISIS.

TABLE DES AUTEURS

DANS LESQUELS

LA FONTAINE A PUISÉ LE SUJET DE SES FABLES.

N. B. Les chiffres romains indiquent le livre, et les chiffres arabes les numéros des fables.

TABLE.

MORCEAUX CHOISIS.

FIN DE LA TABLE.